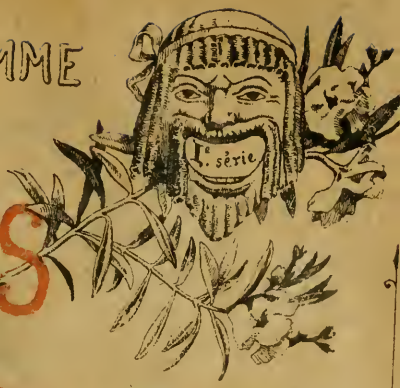
BDP-259A

TM
6572
.P65
1976
ZOLA
(MF)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

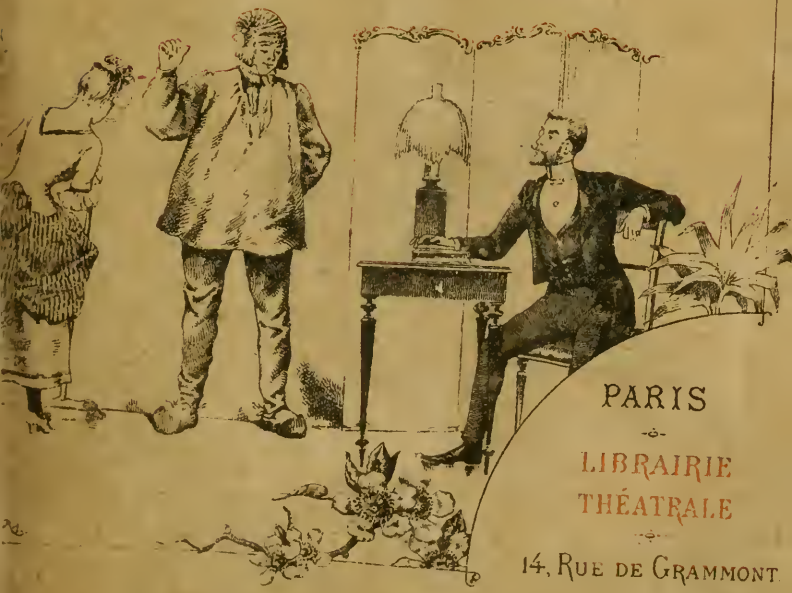
http://www.archive.org/details/charadesenaction00bonh

PAUL BONHOMME



CHARADES EN ACTION

POUR SALON



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

14, RUE DE GRAMMONT

CHARADES EN ACTION

POUR SALON

— PREMIÈRE SÉRIE —

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

PORTE-VEINE, 4e édition.
BATTONS-NOUS ! 3e édition.
LA PENDULE.
LE BAL DES FLEURS.
L'AMOUR.
BÉBÉ (pour enfants).

EN PRÉPARATION :

CHARADES EN ACTION

POUR SALON

— DEUXIÈME SÉRIE —

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

CHARADES EN ACTION

POUR SALON

PAR

PAUL BONHOMME

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1885
Tous droits réservés.

A

MA CHÈRE PETITE COUSINE JENNY

Ainsi donc, ma chère Jenny, la mode est aux charades et vous en désiriez de nouvelles, pour les jouer là-bas, à Bellegarde, les jours où la pluie vous ferait, ainsi qu'à vos cousins, le vilain tour de vous retenir prisonniers au château.

Ah! Jenny, l'aubaine qui m'est arrivée là! et les bonnes soirées que j'ai passées à vous écrire, au coin du feu, les petites scènes qui composent ce volume!

Je vous les envoie, en souhaitant qu'elles vous amusent et que vous en interprétiez quelques-unes avec cette naïveté charmante que vous aviez, l'autre soir, chez votre père, lorsque, dans votre rôle de jeune

Romaine, vous vous jetiez aux pieds de l'Empereur Antonin, pour obtenir la grâce de Roger...

Quant aux conseils dont vous parlez, je me garderai de vous donner les miens. Ils se résumeraient en ces trois mots : jouez toujours comme vous savez faire et dites à vos cousins de jouer comme vous...

Cependant, si vous en vouliez d'autres, je pourrais bien vous dire, ici, comment notre oncle Jacques entendait la charade, lui qui rendait si aimables ses improvisations par la vivacité de son esprit et le coloris de sa verve mondaine.

Il la définissait dans sa signification stricte : un jeu littéraire, qui consiste à faire deviner un mot quelconque, d'après l'indication des différentes propriétés de ses syllabes. Mais, envisagée à ce point de vue, elle avait peu d'intérêt pour lui et il la croyait tout au plus digne de figurer parmi les devinettes et les rébus, qui chamarrent la quatrième page des journaux illustrés.

Tandis qu'au contraire, mise en action, elle lui paraissait un jeu aimable et fort divertissant par la composition de ses scènes, qui doivent, en empruntant chacune leur thème à la signification partielle des syllabes, concourir à donner le clé du mot sur lequel repose l'ensemble des tableaux.

Ainsi jouée, la charade offre donc quelque analogie

avec la comédie de salon; mais qu'elle est moins à l'étiquette et plus réjouissante par la variété, l'incohérence même de ses actes, cousus les uns aux autres, comme trois morceaux d'étoffe disparate sur la casaque d'Arlequin! Car, dans la charade, pas d'unité rigoureuse, ni d'intrigue proprement dite; mais de la drôlerie, de la charge fine, avec une gaîté facile qui vienne la colorer comme un rayon de notre beau soleil du midi...

Jenny, que je voudrais donc être des vôtres!

Laissant aux amateurs de théâtre le falbala des intrigues pompeuses et des situations savantes, nous prendrions, au fond de l'armoire, le gros paquet noué dans la lustrine verte et, au hasard du costume, vous, avec un coquet tablier de soubrette ou un brocart passé de mode ; moi, avec un bonnet de coton ou une tiare en papier de chocolat, nous jouerions, tour à tour, les Lisette ou le Roi d'Yvetot, les Grandes Duchesses ou les anciens Rois de Perse. Rien ne vaudrait notre bonne gaîté. Nous n'aurions d'yeux que pour pleurer de rire, et de jarrets que pour danser en rond !...

J'ai placé à la fin du volume une liste de mots pour charades, avec la simple indication d'un développement approprié. Je pense qu'elle pourra vous servir et vous permettre, ainsi qu'à vos jeunes cou-

sins, de monter rapidement quelques scènes amusantes.

C'est le mérite de la charade, de pouvoir s'organiser au pied levé, sans dérangement, presque sans accessoires, — je voudrais pouvoir dire : sans entr'actes; car, le public, qui s'affranchit volontiers des traditions, a, du moins, conservé celle-ci : qu'à l'exemple du feu Roi LOUIS, il n'aime pas attendre.

PAUL BONHOMME.

Janvier 1885.

AMIDON

CHARADE EN TROIS ACTES

AMIDON

ACTE PREMIER

AMI

La scène se passe dans le salon de M. Gervais, pâtissier.

PERSONNAGES :
- M. GERVAIS, pâtissier [1].
- M. DE FONVILLE, auteur [2].
- LISETTE, bonne à tout faire [3].

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, *entrant en scène et époussetant les meubles du salon.*

Franchement, je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis que je suis chez M. Gervais, dans la pâtisserie... Aujourd'hui, pour s'enrichir, il ne faut

1. Tenue de pâtissier au travail.
2. Redingote noire, décoration à la boutonnière.
3. Mise ordinaire, tablier coquet.

y aller par quatre chemins : on n'a qu'à se faire pâtissier... On est sûr d'arriver... Ah ! dame ! il faut mettre la main à la pâte ; mais monsieur l'y met... jusqu'au coude... Il pétrit lui-même... Aussi, il faut voir madame, quand elle sort... Elle est dorée sur toutes les coutures... Et, vous savez, ce n'est pas du faux ; c'est de l'or de chez Fontana... qu'on met, le soir, dans des écrins de velours bleu... Dieu ! que je voudrais être la femme d'un pâtissier ! C'est à ce point que, si madame venait à trépasser, je crois que je proposerais à monsieur de l'épouser... (*On entend frapper à la porte.*) Qui est là ?

SCÈNE II

LISETTE, MONSIEUR DE FONVILLE.

MONSIEUR DE FONVILLE.

M. Gervais ?

LISETTE.

C'est ici, monsieur.

MONSIEUR DE FONVILLE, *tendant une carte.*

Veuillez lui remettre cette carte et lui demander s'il peut me recevoir...

LISETTE.

Parfaitement... C'est qu'à présent, il est dans le pétrin...

MONSIEUR DE FONVILLE, *avec étonnement.*

Vous dites que M. Gervais est dans le pétrin ?...

LISETTE.

Dame !... pour faire des brioches...

MONSIEUR DE FONVILLE, *de même.*

Comment ?... M. Gervais fait... des brioches ?...

LISETTE.

Enfin, vous savez bien que monsieur est pâtissier ?.

MONSIEUR DE FONVILLE, *de plus en plus surpris.*

M. Gervais est... pâtissier ?... Ah !... je ne savais pas... je ne savais pas !... Mais... ça ne fait rien... Il n'y a pas de déshonneur à ça...

LISETTE.

Je le pense bien ! Si vous voyiez madame, quand elle sort !...

MONSEUR DE FONVILLE, *à lui-même.*

Gervais pâtissier !... Il ne m'avait pas dit cela... (*A Lisette.*) C'est égal, allez l'avertir qne je suis là...

LISETTE.

Bien, monsieur. (*A part.*) Quel drôle de visiteur !...

Elle sort.

SCÈNE III

MONSIEUR DE FON ILLE, *seul, s'installant dans un fauteuil.*

Tiens !... tiens !... Gervais pâtissier, lui, un fort en thème et en vers latins !... Qui nous aurait dit cela, quand nous étions ensemble au Lycée Henri IV,

il y a vingt-cinq ans! Car, nous sommes de vieux AMIS, et, à vrai dire, je l'avais complètement perdu de vue... Ah ! c'est curieux... Ou plutôt non ; c'est vrai... Il avait déjà des dispositions... Je me souviens que ses cahiers et ses livres étaient toujours chamarrés d'encre et remplis de pâtés... M. Mèchefolle, notre professeur de sixième, lui disait déjà à cette époque : Vous feriez un bon pâtissier... Il prédisait juste... Depuis, nous avions été jetés à l'opposé du globe ; quand, l'autre soir, je rencontre un individu en contemplation devant l'étalage de Potel et Chabot. (A présent que j'y suis, je me rends compte ; il prenait des notes...) Je me dis : mais c'est Gervais !... Effectivement, je l'aborde : Bonjour, Gervais !... — Tiens ! Fonville !... Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et l'étreinte a, paraît-il, été si chaleureuse, qu'un sergent de ville, qui passait, voulait nous conduire au poste... Il croyait que nous nous colletions... — Alors, je lui ai promis de revenir le voir: mais j'ignorais...

SCÈNE IV

MONSIEUR DE FONVILLE, GERVAIS.

GERVAIS, *entrant en tenue de pâtissier.*

Eh bonjour ! mon cher Fonville...

MONSIEUR DE FONVILLE, *se levant.*

Bonjour, mon cher Gervais ! (*Ils s'embrassent.*) Il n'y a pas de sergent de ville, ici ?

GERVAIS.

Quelle mauvaise plaisanterie !

MONSIEUR DE FONVILLE.

Mais non ; tu sais bien, l'autre soir, sur le boulevard ?...

GERVAIS.

Ah ! oui... c'était bien drôle !... Ce cher AMI Fonville !...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Ce cher AMI Gervais !...

GERVAIS.

Ah ! tu es gentil d'être venu... Et tu me vois dans la tenue du métier...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Mais oui ; j'ignorais que tu eusses abandonné les lettres... les vers latins... Te souviens-tu ?

GERVAIS.

Parfaitement... « *Tityre, tu patu...*

MONSIEUR DE FONVILLE.

læ recu...

GERVAIS.

bans sub tegmine fagi !... (*Riant.*) tu vois que je n'ai pas oublié mes classiques...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Car tu étais un fort à Henri IV ; et, au grand concours 1856-1857, il n'y en avait que pour toi... Et te voilà pâtissier... Ah ! sacrebleu ! cela honore la corporation !...

GERVAIS.

Que veux-tu ? J'ai quitté une chaire de philoso-

phie, dans un collège de province, pour venir pétrir de la farine, dans une boutique où je fais fortune...

MONSIEUR DE FONVILLE, *avec étonnement.*

Allons donc !...

GERVAIS.

C'est comme cela !... Je n'ai pas eu de respect humain et, dans huit jours, je marie ma fille, en lui donnant 800,000 francs...

MONSIEUR DE FONVILLE, *ébloui.*

800,000 francs !... Quel Pactole !... (*Vivement.*) Est-ce bien difficile de devenir pâtissier ?

GERVAIS.

Ah ! il faut encore savoir s'y prendre...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Car, je te jure que si moi, je mariais demain mon fils ; je serais bien en peine de lui donner 800,000 sous...

GERVAIS.

Cependant, on parle de toi... Ton nom est partout.. Tu as fait paraître des ouvrages de jurisprudence fort remarquables.

MONSIEUR DE FONVILLE.

Sans doute...

GERVAIS.

Médaillés par les académies...

MONSIEUR DE FONVILLE.

De toutes les lettres possibles et les sciences imaginables...

GERVAIS.

Eh bien ?...

MONSIEUR DE FONVILLE, *vivement.*

Eh bien !... Si tu pouvais me prêter cent sous... Tu me rendrais service...

GERVAIS, *la main au gousset.*

Cent sous ? mon cher AMI ; mais tout de suite !... Veux-tu dix francs ?

MONSIEUR DE FONVILLE.

Volontiers...

GERVAIS.

En veux-tu quinze ?

MONSIEUR DE FONVILLE.

Avec plaisir...

GERVAIS.

Cinquante ?...

MONSIEUR DE FONVILLE, *avec exaltation.*

Cinquante francs ?... Tu me prêtes cinquante francs ?

GERVAIS, *devenant calme tout d'un coup.*

Non... non !... Je vois que cela te surprendrait trop... Ça pourrait te rendre malade ; en voici quinze seulement...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Quinze francs !... Oh ! merci !... Ah ! que c'est bon de retrouver les anciens AMIS !... Tu ne sais pas ce que sont devenus les autres ?

GERVAIS.

Quels autres ?

MONSIEUR DE FONVILLE.

Nos anciens AMIS de collège...

GERVAIS.

Non : pourquoi ?

MONSIEUR DE FONVILLE.

Parce qu'ils sont peut-être pâtissiers, eux aussi... Et, à en juger par toi... ils pourraient m'être d'une société agréable... (*Faisant sonner ses écus.*) et utile...

GERVAIS, *tendant la main à son ami.*

Cher Fonville !...

MONSIEUR DE FONVILLE, *de même.*

Cher Gervais !... Ainsi, te voilà dans le commerce jusqu'au cou...

GERVAIS.

Ou tout au moins jusqu'au coude ; oui, mon AMI...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Eh bien ? Et qu'en dis-tu, du commerce ?

GERVAIS.

Mon Dieu ! c'est bien simple... Tu as deux sous de marchandise...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Oui...

GERVAIS.

Tu la vends dix...

MONSIEUR DE FONVILLE.

Parfaitement...

GERVAIS.

Tu crois que je vole le monde, n'est-ce pas ?

MONSIEUR DE FONVILLE.

Ma foi...

GERVAIS.

Eh bien ! non, mon AMI ; non ; tu es dans l'erreur... Je fais payer deux sous ma pâte et huit sous ma peine : je gagne quatre-vingts pour cent sur mes clients... Quand je sors, j'ai un chapeau de soie lustrée, une redingote à la mode et un parapluie neuf... Ma femme a des bracelets à tous les bras... Je suis riche, partant, considéré et, où que j'aille, je passe pour le plus honnête homme du monde !...

MONSIEUR DE FONVILLE, *jetant son chapeau et prenant la toque de Gervais.*

Mon cher AMI ! ton bonnet !... Vite !... ton bonnet !... Au diable la magistrature, les lettres, les sciences, les arts !... J'entre chez toi, comme mitron !

GERVAIS.

Parfaitement. — Je t'accepte... Dans dix ans, je te cède mon fonds !... c'est pour toi un moyen sûr de faire fortune... Et moi, j'irai me retirer royalement dans mon château de Normandie !

ACTE DEUXIÈME

DON

La scène se passe dans une ferme de Normandie.

PERSONNAGES : CHEMINOT, fermier [1].
CATHERINE CHEMINOT, sa femme [2].
LUCAS, charcutier [3].

SCÈNE PREMIÈRE

CHEMINOT, CATHERINE.

CHEMINOT, *entrant en scène avec un gros volume sous le bras.*

Vois-tu *ben,* ma Catherine, il n'y a point à dire le contraire ; je suis plus vieux que *té,* puisque je suis de 1811, l'année *devant* la campagne de Russie...

1. Blouse bleue ou toute autre tenue de paysan, bonnet de coton.
2. Tenue de paysanne, bonnet de coton.
3. Gilet ouvert déboutonné, manches de chemise retroussées, bonnet de coton. (Ils ont tous l'accent normand.)

CATHERINE.

C'est pourtant vrai ; *mé* je suis de 1820.

CHEMINOT.

C'est pour ça que je peux trépasser avant *té ;* — *ben* que je n'en aie point envie — et qu'il faut, comme l'a dit l'institu*teu*, que je te fasse par un DON la cession de mon avoir.

Ils s'assoient chacun d'un côté d'une table.

CATHERINE.

Ça va-*t*-être *eune* histoire. *Y* faudra faire venir le notaire...

CHEMINOT, *furieux.*

Le notaire?... Les notaires et puis les gens de tout ça... c'est des gueux!

CATHERINE.

Il *n*'en faut, pourtant...

CHEMINOT.

C'est *eune menterie*. Il n'en faut point... C'est des gueux, je te dis : des gens qui ont l'air *sciencé* pour être du conseil municipal; qui nous prennent *not'* argent pour nous expliquer la loi et qui ne nous expliquent *ren* du tout... Je veux te faire un DON, censé: je te donne le porc... Eh *ben!* j'écris que je te donne mon porc... *y* a pas besoin de notaire, c'est-*y* point vrai?

CATHERINE.

Ta...ta...ta... *y* doit y avoir tout de même des choses que tu ignores et qu'il faut faire pour que ce *seï* régulier... Mais si tu ne veux point de notaire... c'est une affaire convenue.

CHEMINOT, *prenant son code.*

Pardi... D'abord l'institu*teu* m'a prêté ce gros livre... c'est le livre des lois... Tu comprends qu'il y en a plus là-dedans que dans la cervelle de ton notaire...

CATHERINE.

Je veux *ben*...

CHEMINOT.

Quein !... Ecoute, *mé*... C'est au n° 1094... Laisse-*mé* d'abord mettre mes lunettes. *(Il met ses lunettes, prend le code et lit d'une façon à peu près inintelligible.)* Tu vas voir s'il n'y aura besoin d'un notaire... C'est moi qui *vas* le remplacer... *(Lisant.)* « L'époux... pourra, soit par contrat de mariage, soit pendant le mariage, pour le cas où il ne laisserait pas d'enfants » *(S'interrompant.)* Nous *ne* n'avons pas, nous ?...

CATHERINE.

C'est vrai.

CHEMINOT, *continuant.*

« Disposer en faveur de l'autre époux, en propriété, de tout ce dont il pourrait disposer en faveur d'un étranger et, en outre, de l'usufruit de la totalité de la portion dont la loi... prohibe... la disposition au préjudice des héritiers... » Ouf !... C'est *y* assez savant, tout de même !... Enfin, c'est clair... Tu *vé ben* que tu as compris ?...

CATHERINE, *ahurie.*

J'ai compris... j'ai compris... Non, j'ai pas compris... et *té ?*

CHEMINOT.

Mé ? j'ai compris... J'ai compris que c'est savant.

CATHERINE.

Pardi ! ça, je le comprends *ben* aussi : mais c'est le reste...

CHEMINOT.

Y a qu'un mot qui me gênerait... C'est : l'*usufruit*...

CATHERINE.

Tu *vé ben* qu'*y* faut un notaire pour comprendre...

CHEMINOT.

Je te dis qu'*y* n'en faut point... Ce qu'*y* faut c'est de savoir si *not'* porc c'est un usufruit, ou si c'est point un usufruit...

CATHERINE.

C'en est peut-être un...

CHEMINOT.

Oui ; mais, peut-*êt'* que c'en est point un... Attends, je *vas* appeler Lucas, le charcutier; il *n'a* acheté un, hier, de porc... *y* doit le savoir... (*Il se dirige vers la porte.*) Hé!... Lucas ? Lucas? (*Il lui fait signe de venir.*) Il va *ben* nous le dire, lui...

CATHERINE.

Il ne le saura point...

CHEMINOT, *se fâchant.*

Lui ? Ne point le savoir ? Lui, qui en achète toutes les semaines, des porcs?... Ah ! morguienne, ma pauvre Catherine.... et qui le saurait, alors ?...

SCÈNE II

Les Mêmes, LUCAS.

LUCAS, *entrant d'un air timide.*

Vous *n*'avez besoin de *mé*, père Cheminot ?

CHEMINOT.

Tu l'as dit; nous *n*'avons besoin... Tu connais *not'* porc... pas vrai ?

LUCAS.

Je le connais...

CHEMINOT, *triomphant, à Catherine*

Tu *vé* ben!... (*A Lucas.*) Eh *ben !* Lucas, qu'est-ce que c'est que *not'* porc, c'est-*y* un usufruit, ou c'est-*y* pas un usufruit?...

LUCAS, *ahuri.*

Bertrand, un usufruit?... Je ne *cré* point... mais, après ça, ça peut dépendre des pays... Pour *mé*, c'est un porc... un beau; mais c est point un usufruit...

CATHERINE, *à Cheminot.*

Tu *vé ben!...*

CHEMINOT, *fâché.*

Ah ! je *vé ben,* je *vé ben*... je ne *vé ren* du tout... Enfin, Lucas, tu ne sais point si, quand on t'a vendu ton dernier porc, le marchand disait : Ah ! morguienne! le bel usufruit!...

LUCAS.

Il ne l'a point dit...

CHEMINOT.

Alors, ça n'en est point un... *Tés* encore pas *pus* fort que *mé*... L'institu*teu* le saurait-*y* ?

LUCAS.

Oh ! je ne *cré* point ; il n'en a jamais acheté, ni vendu...

CHEMINOT.

Ah ! morguienne ! C'est-*y* malheureux que je ne puissions point faire à Catherine le DON de *not'* porc ; parce que je ne sais point si c'est ou si ce n'est point un usufruit !

CATHERINE.

Nous n'en sommes là, pourtant...

CHEMINOT.

Eh *ben !* Et la va*que*, Lucas ?

LUCAS.

La va*que* ? Ah ! ça en serait plutôt *eune*, elle...

CHEMINOT.

Tu n'en es *côre* pas *ben* sûr...

LUCAS.

Pour en être sûr, non ; je n'en suis point sûr ; mais je le *cré*...

CHEMINOT.

Enfin, tout ça, *c'est* pas des certitudes...

CATHERINE.

Aussi je te dis, Cheminot, que tu n'as qu'*eune* chose à faire ; si tu veux me faire un DON, faut aller chez le notaire... *y* nous expliquera ce qu'*y* faut faire...

LUCAS.

Je *cré* que *mame* Catherine a raison. M. Richard est plus au courant que nous des affaires de la loi et de tout ça...

CHEMINOT.

Je veux *ben :* j'y vas ; mais je *cré* que c'est pas utile ; parce qué les notaires *c'est* des gueux ; moi, je la comprends mieux que môsieu Richard, la loi ; il n'y a de difficulté que pour le mot d'usufruit... Mais il aura beau dire et beau faire, je soutiens que *not'* porc, si c'est un usufruit eh *ben!* c'en est un beau !...

ACTE FINAL

AMIDON

La scène se passe chez une blanchisseuse.

PERSONNAGES : MADAME LEMPESÉ, blanchisseuse[1].
M. DUBOULARD[2].
M. FIFI, 16 ans[3].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEMPESÉ, MONSIEUR DUBOULARD.

A l'ouverture de l'acte, madame Lempesé repasse un mouchoir de poche, sur une planche de repasseuse.

MONSIEUR DUBOULARD, *entrant.*

C'est bien ici la blanchisserie de madame Lempesé ?

1. Jupon blanc, bonnet blanc, tablier. Elle repasse tout en causant à M. Duboulard et à Fifi.

2. Vieux, mise ridicule, grande redingote, chaussures énormes, chapeau défraîchi, mouchoir rouge, tabatière, etc.

3. Fashionable, monocle, canne, ton cassant. Petite voix flutée, brève et impérieuse. En parlant, il gesticulera avec sa canne pour se donner de l'importance.

MADAME LEMPESÉ.

Oui, monsieur.

MONSIEUR DUBOULARD.

Allons, tant mieux, je ne me suis pas trompé : c'est bien extraordinaire, car, à mon âge, — à 72 ans passés, je n'ai plus du tout la mémoire des rues, ni des numéros... Je vous demande la permission de m'asseoir, je suis... tellement.. (*Il souffle.*) essoufflé...

MADAME LEMPESÉ, *offrant une chaise.*

Voici une chaise, monsieur.

MONSIEUR DUBOULARD.

Ah ! merci !... merci !... j'accepte... Eh bien ! voici ce dont il s'agit... Je vous aurais bien envoyé mes gens ; mais je préfère m'acquitter moi-même de la commission...

MADAME LEMPESÉ.

Fort bien...

MONSIEUR DUBOULARD.

Vous le savez ; car je viens de vous le dire... je suis vieux... Les ans en sont la cause...

MADAME LEMPESÉ.

Oh ! monsieur, pas tant que cela...

MONSIEUR DUBOULARD.

Si... si.. ne me flattez pas ! Eh bien ! à mon âge, on ne sacrifie plus à la mode. Ainsi, il est inutile que vous m'empesiez mes plastrons, mes cols et mes manchettes avec autant d'AMIDON que vous avez coutume de le faire...

MADAME LEMPESÉ.

Très bien, monsieur.

MONSIEUR DUBOULARD.

Oui, n'est-ce pas ? Vous me faites mes cols d'une raideur ! C'est à peine si je puis tourner le cou, sans avoir la chair littéralement coupée...

MADAME LEMPESÉ.

On y avisera, monsieur...

MONSIEUR DUBOULARD.

A la bonne heure! Moi, je suis papa, et je laisse ces excentricités aux godelureaux du jour... Ainsi, pour les mouchoirs... je n'ai aucune prétention... (*Il sort un grand mouchoir rouge à carreaux*)... pas plus que pour les chapeaux... (*Il montre son chapeau tout enfoncé.*) et pour les chaussures. (*Il montre ses chaussures ridicules.*) J'ai mes petites habitudes d'autrefois, et je m'en trouve bien..

Il sort une tabatière et offre une prise à la blanchisseuse.

MADAME LEMPESÉ.

Non, non ; merci bien.

MONSIEUR DUBOULARD.

Ah ! vous avez tort... Moi, quand, j'ai pris une petite prise de tabac bien frais, j'ai vingt ans de moins.. (*Il se lève.*) Eh bien ! madame Lempesé, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance... Et je vous recommande, n'est-ce pas ? pas tant d'AMIDON...

MADAME LEMPESÉ.

Soyez sans crainte ; vous serez plus satisfait à l'avenir.

MONSIEUR DUBOULARD.

Allons, tant mieux ! Bonjour, madame.

Il sort.

SCÈNE II

MADAME LEMPESÉ, *seule.*

On le contentera, ce brave papa... Ah ! dame, il faut que nous tâchions de satisfaire tout le monde, dans notre métier ; et ce n'est pas toujours facile...

SCÈNE III

LES MÊMES, FIFI.

FIFI, *entrant, avec canne, monocle, etc.*

Madame Lempesé, s'il vous plaît ?

MADAME LEMPESÉ.

C'est moi.

FIFI.

Ah ! c'est vous qui répondez à ce nom suave ? Eh bien ! je suis furieux après vous !

MADAME LEMPESÉ.

Comment cela, mon garçon ?

FIFI.

D'abord, vous saurez qu'on doit m'appeler : *monsieur* ; que je suis élève de rhétorique, externe au Lycée Louis-Le-Grand... et qu'à la fin de l'année je passerai mon baccalauréat...

MADAME LEMPESÉ.

Eh bien ! qu'ya-t-il, *monsieur ?*

FIFI.

Il y a que vous n'empesez pas suffisamment mes chemises, mes cols, mes plastrons et que cela m'empêche d'avoir des succès dans le monde...

MADAME LEMPESÉ.

D'avoir des succès, mon garçon ?

FIFI, *très sérieux.*

Parfaitement... D'abord, je vous ai priée de m'appeler monsieur...

MADAME LEMPESÉ, *éclatant de rire.*

Oh ! non... non !.. Je vous demande pardon... (*Elle rit de plus belle.*) mais c'est trop drôle de penser que monsieur va en soirée, à seize ans, et qu'il a du succès...

FIFI, *furieux.*

Mais je vous dis précisément que non ; je n'en ai pas, parce qu'il n'y a pas assez d'AMIDON dans mes cols....

MADAME LEMPESÉ.

Eh bien, monsieur, on vous en mettra davantage ; mais alors il faudra dire à papa de payer plus cher...

FIFI.

D'abord, mes affaires ne regardent pas papa... Il n'y a pas de papa... C'est à moi qu'on a affaire... Aujourd'hui, quand un jeune homme a seize ans, il est en âge de s'émanciper... Il demeure en son particulier...

MADAME LEMPESÉ.

C'est la nouvelle mode, alors ?

FIFI.

Parfaitement... Ce sont les idées du jour... Et je les partage, moi, les idées du jour... Ainsi vous m'entendez, c'est comme pour mes manchettes, c'est mal repassé ; l'ourlet du bord n'est pas sorti...

MADAME LEMPESÉ.

On le sortira, monsieur.

FIFI.

Ne m'interrompez pas... s'il vous plaît... C'est très mal repassé et cela est d'un effet fort vilain, quand je pose les bras sur la table de jeu, au cercle...

MADAME LEMPESÉ.

Ah ! monsieur va aussi au cercle...

FIFI.

Parfaitement, au cercle de la Presse, Boulevard des Capucines... Je fais trente et quarante... Et j'ai déjà perdu trente mille francs à papa...

MADAME LEMPESÉ.

Comment ? Puisqu'il n'y a pas de papa ?...

FIFI.

Mande pardon. Il n'y a pas de papa, quand on gagne, mais il y en a quand on perd...

MADAME LEMPESÉ.

Alors, il y en a souvent...

FIFI.

Je vous prie de ne pas être insolente et de tenir compte de mes observations...

MADAME LEMPESÉ.

On tiendra compte des observations de monsieur...

FIFI.

Parfaitement... Mais, quelle heure est-il ? (*Il tire sa montre.*) Trois heures moins un quart !... Ah ! sapristi... je vais manquer la classe...

Il met son chapeau et sort précipitamment.

MADAME LEMPESÉ, *seule.*

Croyez-vous que cela ne fait pas pitié ? Ce n'est pas plus haut que ma botte et ça parle déjà d'aller dans le monde, d'avoir des succès, de jouer au cercle, de perdre trente mille francs à papa (*L'imitant.*) Il n'y a pas de papa !.. Attends, attends, mon garçon !.. Je te jure que si tu étais à moi, il y aurait une maman qui le remplacerait...

Elle sort.

BALANCE

CHARADE EN TROIS ACTES

BALANCE

ACTE PREMIER

BAL

La scène se passe dans la chambre de madame Rossignol.

PERSONNAGES : MADAME ROSSIGNOL [1]. M. ROSSIGNOL [2]. SOPHIE ROSSIGNOL [3].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROSSIGNOL, SOPHIE ROSSIGNOL.

MADAME ROSSIGNOL.

Allons, Sophie! Arrive un peu ici, ma fille, et, avant

1. Grosse maman. Toilette de bal excentrique et criarde. Éventail à la main.

2. Grincheux, petit. Tenue de marié de village.

3. Physionomie et attitude de pensionnaire. Voix maigre et enfantine.

d'aller au BAL, viens recevoir de ta mère quelques avis mondains...

SOPHIE, *ingénue et soumise.*

Oui, maman.

MADAME ROSSIGNOL.

Sache, mon enfant, que si ton père avait amassé plus d'argent en vendant ses denrées coloniales, il ne nous reprocherait pas de courir les soirées pour essayer de te trouver un mari...

SOPHIE.

Oh! maman, tu fais tant de plaisir à madame de la Salsifière, quand tu me conduis à ses soirées !...

MADAME ROSSIGNOL.

Je sais pourquoi je lui fais plaisir; parce qu'elle me trouve bien, comme tapisserie... Alors, elle me met dans les encoignures... Je lui économise des fleurs naturelles... Allons, voyons, tourne-toi, que je t'examine... Tiens-toi bien droite et tâche de ne pas froisser ta robe, afin qu'elle puisse te faire la saison... et la suivante...

SOPHIE.

Oui, maman.

MADAME ROSSIGNOL.

Tu comprends bien qu'une robe à vingt-neuf sous le mètre, à petites largeurs — sans compter la façon... cela ne se trouve pas au milieu de la rue... et le commerce va si mal !...

SOPHIE.

Oui, maman, je ferai bien attention.

MADAME ROSSIGNOL.

Moi, vois-tu, j'ai aimé le monde... j'ai beaucoup aimé le monde, où — ton père est là pour le dire — j'ai eu quelques succès; eh bien! aujourd'hui, à soixante-cinq ans... à peine, j'aurais encore ma robe de bal de jeune fille... si elle n'avait pas été brûlée à force d'avoir été teinte...

SOPHIE.

Alors, tu dansais beaucoup, quand tu étais jeune fille ?...

MADAME ROSSIGNOL.

Oui, ma fille. je plaisais... je savais plaire... Vois-tu, on est mondaine, ou on ne l'est pas... et si l'on n'a pas instinctivement cette grâce... cette aisance... (*Gestes affectés.*) ce je ne sais quoi de grandeur et de distinction naturelles... Eh bien! l'on n'est jamais femme du monde...

Elle s'évente.

SOPHIE, *ingénument.*

Ah!... aussi, tu as fait bien vite la conquête de papa...

MADAME ROSSIGNOL.

Oui, ma fille... et s'il avait amassé plus d'argent en vendant ses denrées coloniales, il m'aurait élevée à la haute situation à laquelle je pouvais prétendre... (*Changeant brusquement de ton.*) Voyons, te rappelles-tu les formules que je t'ai apprises, pour te mettre à même de répondre avec esprit, si l'on t'interrogeait, et te permettre d'entretenir, avec ton danseur, une conversation sémillante, qui l'engage à venir nous demander ta main?

SOPHIE.

Oui, maman, je m'en souviens...

MADAME ROSSIGNOL.

Eh bien! dis-les moi vite encore une fois, sans hésiter. (*Sur un ton de maîtresse d'école*) : *Si c'est une dame qui te fait compliment de ta toilette, quelle sera ton attitude?*

SOPHIE, *récitant une leçon.*

« Si c'est une dame, je serai aimable avec elle et je pourrai lui répondre avec un sourire : Oh ! madame, vous êtes bien indulgente... »

MADAME ROSSIGNOL.

Très bien! Mais si c'est un jeune homme? que feras-tu pour observer les bienséances?...

SOPHIE.

« Si c'est un jeune homme, je baisserai les yeux! en lui disant avec candeur : Oh! monsieur... »

Elle s'arrête, hésitante.

MADAME ROSSIGNOL.

Eh bien, voyons... Et puis... tu?... l'essentiel...

SOPHIE, *ne sachant plus.*

Et puis... je...

MADAME ROSSIGNOL, *impatientée.*

Tu vois que tu ne sais plus?... (*Saccadant sa phrase.*) « Et puis tu rougiras avec une sorte d'embarras ».

SOPHIE.

Ah! oui... « Et puis je rougirai avec une sorte d'embarras... »

MADAME ROSSIGNOL.

Allons donc !... Il faut t'arracher les mots. les uns après les autres... (*Avec exaltation.*) Oh ! Dieu !... à ton âge, je savais cela comme mon Pater... Et puis, que feras-tu, quand on te conduira au buffet ?...

SOPHIE.

« Quand on me conduira au buffet... (*Hésitant.*) j'accepterai des rafraîchissements... »

MADAME ROSSIGNOL, *furieuse.*

Tu accepteras comme cela ?... tout de suite, en te jetant dessus ?... Ah ! ma pauvre Sophie, tu aimes donc mieux rester fille toute ta vie que de charmer ton entourage par la grandeur et la distinction de tes manières !...

SOPHIE, *fondant en larmes.*

Mais non, maman, je ne veux pas rester fille, puisque je vais au contraire dans le monde, pour trouver un mari...

MADAME ROSSIGNOL.

Eh bien ! donc, tu commenceras par avoir un air dédaigneux, l'air de te désintéresser du buffet... car, vois-tu, tout consiste dans ces deux mots ; *avoir l'air*... Oh ! je t'assure bien que si moi, je n'avais pas eu *l'air*...

Elle s'évente avec suffisance.

SOPHIE, *faisant effort pour contenir ses larmes.*

Oui, maman, je te promets que j'*aurai l'air*...

MADAME ROSSIGNOL.

A la bonne heure... mais, voici ton père... essuie ces larmes...

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR ROSSIGNOL.

MONSIEUR ROSSIGNOL, *avec humeur*.

Eh bien? êtes-vous prêtes, depuis le temps?

MADAME ROSSIGNOL *et* SOPHIE.

Oui, oui... voilà... nous sommes prêtes...

MONSIEUR ROSSIGNOL.

Dieu! que c'est long, la toilette des femmes!... Le cocher attend!... Il va nous compter sa voiture à l'heure...

SOPHIE.

Non, petit père... Nous descendons!...

MONSIEUR ROSSIGNOL, *à sa fille*.

T'a-t-on fait seulement redire tes formules?...

SOPHIE.

Oui... petit père...

MONSIEUR ROSSIGNOL.

A la bonne heure!... Tâche d'avoir des manières grandes et distinguées... Prends modèle sur moi...

SOPHIE.

Oui... petit père...

MONSIEUR ROSSIGNOL.

Et ta mère, a-t-elle tout son attirail? Son mouchoir, ses gants, son éventail, ses flacons, ses sels?

MADAME ROSSIGNOL, *piquée.*

Oui, monsieur Rossignol... on n'a rien oublié.

MONSIEUR ROSSIGNOL.

C'est heureux !... alors, venez... venez faire tapisserie, madame Rossignol...

MADAME ROSSIGNOL, *à part.*

Le malhonnête !...

Elle sort avec Sophie.

MONSIEUR ROSSIGNOL, *seul.*

En voilà qui aiment le monde !... Ah ! si j'avais seulement, pour doter ma fille, tout l'argent que j'ai dépensé pour la conduire au BAL !...

ACTE DEUXIÈME

ANSE (*pour* ANCE)

La scène se passe dans un salon.

PERSONNAGES :

CATHERINE, bonne à tout faire.
JULINA, femme de chambre.
PAMÉLA, nourrice.
VICTOR, valet de chambre.
MONSIEUR ET MADAME.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, JULINA, VICTOR, PAMÉLA.

CATHERINE, *de la porte, tenant un plateau chargé de tasses pour le thé.*

Julina!... dites donc aussi à Paméla, de chez madame de Reine, de venir prendre le thé avec nous.

UNE VOIX DANS LA COULISSE

Bon!...

CATHERINE.

Vous le direz également à Victor, le valet de chambre du second...

LA MÊME VOIX.

Oui... oui... je vais les inviter tous...

CATHERINE, *entrant dans le salon et posant son plateau sur un guéridon.*

Tiens! c'est vrai!... puisque nos maîtres n'y sont pas, ce soir, nous pouvons bien prendre un peu de plaisir... (*Elle sort une pipe et du tabac de sa poche.*) Ça... c'est la pipe et le tabac de M. le comte... que j'ai apportés pour Victor... Ah! dame! s'il n'y avait pas quelques douceurs dans la vie des domestiques, on n'y tiendrait pas...

JULINA, *passant la tête à la porte, à demi-voix.*

On peut entrer?

CATHERINE.

Mais oui... mais oui... ne vous gênez donc pas, voyons; faites comme chez vous... Moi, je fais comme chez moi, vous voyez... je reçois...

JULINA, *s'asseyant sur un fauteuil.*

Cela paraît bon de s'asseoir sur le fauteuil des maîtres... Ah! ma chère, je n'en peux plus...

VICTOR, *entrant.*

Eh bien! Il y a donc grande réception, ce soir?

CATHERINE.

Mais oui, mon brave monsieur Victor... Venez donc... nos maîtres devraient bien aller plus souvent à la campagne, qu'en dites-vous? On serait plus heureux...

VICTOR.

Ma foi, oui... (*Tâtant ses poches.*) Ah! sapristi, j'ai oublié mon tabac...

CATHERINE.

Tenez, voici la pipe et le tabac de mon maître...

VICTOR.

Ah! vous êtes gentille d'y avoir pensé... Il a de belles pipes, M. le comte... Figurez-vous que j'ai là-haut une douzaine de cigares... cristi!...

JULINA.

Qu'il vous a donnés?

VICTOR.

Vous plaisantez... Comme je suis son homme de confiance, quand il m'envoie lui en acheter... je commence par partager...

CATHERINE.

Tiens! pardi... charité bien ordonnée...

PAMÉLA, *entrant.*

C'est-il vrai que vous offrez le thé?...

TOUS.

Vous voyez... on régale!...

PAMÉLA.

Ah! mais alors, vive la gaîté!

CATHERINE.

Si nous dansions, pour être tout à fait à hauteur?

VICTOR.

Tiens! c'est une idée... quand les chats n'y sont

pas... les rats dansent... Au fait, je connais un pas de cavalier seul...

Il se met à danser.

JULINA.

Allez!... dansons!... dansons!... Tra... la... la... tra... la... la...

PAMÉLA.

Allez!... au quadrille!... allez donc!... Moi je ferai l'homme qui manque, avec M. Victor...

Ils éclatent de rire.

CATHERINE.

Au quadrille... au quadrille! (*Ils s'organisent.*) Dites donc, Victor, vous rappelez-vous nos soirées au Pré-aux-Clercs, rue du Bac ?

VICTOR.

Je vous crois...

TOUS.

Allez!... en avant la musique!... en avant la musique!...

VICTOR, *se ravisant aussitôt.*

Ah! diable! c'est vrai, la musique.

CATHERINE, *à Julina.*

Savez-vous jouer du piano ?

JULINA.

Ma foi non! (*A Paméla.*) Et vous ?

PAMÉLA.

Moi non plus! (*A Victor.*) Et vous ?

VICTOR.

Moi non plus!... *(Ils vont reprendre leurs places.)* Ah! bien, tant pis, nous danserons une autre fois...

CATHERINE.

Mais oui, mais oui; ce soir-là, nous nous paierons un pianiste...

JULINA.

Vous prendrez cela sur le marché...

CATHERINE.

Ah! sur le marché, ça devient difficile, depuis quelque temps; voilà que madame ouvre l'œil...

JULINA.

Vous ne savez peut-être pas vous y prendre.

CATHERINE.

Oh! ma petite, pour ce qui est de faire sauter l'ANSE du panier...

TOUS, *riant.*

Oh! que si... elle doit s'y entendre...

PAMÉLA.

Le fait est que les maîtres deviennent d'une avarice sordide.

CATHERINE.

A qui le dites-vous?

JULINA.

Figurez-vous que moi, — moi, qui suis chez madame de Senlis, comme femme de chambre, c'est à peine si j'ai obtenu soixante-dix francs par mois...

PAMÉLA.

On en arrivera à nous offrir cinquante francs, comme aux filles qui viennent de la campagne.

CATHERINE.

Moi, quand je suis entrée ici, j'ai posé tout de suite mes conditions : soixante-dix francs de gages, le chocolat le matin, le café après mon déjeuner, le thé à quatre heures, dix litres de vin par semaine, mes après-midi du dimanche et la facilité de pouvoir sortir, le soir, quand cela me conviendrait...

VICTOR, *bourrant sa pipe.*

Dans ces conditions, le service commence à devenir possible...

CATHERINE.

Ah! mon cher, sans cela, si on se laissait faire... (*Elle s'apprête à verser le thé.*) Dites donc, un peu de thé, hein? (*Elle sert Julina.*) Vous préferez du lait ou du rhum!

JULINA.

Des deux.

CATHERINE, *à Victor.*

Est-ce que vous prenez votre rhum, après?

VICTOR.

Non, non; pendant et après... quelque fois même avant, pendant et après...

PAMÉLA.

A la bonne heure; il ne faut jamais refuser...

JULINA.

Moi, je n'ai exigé ni le café après mes repas, ni le thé à quatre heures; mais j'ai le vingt pour cent sur les commandes... et les livraisons...

CATHERINE.

Ah! on vous a offert le vingt pour cent?

JULINA.

Non; mais je le prends...

VICTOR.

Ça revient au même.

PAMÉLA.

J'avoue que pour les nourrices, on commence à se montrer un peu moins dur... moi, je déjeune seule à dix heures... Ensuite, je fais atteler, pour aller au bois... je rentre à quatre heures et je dîne à six: avant mes maîtres...

VICTOR.

Et puis, il y a la question des rubans...

PAMÉLA.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est... Pour les rubans, ils y regardent... C'est à peine si j'ai pu obtenir trois bonnets avec des rubans de couleur différente et d'une largeur de 45 centimètres...

CATHERINE.

Ainsi!... c'est pourtant une misère.

JULINA.

Eh bien! vous êtes joliment heureuses, vous, chez vos maîtres, comparativement à moi. Chez madame, il n'y a pas un sou à voler...

TOUS.

Et vous y restez?

CATHERINE, *à part*.

C'est moi qui ne voudrais pas d'une place pareille.

JULINA.

Que voulez-vous? Il le faut bien. Alors, je ne rabats sur le café, le sucre, les liqueurs et le vin...

VICTOR.

C'est déjà une petite compensation...

CATHERINE.

Voyons, dépêchons-nous un peu, parce qu'il est minuit et que si, tout de même, nos maîtres venaient à rentrer... (*Ils vident leurs tasses.*) C'est égal... avouez que c'est bon de prendre un peu de plaisir... Tiens! nous avons oublié Marguerite...

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR *et* MADAME.

On entend parler à la cantonade.

CATHERINE.

C'est vous, Marguerite? Entrez donc, ma petite... nous passons du bon temps... (*Monsieur et madame entrant.*) Oh!... monsieur et madame..

VICTOR, *à part.*

C'est complet!...

TOUS, *à part.*

Oh!... monsieur... Oh! madame.

Ils veulent se sauver.

MONSIEUR, *stupéfait.*

Ah ça!... qu'est ce que c'est que cela?...

MADAME, *de même.*

Comment? Catherine, vous donnez des soirées?

VICTOR, *à part.*

Elle en donne bien, elle...

MONSIEUR, *à Victor.*

Vous fumez dans ma pipe ?

VICTOR.

Monsieur, j'avais l'intention de vous la rendre, après !...

MONSIEUR, *croisant les bras, furieux. — A sa femme.*

Te figures-tu une chose pareille ?

MADAME.

Catherine, c'est une indignité !... je vous chasse, dès ce soir...

TOUS LES DOMESTIQUES, *s'esquivant.*

Sauvons-nous !...

VICTOR, *s'en allant.*

Je serais curieux de savoir comment elle va s'en tirer...

CATHERINE, *humblement.*

Madame, je vous demande bien pardon... mais je serais si désolée de partir !...

MADAME.

Comment, insolente ! vous avez encore l'aplomb de vouloir rester ?

CATHERINE.

Dame ! j'avais compté ; encore deux ans et j'en aurais eu assez pour vivre de mes rentes...

MONSIEUR *et* MADAME.

Croiriez-vous ?

MONSIEUR.

Ah! ça, c'est le bouquet!... (*Madame sort avec Catherine en la réprimandant et monsieur reste seul.*) Eh bien ! voilà où nous en sommes!... voilà ce que les domestiques appellent modestement faire sauter l'ANSE du panier!...

ACTE FINAL

BALANCE

La scène se passe dans la chambre de M. Narcisse.

PERSONNAGES : M. NARCISSE [1].
MADAME NARCISSE [2].
MARIETTE, domestique [3].

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR NARCISSE, *entre avec une liasse de papiers de bureau et un rond de cuir à la main. Il porte sous l'autre bras un énorme registre de comptabilité.*

MONSIEUR NARCISSE, *de mauvaise humeur.*

Voyons ! va-t-on me laisser un peu tranquille et y aura-t-il moyen de terminer ici ces malheureuses ad-

1. Mise râpée. Robe de chambre, bonnet de maison, lunettes.
2. Mise de petite bourgeoise.
3. Robe de laine, tablier bleu, bonnet de lingerie.

ditions? Ah! Dieu de Dieu! Quel enfer! quel enfer! (*Plaçant son rond de cuir sur la chaise.*) Avant tout, ne perdons pas les bonnes habitudes du bureau... (*Il dépose ses papiers et son registre sur la table.*) Figurez-vous que je suis obligé... pour faire du zèle... d'emporter chez moi du travail de mon bureau... Eh bien! impossible d'en venir à bout, ici! Ah! si vous saviez!... c'est une chose... c'est une autre... la lampe qui a besoin d'être mouchée... la cuisinière qui demande de l'argent... le petit qui pleure pour s'endormir... la petite qui ne veut pas prendre sa potion... ma femme qui m'appelle... C'est à en devenir fou!.. Je ne pourrai jamais terminer cette malheureuse BALANCE de fin d'année... Voilà une heure et demie que je transporte mon registre de pièce en pièce... Voyons... essayons de nous y mettre, une bonne fois... (*Il s'assied à la table, sort son mouchoir, prend une prise, secoue son devant de chemise, etc...*) Ah! dans la vie, on est obligé de faire souvent des choses qui ne sont pas en harmonie avec ses goûts... Ainsi moi, tenez... je me sens artiste... mais artiste dans l'âme; pas un artiste ordinaire: eh bien! je suis obligé de m'asseoir sur un rond de cuir, pour ne pas user mon pantalon, et de faire des additions de 94 lignes à la page... Ah! la vie... la vie... (*Il se met à compter 7 et 9... et s'aide de ses doigts.*) Il y a des gens qui comptent avec une incroyable rapidité!... Et qui font... *pss... pss... pss...* C'est prodigieux... Moi, je ne fais pas *pss... pss... pss...* parce qu'ensuite il me faut recommencer et alors, c'est beaucoup plus long...

Il recompte.

SCÈNE II

MADAME NARCISSE, *entre en tenant dans les bras un traversin habillé en bébé* [1].

On entend des pleurs de petit enfant dans la coulisse.

MADAME NARCISSE.

Auguste!... Auguste!... Je t'en prie!...

MONSIEUR NARCISSE, *sans s'arrêter.*

Neuf et cinq... vingt-deux... vingt-quatre... vingt... (*Furieux.*) Allons! bon!...qu'est-ce qu'il y a encore?... tu viens me faire tromper?

MADAME NARCISSE.

Oh! je t'en prie, Auguste, essaie d'endormir le petit, moi, j'y renonce... depuis plus de deux heures que je le berce, c'est comme si on chantait...

MONSIEUR NANCISSE, *emporté.*

Parbleu! mais c'est qu'il faut chanter, justement! Tiens! donne-le moi un peu... tu vas voir si je ne l'endors pas, moi... (*Il le berce rageusement et se met à chanter à tue-tête.— S'interrompant.*) Ah!... il faut en avoir, de la patience, quand on est père de famille...

Il berce l'enfant encore plus fort.

Nota. — Pour imiter, en scène, les pleurs de l'enfant, on pourra se servir, en le dissimulant, d'un de ces soufflets à musique sur lesquels reposent certains jouets: (chiens, moutons, etc.)

MADAME NARCISSE.

Oh! mon Dieu! Auguste! mais pas si fort!... tu vas le tuer!...

MONSIEUR NARCISSE.

Non... non!.. il faut bien qu'il s'endorme... ou qu'il dise pourquoi... Ah! si tu crois que j'ai le temps, moi, de chanter comme une nourrice...

Il continue.

MADAME NARCISSE.

Mais, mon ami...

MONSIEUR NARCISSE, *berçant toujours.*

Ah! laisse-moi donc... Puisque tu ne peux pas y arriver, il faut bien que je m'y prenne autrement. Et, au lieu de rester là, à me regarder... occupe-toi, au moins... Fais-moi cette malheureuse BALANCE dont je ne sortirai jamais... (*Il berce toujours l'enfant.*) Tu sais... tu peux lui dire adieu, à ton bracelet... il n'y aura pas de gratifications, si ce n'est pas fait...

MADAME NARCISSE.

Mais, mon ami...

MONSIEUR NARCISSE, *même jeu.*

Il n'y a pas de « mais, mon ami, » qui tienne... Si tu n'étais pas aussi coquette... je ne serais pas obligé d'apporter du travail, le soir.

MADAME NARCISSE.

Si le dentiste m'a demandé deux cents francs pour me remettre des dents... c'est qu'il m'a pris trop cher; car je ne pouvais pas m'en passer...

MONSIEUR NARCISSE, *furieux.*

Quand on n'a pas le moyen d'acheter du neuf... on achète de l'occasion... Au Temple, tu aurais eu une mâchoire tout entière pour vingt-cinq francs...

MADAME NARCISSE, *indignée.*

Oh! chéri, manger avec des dents d'occasion...

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE.

Madame voudrait-elle venir? Je ne peux pas arriver à faire prendre la potion à mademoiselle...

MONSIEUR NARCISSE.

Allons! bon! Tout à l'heure c'était le petit... à présent, c'est la petite!

MADAME NARCISSE, *se levant.*

Attendez, Mariette, j'y vais... (*A part.*) Ah! les joies du ménage!... les joies du ménage!...

Elle sort.

MONSIEUR NARCISSE.

Si vous croyez que c'est une vie... cela... (*Au bébé.*) Et toi, tu ne dors pas encore?... Ah ça! que veux-tu donc que je te chante? Une symphonie de Beethoven? Non! non!... ma parole... je n'y tiens plus! (*Il appelle.*) Mariette! Mariette!

MARIETTE, *paraissant.*

Monsieur?

MONSIEUR NARCISSE.

Tenez! prenez-moi cet enfant; tâchez de l'endormir.

MARIETTE, *prenant l'enfant.*

Oui, monsieur.

Elle sort.

MONSIEUR NARCISSE.

Moi, je n'en peux plus... Je suis accablé! J'ai la tête cassée. (*Prenant ses papiers, son registre et son rond de cuir*)... Je m'en vais faire ma BALANCE à la cave... Au moins, je pourrai compter en paix!...

Il sort.

CHAMPION

CHARADE EN TROIS ACTES

CHAMPION

ACTE PREMIER

CHANT (*pour* CHAM)

La scène se passe dans un salon préparé pour une soirée.

PERSONNAGES :

- MADAME MERLUCHON, maîtresse de maison.
- MADAME FRIQUET, invitée.
- MADAME RATIBOIS, invitée.
- M. MOULINIER, invité [1].
- MADAME PAGANINI, artiste lyrique.
- UN LOCATAIRE.
- LE COMMISSAIRE DE POLICE.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MERLUCHON, *seule.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel tracas pour une maîtresse de maison que l'organisation d'une soirée ! surtout lorsqu'on cherche, comme moi, à faire les

1. Vieux, sourd, maniaque.

choses en grand... Ainsi j'ai ménagé une surprise à mes invités. Je me suis assuré, à prix d'or, pour ce soir, le concours d'une grande artiste lyrique, cette fameuse madame Paganini, qui fait courir tout Paris aux Italiens!... Ah ! quand nous nous y mettons, nous autres, les petits bourgeois... nous éblouissons notre monde... Voyons, récapitulons : mes sièges... Il m'en faut quatre, autant que d'invités... Et je n'en ai que trois... Ah bien ! tant pis ! celui qui n'en aura pas se tiendra debout... (*On frappe.*) Comment ? déjà... Entrez !...

SCÈNE II

LA MÊME, MADAME FRIQUET, *puis* MADAME RATIBOIS, *puis* MONSIEUR MOULINIER.

On annonce :

Madame Friquet !

Elle entre.

MADAME MERLUCHON.

Oh ! chère madame... Comme vous arrivez de bonne heure !

MADAME FRIQUET.

Il faut m'excuser, j'avais peur de ne pas être à temps...

MADAME MERLUCHON.

Oh ! si... si... on n'a pas encore passé de rafraîchissements...

MADAME FRIQUET.

Ah ! tant mieux !

MADAME MERLUCHON.

Dites donc, puisque vous êtes un peu en avance, si vous vouliez m'aider dans mes derniers préparatifs ?...

MADAME FRIQUET, *avec empressement.*

Mais comment donc ?

MADAME MERLUCHON.

Quittez vos gants, allez ! Vous n'auriez qu'à les salir...

MADAME FRIQUET.

Vous avez bien raison...

Elle quitte ses gants.

MADAME MERLUCHON.

Maintenant, donnez un petit coup d'œil, n'est-ce pas ? Voyez s'il ne manque rien... (*On frappe.*) Entrez !...

On annonce : Madame Ratibois !

MADAME RATIBOIS, *entrant.*

Bonjour, chère madame ! (*A madame Friquet.*) Madame...

MADAME FRIQUET, *rendant le salut.*

Madame...

MADAME MERLUCHON.

Ah ! vous êtes gentille d'être venue !... Vous avez trouvé l'omnibus ?

MADAME RATIBOIS.

Mais oui... Merci... (*A part, piquée.*) Est-elle malhonnête !

MADAME MERLUCHON.

Vous en avez une belle toilette !... Dites donc, comme vous êtes un peu en avance, si vous vouliez m'aider dans mes derniers préparatifs... ?

MADAME RATIBOIS.

Volontiers... (*A part.*) On vient en soirée pour faire le ménage...

MADAME MERLUCHON.

Voici des allumettes pour allumer les bougies... mais tout à l'heure seulement. quand il y aura plus de monde.

MADAME FRIQUET, *à part.*

C'est une soirée de domestiques !...

On annonce : Monsieur Moulinier !

MONSIEUR MOULINIER, *nasillant.*

Bon-onjour, mesdames... Bon-onjour !...

Les invitées s'inclinent.

MADAME MERLUCHON.

Ah ! ce cher monsieur Moulinier... C'est gentil à vous d'être veuu...

MONSIEUR MOULINIER, *nasillant.*

Vous êtes bien bonne ; mais je vous préviens que je ne me retirerai pas tard...

MADAME MERLUCHON.

Ah ! voyons, vous ne faites que d'arriver et vous parlez dejà de partir...

MONSIEUR MOULINIER.

Je vais vous dire : c'est que j'ai mes petites habi-

tudes et quand j'y déroge, cela ne va plus... Ainsi, pour vous donner un exemple : hier soir, j'avais pris du café, eh bien! cette nuit, j'ai compté deux heures. . deux heures et demie... trois heures... Alors, vous comprenez, cela fatigue, (*A madame Friquet.*) n'est-ce pas, madame ?

MADAME FRIQUET.

Mais certainement ; c'est comme moi, dans mon malheureux métier de concierge... Il y a des nuits où je ne peux pas dormir du tout.

On annonce : Madame Paganini.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME PAGANINI.
Puis UN LOCATAIRE.

TOUS, *murmurant.*

Oh ! madame Paganini !...

MADAME PAGANINI, *saluant.*

Mesdames... Monsieur... (*A madame Merluchon.*) Bonjour, madame.

MADAME MERLUCHON.

Oh ! je désespérais... Comme vous arrivez tard !

MONSIEUR MOULINIER.

C'est tout à fait grand genre.

MADAME MERLUCHON, *présentant les invités.*

Je vous présente M. Friquet...

MONSIEUR MOULINIER.

Concierge...

MADAME FRIQUET, *avec suffisance.*

Au parc Monceau...

MADAME PAGANINI, *aimable.*

Ah ! charmée !...

MADAME MERLUCHON.

Madame Ratibois, retirée des affaires... après fortune faite...

MADAME RATIBOIS.

Et trois filles mariées... Oui, madame...

MADAME MERLUCHON.

M. Moulinier... ancien contre-bassiste au théâtre Montparnasse...

MONSIEUR MOULINIER.

Oui, madame... C'est même à cause de cela que j'aime la musique et que j'aurai le plus grand plaisir à vous entendre ; mais je vous préviens que je ne me retirerai pas tard...

MADAME MERLUCHON.

Vous l'avez déjà dit...

MONSIEUR MOULINIER.

A cause de ma sciatique...

MADAME MERLUCHON.

Eh bien ! madame, si vous voulez commencer tout de suite, pour ne pas perdre de temps...

MADAME PAGANINI.

Volontiers... je vais vous chanter un air d'*Ernani*!...

MADAME FRIQUET.

Ah ! parfaitement...

MADAME PAGANINI.

Vous connaissez ?...

MADAME FRIQUET.

Oh ! seulement par les orgues de Barbarie ; mais j'aurai plaisir, tout de même, à vous l'entendre chanter...

MONSIEUR MOULINIER.

On pourra faire la différence....

MADAME RATIBOIS.

C'est si beau la musique de Victor Hugo !...

MADAME MERLUCHON.

Nous écoutons !...

MONSIEUR MOULINIER.

Attendez, je n'y suis pas ! (*Il sort un cornet acoustique de sa poche et se met en mesure d'écouter.*) Allez ! j'y suis !...

MADAME PAGANINI, *chantant.*

« Ah ! mio caro Ernani !... mio caro Ernani !... »

MONSIEUR MOULINIER.

Que le CHANT est une belle chose !...

MADAME FRIQUET.

Oh ! que c'est beau !

MADAME MERLUCHON.

Si vous voulez que nous fassions la ritournelle, pour remplacer l'orchestre ?... (*Aux invités.*) allez !...

TOUS.

Très volontiers !

Ils reprennent en chœur et font un tapage infernal. On entend frapper.

MADAME MERLUCHON.

Qui est là ?

UN LOCATAIRE, *en toilette de nuit* [1].

C'est moi, parbleu ! le locataire du dessous !... Si vous croyez qu'on peut dormir au son d'une musique pareille !...

TOUS.

Oh ! nous chantions...

LE LOCATAIRE.

C'est possible ; mais en attendant, avec votre CHANT pas moyen de fermer l'œil... C'est inqualifiable... Je me plaindrai au propriétaire... Encore, si j'avais été invité...

MADAME MERLUCHON.

Mais, il ne tenait qu'à vous de venir écouter... Si vous voulez rester ?...

LE LOCATAIRE.

Je veux bien... Seulement, vous excuserez ma toilette... Elle n'est pas précisément de circonstance ; car, je ne m'attendais pas à aller en soirée dans cette tenue... mais j'aime tant la belle musique !...

MADAME MERLUCHON, *à madame Friquet.*

Donnez-lui votre chaise... Il se plaindrait au propriétaire...

1. Robe de chambre, bonnet de coton ou foulard à la tête.

MADAME FRIQUET, *cédant sa chaise. A part.*

Une autre fois, j'apporterai un pliant.

MONSIEUR MOULINIER.

Eh bien ! voyons, l'interruption a été assez longue. Si nous continuions.

On se remet à chanter. Les invités reprennent le morceau en chœur et font encore plus de tapage. A ce moment, la porte s'ouvre. Le commissaire de police paraît.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE DE POLICE.

LE COMMISSAIRE.

Bonjour, mesdames... Bonjour, Messieurs... madame Merluchon ?

MADAME MERLUCHON.

C'est moi, monsieur. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LE COMMISSAIRE.

Je viens vous donner congé de la part du propriétaire.

MADAME MERLUCHON.

Allons, bon ! Voilà qu'on me donne congé, parce que je fais de la musique.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez réveillé toute la maison.

MONSIEUR MOULINIER, *se levant.*

Eh bien alors, madame Merluchon, je crois que nous n'avons plus qu'à nous retirer...

LES AUTRES INVITÉS.

Mon Dieu ! oui !...

MONSIEUR MOULINIER, *s'en allant.*

D'autant plus que je tenais à me coucher de bonne heure, à cause de ma sciatique.

Il sort. Les autres invités et le commissaire le suivent.

MADAME MERLUCHON.

Attendez !... que je prenne de la bougie, pour vous éclairer... Le gaz est peut-être éteint... (*Au public, sa bougie à la main.*) C'est égal, je suis satisfaite de ma soirée; je crois que mes invités se sont joliment amusés !...

ACTE DEUXIÈME

PION

La scène se passe dans un lycée de jeunes filles.

PERSONNAGES :

- M. TARTEMPION, maître d'étude, vieux, à lunettes.
- Mlles JEANNE, ELISABETH, ALICE. (élèves.)
- M. LE PROVISEUR.

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle d'étude avec une chaire simulée et un pupitre pour chaque élève. A l'ouverture de la scène, on entend des cris à la cantonade, puis le son d'une cloche. Aussitôt, le bruit cesse et le maître d'étude fait entrer les élèves dans la salle.

MONSIEUR TARTEMPION.

Allons, mesdemoiselles, rentrez à l'étude en silence...

TOUTES LES ÉLÈVES, *l'air décidé, entrant.*

Oui, monsieur Tartempion...

MONSIEUR TARTEMPION.

Mesdemoiselles, soyez respectueuses pour le maître d'étude chargé de surveiller vos destinées...

TOUTES, *de même.*

Oui, monsieur Tartempion!...

MONSIEUR TARTEMPION, *à part.*

Comme c'est amusant de s'appeler Tartempion!...

Les élèves vont à leur place. Le maître d'étude va prendre la sienne.

MONSIEUR TARTEMPION.

Mesdemoiselles, je pense que vous allez être studieuses et que vous me laisserez travailler en paix.

TOUTES.

Certainement, monsieur Tartempion, certainement.

PREMIÈRE ÉLÈVE.

Dites donc, notre maître d'étude, est-ce que ça marche, votre comédie?

MONSIEUR TARTEMPION, *brusquement.*

Ma comédie? Et qui vous a dit, mademoiselle, que j'avais l'honneur de travailler pour le théâtre?

DEUXIÈME ÉLÈVE.

On voit bien que vous avez une tête d'homme de génie, et non pas celle d un PION.

MONSIEUR TARTEMPION, *flatté.*

La femme est un être flatteur!...

TROISIÈME ÉLÈVE.

Nous avons eu, du reste, bien des maîtres d'étude qui étaient auteurs dramatiques...

PREMIÈRE ÉLÈVE.

M. Roultaboul, d'abord.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

M. Fermetonbec, ensuite.

TROISIÈME ÉLÈVE.

Oui; mais ils étaient tous plus aimables, eux; ils nous racontaient le sujet de leurs comédies.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Et même, ils nous les lisaient.

TOUTES.

Oh! monsieur Tartempion, lisez-nous votre comédie... (*Elles se lèvent et viennent autour du maître d'étude*). Oh! oui... oui... lisez-nous votre comédie!...

MONSIEUR TARTEMPION, *solennellement*.

Mesdemoiselles, je ne pourrais, sans manquer à l'esprit du règlement...

PREMIÈRE ÉLÈVE.

Oh! pourquoi? Je vous applaudirai.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Je vous raccommoderai vos gants troués...

TROISIÈME ÉLÈVE.

Je vous broderai une douzaine de mouchoirs de poche.

MONSIEUR TARTEMPION, *à part*.

La femme est un être insidieux!.. (*Haut.*) Ah!

mesdemoiselles, si vous me prenez par les sentiments, il est évident que je ne résisterai pas à vos instances!...

TOUTES.

Ah! à la bonne heure!... A la bonne heure!

MONSIEUR TARTEMPION.

Alors, mesdemoiselles, à vos places; je vais vous lire la première partie de ma comédie ou plutôt de mon grand drame en huit actes, deux prologues et seize tableaux...

TOUTES, *retournant à leur place.*

Ah! merci! merci!...

MONSIEUR TARTEMPION.

Je voudrais pouvoir également vous donner un aperçu de la musique mélodramatique écrite pour l'ouvrage; mais n'étant pas doué pour cela, je m'en abstiendrai...

TOUTES.

Ça ne fait rien! ça ne fait rien!...

MONSIEUR TARTEMPION, *sortant un énorme rouleau de sa poche.*

Je vous prierai d'abord, mesdemoiselles, de bien vous pénétrer de la situation. La pièce qui s'appelle : le *Grand Charlemagne*, débute, à brûle-pourpoint, par une apostrophe oratoire à l'adresse du grand Empereur...

PREMIÈRE ÉLÈVE, *enthousiasmée.*

Oh! quelle trouvaille!

DEUXIÈME ÉLÈVE, *émue.*

Je sens que je vais pleurer!...

MONSIEUR TARTEMPION.

Non!... non!... pas maintenant; tout à l'heure; il y a des passages encore plus émouvants!

TROISIÈME ÉLÈVE.

Oh! quel bonheur; moi, j'aime les émotions!...

MONSIEUR TARTEMPION.

Silence!... Je commence!... Vous supposez donc que je suis un preux du temps de Charlemagne, et je m'adresse au grand Empereur, fils de Pépin le Bref, roi de France en 768, empereur en 800, mort en 814; mais je place mon action avant sa mort, je lui dis : (*Avec emphase.*)

« Drapé dans le manteau de ta dignité sainte,
» Tu parcourais le monde!...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PROVISEUR.

LE PROVISEUR, *entrant.*

Qu'est-ce que c'est que cela?... monsieur Tartempion, vous tutoyez les élèves, à présent?

TOUTES LES ÉLÈVES, *effrayées.*

Oh! M. le proviseur!...

MONSIEUR TARTEMPION, *balbutiant..*

Non... non... monsieur le proviseur... je les réprimandais d'un ton sévère...

LE PROVISEUR.

Ah! ah! mesdemoiselles, nous sommes dissipées...

TOUTES.

Oh!... Nous protestons!

TROISIÈME ÉLÈVE, *à M. Tartempion.*

Je ne vous broderai pas vos mouchoirs, pour la peine!

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Je ne vous raccommoderai pas vos gants!

PREMIÈRE ÉLÈVE.

Je ne vous referai plus votre nœud de cravate.

LE PROVISEUR.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que j'entends? J'en apprends de belles sur votre compte, monsieur Tartempion... (*On entend la cloche à la cantonade.*) Allons! voici l'heure de la récréation! Allez vous amuser, mesdemoiselles, pour mieux travailler, une autre fois!

TOUTES, *se levant pour sortir.*

Oui, monsieur le Proviseur! Allons!... en récréation!...

Elles sortent.

MONSIEUR TARTEMPION, *s'en allant.*

Quel triste métier que le métier de PION!... surtout quand on a, comme moi, l'honneur de travailler pour le théâtre...

Il sort.

LE PROVISEUR, *resté seul.*

Allons! voilà encore un maître d'étude qu'il me faudra remplacer; il se fait broder des mouchoirs de poche par ses élèves!...

Il sort.

ACTE FINAL

CHAMPION

Annonce :
Le salon est censé représenter un bois mystérieux et sombre.

PERSONNAGES : LE VICOMTE DE TOURNEMIRE. MILORD. Mlle ANGÉLINA DE LA SAUVINIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VICOMTE, MILORD.

Ils entrent en costume de salle d'armes, l'épée à la main.

LE VICOMTE.

Oui, milord, c'est dans ce bois mystérieux et sombre que nous allons demander aux armes la solution d une question d'honneur...

MILORD.

L'honneur... *Yès! That is the question...*

LE VICOMTE.

Car enfin, nous allons nous battre pour une femme.

MILORD.

Yès, pour *un* femme.

LE VICOMTE.

Que j'aime et que je veux épouser...

MILORD.

Et que moâ vôlai épouser aussi...

LE VICOMTE.

Mais que nous ne pouvons pas épouser tous les deux...

MILORD.

Oh! Shoking! Ceci était impôssible.

LE VICOMTE.

Voilà pourquoi il faut que je vous tue d'abord; afin de pouvoir l'épouser ensuite...

MILORD.

Oh! nô! Je préferai tuer vô d'abord et moâ épouser ensuite.

LE VICOMTE.

Vous êtes bien aimable; mais vous avez l'air de plaisanter, et moi, je ne badine pas le moins du monde...

MILORD.

Ni moâ...

LE VICOMTE.

Car il est bien entendu que vous avez demandé en mariage mademoiselle Angélina de la Sauvinière.

MILORD.

Yès.

LE VICOMTE, *attendri.*

Comment? Monsieur; moi, j'ai connu mademoiselle Angélina tout enfant : nous avons partagé les mêmes jeux, et éprouvé ensemble nos premières et nos plus douces joies... celles de l'innocence... Nous avons été élevés, tous deux, sous le regard vigilant de ses parents et des miens, amis eux-mêmes... Je l'ai vue grandir, dans l'espoir qu'elle deviendrait, un jour, ma tendre et douce compagne, et le jour où je me présente... Ah! milord, c'est bien mal ce que vous faites là; car enfin, quels titres avez-vous ?

MILORD.

Des titres? Yès!... Je avais d'abord du Trois pour cent français... Actions chemin de fer, Railway Franco-Englich Company... Je avais Ottoman'Bank, Osterreichich'Bank; Crédit Foncier Bank, and Universal Bank Company!.. Je avais encore...

LE VICOMTE.

Mais non; pas des titres de rente!... des titres à l'affection de mademoiselle ; des gages... des preuves qu'elle vous aime et veut vous épouser...

MILORD.

Yès : gages, titres, affection, preuves, *all right*; je avais tout cela, écoutez moâ...

LE VICOMTE.

Parlez; mais dépêchez-vous.

MILORD.

Yès. Avant-hier, je pas connaître miss Angélina. Mais, hier, je promenai moâ au boâ de Boulogne,

quand, tout d'un coup, je voâ arriver un cheval emporté, monté par miss Angélina...

Tout d'un coup encore, miss fait grande cabriole, shoking... Alors, je m'élançai, je rattrapai miss dans les bras de moâ... Je la sauvai... Et miss disait : Oh! milord, je ne pourrai jamais prouver à vô reconnaissance... Je répondais : Épousez-moi, et moâ je vôlai la épouser... Yès...

LE VICOMTE.

Ces Anglais sont vertigineux... Soit! battons-nous! en garde!...

MILORD.

En garde!...

Ils croisent le fer.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANGÉLINA, *arrivant précipitamment.*

ANGÉLINA.

Arrêtez!... arrêtez!...Grand Dieu! vous battre ici!... pour moi... de grâce! arrêtez! (*Les séparant.*) Je préfère vous aimer tous les deux!!!..

MILORD.

Alors... je arrêtai moâ...

LE VICOMTE.

Nous aimer tous les deux?

ANGÉLINA.

Mais bien sûr... (*A l'Anglais.*) Sans que vous vous

en doutiez, je suis votre cousine... germaine... à la mode de... Bretagne...

MILORD, *interdit.*

Mon germaine cousine! Aôh!...

ANGÉLINA.

Ainsi, je vous aimerai comme on aime un bon cousin... un frère, si vous voulez...

MILORD.

Aôh!...

ANGÉLINA, *au vicomte.*

Mais vous, je vous aimerai comme un époux...

LE VICOMTE.

Ah! chère Angélina... Alors, l'honneur est satisfait...

ANGÉLINA.

Et à présent, souffrez que ma mère réunisse à sa table ces deux vaillants CHAMPIONS de l'amour!...

MILORD, *avec un attendrissement comique, les deux mains sur son cœur.*

Oh! *Yès... Yès!... Very Well! Champignons* de l'amour!...

DANSEUR

CHARADE EN TROIS ACTES

DANSEUR

ACTE PREMIER

DENT (*pour* DAN)

La scène se passe chez un dentiste.

PERSONNAGES :
- M. CHICOT, dentiste [1].
- M. BEAUVOISIN [2].
- JEAN, domestique de Chicot [3]

SCÈNE PREMIÈRE

M. CHICOT, *puis* JEAN.

Cabinet de dentiste. Une ou deux petites tables. Un grand fauteuil spécial pour les opérations.

CHICOT *entre en apportant un tiroir plein de fioles, qu'il dispose sur l'une des tables.*

En vérité, c'est un bien triste métier que celui des

1. Redingote noire, mise sévère, manches relevées.
2. Bon bourgeois. Bandeau autour de la figure.
3. Valet de chambre. Tablier à bavette.

dentistes!.. Nous avons perdu tout prestige et c'est à peine si l'on nous accorde quelque considération... On en est arrivé à nous rendre ridiculement proverbiaux : menteur, dit-on, comme un arracheur de DENTS !... C'est désastreux ! Avec cela, les affaires qui ne vont pas, c'est à en perdre la tête... cependant, je me ruine en réclame... Voilà dix ans que je mets en circulation sous le nom d'*Eau régénératrice* une de mes compositions spéciales, destinées à faire tomber les DENTS... C'est comme si on chantait... heureusement qu'on se rattrape sur autre chose... Ce matin, par exemple, je me suis porté adjudicataire, aux abattoirs de la Villette, d'un lot considérable de DENTS de veaux... Je vais les monter en mâchoires superbes... pour les personnes sur le retour... (*On entend un coup de timbre.*) Si ce pouvait être un client!... Il paierait pour les autres... car ils deviennent si rares...

JEAN, *paraît et remet une carte au dentiste.*

Voici pour monsieur.

CHICOT.

M. Beauvoisin ?... Quel est ce monsieur Beauvoisin ?

JEAN.

C'est un monsieur comme tout le le monde.

CHICOT, *avec humeur.*

Je ne te demande pas cela, imbécile ; je te prie de me dire s'il a l'air à son aise ?

JEAN.

Pas pour le moment. Il a un grand bandeau sur la joue...

CHICOT.

Que tu es bête, mon pauvre Jean !... Te paraît-il cossu ?

JEAN.

Il a l'air d'un bon propriétaire.

CHICOT.

A la bonne heure... Je vais lui saler sa note...

JEAN.

Il m'a dit qu'il était très pressé.

CHICOT.

Alors, il attendra... Cela fait très bien. Tu lui diras que, dans un moment, je pourrai le recevoir...

JEAN, *se retirant.*

Parfaitement ! (*A part.*) Apothicaire ! va !...

Il sort.

CHICOT.

Ces domestiques vous perdraient toute la considération de vos clients, si on les laissait faire... (*Il prend un tiroir et en sort un marteau de menuisier, qu'il pose sur une table.*) Voici qui me sert à plomber les DENTS... (*Sortant des tenailles énormes.*) Ces tenailles, à avoir raison des chicots récalcitrants... (*Sortant un couperet de cuisine.*) Enfin, ce couperet figure dans les opérations chirurgicales... Tout cela est d'un effet fort beau chez un homme de l'art... Voyons, je crois que j'ai assez joué au grand dentiste... on peut introduire... (*Il frappe à la porte.*) Jean !... introduisez !...

SCÈNE II

CHICOT, BEAUVOISIN, *puis* JEAN.

BEAUVOISIN, *entrant en se tenant la joue.*

Bonjour, monsieur ! Ah ! que je souffre !...

CHICOT, *pontifiant.*

En venant me voir, monsieur, vous avez pris le parti le plus sage...

BEAUVOISIN.

Je peux à peine parler... j'ai une DENT gâtée, qui me fait un mal horrible... Figurez-vous que je me suis mis à prendre de l'*Eau régénératrice*...

CHICOT, *à part.*

Le malheureux !... ma composition spéciale...

BEAUVOISIN.

Et depuis ce temps, moi, qui n'avais jamais souffert des DENTS, je vois la lune et les étoiles...

CHICOT.

C'est déjà une grande vertu qu'a cette composition.

BEAUVOISIN.

Triste spectacle, monsieur !... Ah ! que je souffre !...

CHICOT.

J'ai entendu dire que l'*Eau régénératrice* jouissait d'une juste réputation...

BEAUVOISIN.

Je ne la recommanderai pas !... Ah ! si vous aviez un calmant ?...

CHICOT.

Certainement, monsieur, j'en ai d'excellents. Voulez-vous de l'*Essence de Rhododendron*, de la *Souveraine*, de la *Merveilleuse*, de l'*Eau des Alpes* ou de l'*Eau des Fées*?

BEAUVOISIN.

Donnez-moi la meilleure.

CHICOT.

A vous parler franchement, elles ont toutes une efficacité absolue, puisqu'elles sont de ma composition.

BEAUVOISIN.

C'est, en effet, la meilleure des garanties... Dieu ! que je souffre !...

CHICOT.

Mais, je dois vous dire qu'elles ont infiniment plus d'action, lorsqu'elles sont absorbées simultanément.

BEAUVOISIN.

Alors, il faut les prendre toutes les cinq ?

CHICOT.

Ce serait assurément très prudent.

BEAUVOISIN, *résigné.*

Donnez-les moi... Vous ne me trompez pas, au moins ?...

CHICOT, *se révoltant.*

Me croiriez-vous capable ?...

BEAUVOISIN.

C'est que les dentistes, quelquefois...

CHICOT.

Monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que c'est le meilleur des remèdes...

BEAUVOISIN, *à part.*

Que c'est triste, tout de même, d'être obligé de s'en rapporter à la parole d'un dentiste... (*Haut.*) J'avais pensé, en venant, à me faire arracher la DENT... C'est inutile ?...

CHICOT.

Du tout ; ce serait préférable !

BEAUVOISIN.

Dans ce cas, je n'aurais pas besoin de vos eaux ?...

CHICOT.

Pardon... au contraire!... mes compositions, qui sont excellentes pour prévenir le mal, ont encore la vertu merveilleuse de cautériser les gencives, après l'extraction des molaires...

BEAUVOISIN.

Mais je souffre d'une canine...

CHICOT, *se reprenant.*

Je veux dire des canines...

BEAUVOISIN, *résigné.*

Allons ! donnez-moi vos compositions... Et vous me conseillez de me faire arracher ma dent, tout de même ?

CHICOT, *solennel.*

C'est un conseil de père !...

BEAUVOISIN, *épouvanté en apercevant les outils sur la table.*

Mais... ce ne sont pas ces instruments... dont ?...

CHICOT.

Soyez tranquille! j'ai la main très légère et très sûre...

BEAUVOISIN.

A la bonne heure! parce que la vue de ces objets...

CHICOT.

Faut-il vous insensibiliser?

BEAUVOISIN.

Cela dépend; souffrirai-je davantage?

CHICOT.

Beaucoup moins; seulement, ce sera un peu plus cher...

BEAUVOISIN, *résigné.*

Ah! que voulez-vous?... Quand on y est... Insensibilisez-moi!

CHICOT, *appelant.*

Jean!... Jean!... (*A Beauvoisin.*) Du reste, ce n'est rien du tout, d'arracher une canine... Vous ne vous en apercevrez pas...

JEAN, *paraissant.*

Monsieur a besoin de moi?

CHICOT.

Oui, pour insensibiliser monsieur...

JEAN.

Parfaitement.

Il prend un vaporisateur et vaporise la face de Beauvoisin, qu'on a préalablement fait asseoir sur un grand fauteuil.

BEAUVOISIN.

Vous me direz quand je serai insensibilisé.

CHICOT.

C'est fait !...

BEAUVOISIN, *stupéfait.*

Ah ! c'est très curieux ! Je ne m'en suis pas aperçu...

CHICOT, *prend ses tenailles et opère.*

Ne bougez pas!... C'est l'affaire d'une seconde...

BEAUVOISIN, *criant.*

Ah !... Misérable !... quelle douleur !...

CHICOT.

Attendez !... attendez !... c'est l'affaire d'une seconde !... j'ai la main très sûre...

BEAUVOISIN.

Ah !... malheureux !... vous me charcutez!... Ah !... assez ! assez !...

CHICOT.

Attendez !... attendez !... Je la sens déjà remuer... c'est l'affaire d'une seconde... La voici !... (*Il fait sauter en l'air un navet blanc qu'il avait dissimulé et auquel est attachée une ficelle.*)Oh !... la belle pièce !...

BEAUVOISIN, *se levant.*

Ah ! vous m'avez fait un mal horrible... je souffre encore davantage...

CHICOT.

Ce ne sera rien... Cela va passer...

BEAUVOISIN, *se tenant la joue.*

Dites-moi vite ce que je vous dois. Pour que je m'en aille ! je souffre trop...

CHICOT.

Mon Dieu ! C'est insignifiant... Cent francs...

BEAUVOISIN, *outré.*

Cent francs!... Vous êtes fou?...

CHICOT, *interdit.*

C'est trop bon marché, n'est-ce pas?

BEAUVOISIN.

Ah çà! vous me prenez pour un autre?... voici vos drogues!... Rendez-moi ma dent... (*Il lui prend le navet.*) Je vais la remettre!... je souffrais moins quand je l'avais... Cent francs!... Ah! charlatan!... va!...

Il sort.

CHICOT, *ahuri.*

Il va se la remettre?... Oh! non! c'est désolant!... vois-tu, mon pauvre Jean, nous autres, dentistes, nous ne serons jamais pris au sérieux!...

JEAN.

Je n'osais pas le dire à monsieur; mais il y a longtemps que c'est mon avis!...

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

SŒUR (*pour* SEUR)

La scène se passe dans un salon.

PERSONNAGES : { LUCILE, 20 ans [1].
YVONNE, 13 ans [2].

SCÈNE PREMIÈRE

LUCILE.

Elle entre par une porte, traverse la pièce et va appeler à l'autre porte.

Yvonne? Yvonne?... Tu ne veux pas venir? Tu ne veux pas?... Eh bien! reste!... (*Elle revient dans le salon et s'assied près d'une lampe, une broderie à la main.*) Oh!... la drôle de petite fille que ma SŒUR!... Elle qui est toujours si gentille, qui a un si bon ca-

1. Mise simple et distinguée.
2. Idem.

ractère, me boude depuis tout à l'heure... pour une chose vraiment insignifiante... Figurez-vous qu'en sortant de chez la couturière, où nous avions eu une petite discussion, à propos d'une robe, je lui dis, sans penser la fâcher, bien entendu : Oh! toi... on a bien fait de t'appeler *Mademoiselle la Forme;* tu négliges complètement le fond, pour ne t'attacher qu'à la forme... Eh bien! elle en avait presque les larmes aux yeux... Croiriez-vous?... (*Se levant.*) Il faut que j'aille la chercher; car je ne veux pas qu'elle me boude plus longtemps; elle est si gentille, d'habitude!... (*Elle appelle à la porte du salon.*) Yvonne?

YVONNE, *répondant à la cantonade.*

Que veux-tu?

LUCILE.

Que tu viennes!...

SCÈNE II

LUCILE, YVONNE.

YVONNE, *paraissant.*

Pourquoi faire?

LUCILE.

Tu es toujours fâchée?

YVONNE, *allant se jeter dans les bras de sa sœur, qui l'embrasse.*

Mais non, je ne suis pas fâchée... Seulement, tu me dis des choses désagréables!...

LUCILE, *avec un petit rire.*

Oh! c'est désagréable, ce que je t'ai dit?

YVONNE.

Mais bien sûr; tu as l'air de croire que j'ai des idées frivoles, parce que je dis que j'aime la forme... Enfin, je peux bien l'aimer, la forme?...

LUCILE.

Certainement, ma petite SŒUR; mais alors tu me laisseras lui préférer le fond.

YVONNE.

Oh! toi! tu es sérieuse comme une chanoinesse...

LUCILE, *riant.*

Qu'est-ce que tu dis?

YVONNE.

C'est vrai : quand tu essaies une robe, par exemple tu ne demandes pas si elle sera bien faite, s'il y aura des volants, une belle garniture, enfin de jolies choses; tu demandes si l'étoffe est bonne, si elle durera... Alors, tu comprends comme c'est drôle...

LUCILE.

Que veux-tu? Je m'attache au fond... C'est plus sérieux...

YVONNE.

C'est sérieux, aussi, la forme... Si la robe n'était pas faite, on ne pourrait pas la porter... La preuve, c'est que, quand un chapeau n'y est pas, à la forme, on l'y fait mettre...

LUCILE.

Par coquetterie; parce qu'on veut être à la mode...

YVONNE.

Enfin, il faut bien y être, à la mode, à moins de se mettre comme une SŒUR de charité... Dans tout, il faut des formes... Tiens, quand on te marche sur le pied, si on ne te demande pas pardon, tu te fâches... Et, cependant, cela ne te guérit pas, de te demander pardon...

LUCILE.

Ça, c'est la forme des manières...

YVONNE.

Eh bien! c'est sérieux, les manières... On ne serait pas reçu dans le monde, sans les manières...

LUCILE.

Tu parles ainsi, parce que tu aimes le monde et que tu es mondaine.

YVONNE.

Enfin, puisque j'y suis, dans le monde, je peux bien l'aimer... C'est comme quand j'écris à mon oncle, si je lui envoie une lettre mal écrite avec des pâtés et même des ratures, il croira que je lui ai plaint mon temps et qu'il me tardait d'avoir fini, pour aller jouer...

LUCILE.

Il vaut encore mieux lui écrire mal des choses que tu penses, qu'écrire bien des choses que tu ne penses pas...

YVONNE.

Et si on écrit bien et qu'on pense tout de même ce qu'on dit?...

LUCILE.

Alors, on réunit le fond et la forme et c'est par-

fait... Car, vois-tu, ma petite SŒUR, même dans ce monde que tu aimes, il faut être sérieuse, afin de pouvoir se marier, plus tard... Tu veux bien te marier, je suppose?

YVONNE.

Oh! oui; c'est trop triste de coiffer sainte Catherine...

LUCILE.

Eh bien! tu aurais beau savoir monter à cheval, peindre à merveille, jouer du piano comme une artiste; si tu ne savais ni l'orthographe, ni le calcul, ni l'histoire, tu ne serais pas une femme accomplie...

YVONNE.

Oui; mais quand j'irai en soirée, qu'on viendra m'inviter pour une valse, si je ne savais que l'orthographe, l'histoire, regarde comme ce serait amusant?

LUCILE.

Il y a temps pour tout; il est bon de savoir danser à son heure; mais il faut aussi apprendre à être femme d'intérieur... à savoir diriger ses gens. Ainsi, regarde, maman maintenant me charge de régler les comptes avec la cuisinière, afin de m'exercer pour plus tard...

YVONNE.

Parce que tu es déjà une grande demoiselle... Peut-être qu'à ton âge, moi aussi, j'aimerai mieux le sérieux, le fond; mais pour le moment...

LUCILE.

Ecoute bien, ma chérie; moi, je te fais la leçon comme une grande SŒUR, parce qu'on me l'a faite

aussi, cette leçon.. La forme, vois-tu, c'est très attrayant; mais ce n'est que l'apparence des choses; le fond, c'est le solide et la réalité...

YVONNE.

Pourtant, il y a bien des choses qui sont des réalités et que tu ne fais que pour la forme; ainsi, quand tu écris des lettres de jour de l'an à des personnes que tu vois à peine tous les six mois, c'est bien pour la forme?

LUCILE.

C'est afin de paraître polie...

YVONNE.

Enfin, tu le fais tout de même.

LUCILE.

C'est ce qui te prouve combien il faut peu s'y attacher, à la forme; mais toi, ma chérie, quand tu embrasses papa et maman, avant de te coucher et que tu viens m'embrasser après, est-ce que c'est pour la forme?

YVONNE.

Oh! non; ça, c'est parce que je vous aime bien; c'est du fond du cœur que je vous embrasse...

LUCILE.

Ah! Et si tu ne le faisais que pour la forme?

YVONNE.

Oh! ce serait vilain de ma part...

Elle réfléchit.

LUCILE.

Tu vois la différence.

YVONNE.

. Oui... Eh bien! alors, viens faire promettre à papa et à maman qu'ils ne m'appelleront plus *Mademoiselle la Forme.*

LUCILE.

Allons!

Elle se lève.

YVONNE.

Et reçois, pour la peine, ce gros baiser. (*Elle l'embrasse.*) En voilà un, par exemple, que je ne fais pas pour la forme!...

Elles sortent.

ACTE FINAL

DANSEUR

La scène se passe sur le devant d'un théâtre forain.

PERSONNAGES : { CASSABOUL, saltimbanque [1].
MILORD, compère [2].
MUSICIENS et FIGURANTS [3].

SCÈNE PREMIÈRE

LES MUSICIENS, (*tambour et cymbales*) *entrent les premiers et vont se placer sur le devant de la scène ou du salon.*

CASSABOUL, *entrant après eux.*

Allons !.. En avant la musique !. .

La musique joue un moment, puis s'arrête...

1. Mise de saltimbanque, casaque rouge; culotte courte, etc.
2. Mise d'Anglais. Favoris blonds ; pantalon clair ; chapeau de feutre gris.
3. Les musiciens et les figurants devront être vêtus comme des saltimbanques.

NOTA. — Simuler, si possible, le devant d'un théâtre forain, en tendant une étoffe de couleur dans l'un des coins du salon.

D'une voix de charlatan.

Mesdames et messieurs, c'est pour inaugurer notre apparition dans cette belle ville de Neuilly, que nous allons vous offrir, aujourd'hui, un spectacle digne des plus beaux jours de la Restauration... Rien n'a été épargné, pour présenter au public sage et éclairé des bords de la Seine, en même temps qu'amoureux des progrès des sciences et des muscles, un divertissement tout à la fois honnête et empoignant.

Tout le monde voudra voir, mesdames et messieurs, Barbaroux, le grand Barbaroux, descendant en ligne directe de Frédéric Barberousse, aussi fort au pugilat qu'à la danse, lutteur implacable, « l'homme à la double épine dorsale », et qui vous exécutera sur la corde tendue les plus fameux exercices qui aient jamais fait tressaillir le monde... Allons, mesdames et messieurs, venez!,.. Entrez!... Groupez-vous!... Le spectacle va commencer!... Ne perdez pas une aussi belle occasion de vous divertir et de vous instruire... Les places sont à la portée de toutes les bourses : quarante centimes les premières, vingt-cinq centimes les secondes, enfin quinze centimes, trois sous seulement, les militaires et les bonnes d'enfants... Massez-vous, mesdames et messieurs ; massez-vous!... La parade va commencer!... En avant la musique !!!

La musique joue un air. Cassaboul agite une cloche.

SCÈNE II

CASSABOUL, MILORD.

CASSABOUL.

Ah ! mon brave milord ! que je suis heureux de te rencontrer !...

MILORD.

Yès ; je étais également très satisfai*te*...

CASSABOUL.

Tu te portes toujours bien, n'est-ce pas ? tu n'as pas envie de trépasser ?.

MILORD.

Oh !... *nô*, *nô*... Brrr !...

CASSABOUL.

Mais, si tu devais trépasser là, tout d'un coup ; car cela peut arriver à tout le monde ; eh bien ! que désirerais-tu ?

MILORD.

Je voudrais voir encore *un* fois le *great attraction.* de votre établissement...

CASSABOUL, *au public.*

Ainsi, mesdames et messieurs, la sincérité de milord ne saurait être mise en doute... Ceci vous donne une juste idée de ma célébrité... Voilà une homme que je connais à peine, que j'ai vu, tout au plus, dix fois dans ma vie et qui vient spontanément avouer que son désir le plus cher serait, avant d'aller dans

l'autre monde, d'assister encore à l'une de mes représentations... (*A milord.*) C'est donc bien beau, mon établissement ?

MILORD.

Oh ! *yès... yès !... very wel..*

CASSABOUL.

C'es une merveille, alors ?

MILORD.

Yès, les merveilles du monde, les Pyramides d'Egypte, le colosse de Rhodes, les beautés de la catholique Angleterre n'*être* rien du tout à côté des merveilles de *vô*...

CASSABOUL.

Ah ! mon cher milord, voilà qui serait aimable, si ce n'était l'expression de la plus stricte vérité... Et qu'est-ce qui t'intéresse donc tant, dans mon théâtre ?...

MILORD, *avec enthousiasme.*

Barbaroux... Oh !... Barbaroux !...

CASSABOUL.

Ah !... je vois que tu es comme tout le monde, comme les milliers de populations que j'ai éblouies avec les tours prodigieux de mon acrobate... Ainsi Barbaroux t'a frappé ? C'est donc un bel homme, d'abord ?

MILORD.

Oh ! *yès... yès !...* Barbaroux... un Apollon français...

CASSABOUL.

Et tu trouves que c'est un DANSEUR de corde de ton goût ?

MILORD, *avec enthousiasme.*

Oh ! *yès*, premier DANSEUR, premier lutteur de France, Angleterre, Autriche, Espagne, Turquie, Allemagne, Californie !... *Yès !*...

CASSABOUL.

Alors, quand nous annonçons au public que nous ne sommes pas des charlatans, nous avons raison ?...

MILORD.

Yès... yès ! vous avez raison... Et si moi connaître particulièrement M. Montyon, je dirais à M. Montyon de donner un premier prix à *vô* et à M. Barbaroux...

CASSABOUL.

Le malheur veut que M. Montyon soit mort... Allons ! c'est très bien, mon brave milord, je te remercie de la sincérité de tes paroles, tu peux t'en aller !...

MILORD.

Nô, je *vôlai* encore voir Barbaroux !... *Je* entrai dans votre établissement...

Il sort par la gauche.

CASSABOUL.

Voilà ce qui s'appelle un fanatique ; eh bien ! ceux qui ont assisté aux exercices de mon DANSEUR de corde, en ont tous rapporté un égal enthousiasme !... Car, vous savez bien, mesdames et messieurs, que le « *Cirque du Grand Barbaroux* » est une maison de confiance !... Vous voyez que je ne suis ni un charlatan, ni un saltimbanque ; mais un homme convaincu, qui veux aider au développement des muscles et des arts !... Un charlatan est un homme qui

promet plus qu'il ne donne et moi, je donne plus que je ne promets ; car, je le répète pour les personnes qui n'auraient pas entendu ; mesdames et messieurs, quarante centimes les premières, vingt-cinq centimes les secondes, quinze centimes, trois sous, pour les militaires et les bonnes d'enfants !... Allons, messieurs, mesdames ! prenez vos places ! (*Il agite la cloche.*) Le célèbre Barbaroux est prêt !... Les dames le verront en gilet de flanelle !... Tout le monde pourra contempler sa « double épine dorsale »... Non, messieurs, Barbaroux n'est pas un charlatan, c'est un colosse, un phénomène, une merveille !... C'est un Marseillais !...

En avant la musique !!

Il sort. — La musique sort derrière lui.

ÉLOGE

CHARADE EN TROIS ACTES

ÉLOGE

ACTE PREMIER

É

La scène se passe dans le salon particulier de Mlle Cécile.

PERSONNAGES :
- MADAME PRIMONTYON, professeur de déclamation [1].
- MADAME CŒURDEVAL [2].
- CÉCILE CŒURDEVAL [3].

SCÈNE UNIQUE

MADAME PRIMONTYON, MADAME CŒURDEVAL, CÉCILE.

Madame Primontyon entre la première en scène; elle est suivie de Cécile et de madame Cœurdeval.

1. Mise excentrique d'actrice à la ville.
2. Mise riche et voyante de grosse maman, collet-monté à l'excès.
3. Mise de jeune fille un peu évaporée.

MADAME CŒURDEVAL.

Eh bien, donc! si cela vous est égal, madame Primontyon, j'assisterai, aujourd'hui, à la leçon de déclamation que vous allez donner à Cécile... (*A part, mystérieusement et avec importance.*) Je veux savoir...

MADAME PRIMONTYON.

Très volontiers, madame. Vous pourrez ainsi vous rende compte, par vous-même, des progrès de mademoiselle votre fille.

MADAME CŒURDEVAL.

Précisément.

CÉCILE, *d'un air jovial.*

Tu vas voir comme c'est intéressant...

MADAME PRIMONTYON.

Vous trouvez, mignonne?

CÉCILE.

Oh! oui, très intéressant...

MADAME CŒURDEVAL, *à part.*

Mignonne! Hum! c'est bien tendre... Enfin, je suis là...

Madame Primontyon s'assied devant une petite table, Cécile à sa gauche, madame Cœurdeval à sa droite.

MADAME PRIMONTYON.

A ma dernière leçon, je vous ai appris à prononcer l'exclamation : Ah!...

CÉCILE.

Oui, madame. L'exclamation « Ah! » se prononce de trois manières différentes. Quand le Ah! est dou-

loureux, on le prononce tristement, les deux mains sur la poitrine, comme ceci : Ah !... — Tandis que le « Ah ! » d'étonnement se prononce brièvement, avec un son de cristal dans la voix, comme ceci : « Ah ? ».

MADAME PRIMONTYON.

Et enfin...

CÉCILE.

Enfin, le « Ah ! » passionné se prononce avec chaleur, les deux mains posées sur le cœur, la tête renversée et les yeux alanguis dans une sorte de mysticisme vaporeux... « Ah !... »

MADAME CŒURDEVAL, *effrayée. A part.*

Est-ce possible ? (*Au professeur.*) Madame... madame, (*Avec embarras.*) si vous... vouliez, nous passerions... rapidement sur le « Ah ! » passionné, pour ne vous en tenir qu'aux deux premiers... le « Ah ! » douloureux et le « Ah ! » d'étonnement...

MADAME PRIMONTYON, *indifférente.*

Si vous voulez...

CÉCILE.

Mais pourquoi, maman ?

MADAME CŒURDEVAL, *embarrassée.*

Pourquoi, ma fille ? parce que le « Ah ! » passionné est... beaucoup... trop... Oh ! mon Dieu !... (*A part.*) comment dire cela ?... (*Haut.*) Est beaucoup trop... (*Vivement au professeur.*) Est-ce qu'elle l'a répété souvent ce « Ah ! » passionné... avec les mains posées de cette façon... les yeux... cette voix... Enfin, passons... passons... Allons plus loin !

MADAME PRIMONTYON.

Aujourd'hui, nous allons étudier l'E. Je vais vous apprendre à prononcer la voyelle E.

MADAME CŒURDEVAL, *vivement.*

Est-ce qu'il y a aussi des E passionnés?

MADAME PRIMONTYON.

Non, madame; ils le sont beaucoup moins...

MADAME CŒURDEVAL.

Ah! tant mieux... Tant mieux... car le « Ah! »... Eh bien! vous donnerez plusieurs leçons sur l'E. Il doit y avoir, du reste, plusieurs manières de le prononcer...

MADAME PRIMONTYON.

Certainement.

CÉCILE.

Oh! je crois bien, maman.

MADAME PRIMONTYON.

Nous avons d'abord l'E bref, peu intéressant...

CÉCILE, *vivement.*

Oh! passons tout de suite à l'É intéressant...

MADAME PRIMONTYON, *effrayée.*

Cécile! Cécile!... modère cette ardeur... inconvenante... (*A part.*) Oh!... depuis qu'elle prend des leçons de déclamation, elle est toute transformée...

MADAME PRIMONTYON.

Donc l'É bref.

CÉCILE, *vivement.*

...Et peu intéressant...

MADAME PRIMONTYON.

Est celui que nous trouvons en tête de certains mots et qui est surmonté d'un accent aigu, comme dans écharpe, élixir... église...

MADAME CŒURDEVAL.

Il est très bien cet É là... Très bien... très bien... mes compliments...

MADAME PRIMONTYON.

Mais l'É ouvert...

MADAME CŒURDEVAL, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!...

CÉCILE, *très attentive.*

L'È ouvert?...

MADAME PRIMONTYON.

Offre à l'expression et aux nuances poétiques, un champ beaucoup plus vaste...

CÉCILE.

Oh! passons tout de suite aux nuances poétiques...

MADAME CŒURDEVAL, *irritée.*

Cécile, tu me fais rougir...

Elle s'éponge.

CÉCILE.

Mais enfin, maman...

MADAME CŒURDEVAL, *à part.*

Ah! elle n'en prendra plus, de leçons de déclamation!...

MADAME PRIMONTYON.

Ainsi donc : l'E accent circonflexe est celui que

nous rencontrons dans *trêve* et mieux encore dans *rêve*...

MADAME CŒURDEVAL, *à part.*

Rêve? Ah! mon Dieu! que va-t-elle dire?

Elle s'éponge.

MADAME PRIMONTYON.

Dans *trêve*, il peut prendre une tonalité grave, qui indique la colère ou le mépris, comme dans ce vers célèbre :

Oui, je le poursuivrai sans trêve ni merci..

MADAME CŒURDEVAL.

Très bien!... Très bien!... je l'aime beaucoup, cet È accent circonflexe... Il faudra bien l'étudier, Cécile...

CÉCILE.

Oh! maman, tu interromps toujours...

MADAME PRIMONTYON.

Mais l'È accent circonflexe est par excellence la voyelle sentimentale et tendre...

MADAME CŒURDEVAL, *à part.*

Sentimentale et tendre!... Ah! mon Dieu!... nous y voici...

MADAME PRIMONTYON.

Celle que nous trouvons dans *rêve* et qui permet à la voix de parcourir toute la dégradation des nuances de la rêverie douce...

MADAME CŒURDEVAL, *effrayée. A part.*

Elle a dit : de la rêverie douce!... *(Haut.)* Cécile?...

CÉCILE.

Maman?

MADAME CŒURDEVAL, *très embarrassée.*

Rien!.. ma fille... Rien!...

Elle s'éponge le front.

MADAME PRIMONTYON.

Comme dans ce vers encore célèbre :

Avec beaucoup d'expression.

C'est un beau rêve... Ah! laissez-moi dormir!...

MADAME CŒURDEVAL, *à part.*

Un beau rêve!...

CÉCILE, *contrefaisant le professeur.*

Un beau rêve!...

MADAME CŒURDEVAL.

Cécile?

CÉCILE.

Maman?

MADAME CŒURDEVAL, *suffoquée.*

Rien, ma fille, rien!...

MADAME PRIMONTYON.

C'est, enfin, la voyelle qui sert à exprimer, avec le plus de douceur, les sentiments de tendresse et d'amour!...

MADAME CŒURDEVAL, *se levant, exaspérée.*

Elle a dit : *d'amour!...* non!... non!... ma fille, c'est tambour!... Tambour!... tu entends bien, Cécile, c'est tambour!...

CÉCILE.

Oh! maman!...

MADAME PRIMONTYON, *interdite.*

Mais, madame!...

MADAME CŒURDEVAL, *furieuse.*

Non !... non !... En voilà assez !... La leçon a été trop longue... Du reste, l'heure est passée !...

CÉCILE.

Oh ! déjà ?...

MADAME PRIMONTYON, *se levant.*

Fort bien !... madame !... Fort bien !... on vous cède la place !... (*A part.*) En voilà une drôle de maman !...

MADAME CŒURDEVAL, *au comble de l'agitation.*

Oui !... oui !... et je vais vous régler... Tout le mois... Et le suivant... si vous voulez... Cécile !... c'est tambour ! tu entends... (*A la maîtresse.*) Et vous, ne revenez plus !... (*Madame Primontyon sort ainsi que Cécile.*) — Ah !... elle n'en prendra plus, ma fille, de leçons de déclamation !...

ACTE DEUXIÈME

LOGE

La scène se passe dans une loge de concierge.

PERSONNAGES :

- MADAME BERNARD, concierge [1].
- CATHERINE [2].
- ANASTASIE [3].
- LÉOCADIE [4].
- CÉLESTINE [5].
- LE FACTEUR [6].
- LE PROPRIÉTAIRE [7].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERNARD, *seule.*

Enfin! voilà toutes mes lettres montées!... Ce n'est

1. Mise excentrique de concierge caricaturée. Bonnet de lingerie.
2. Physionomie de bonne à tout faire.
3. Idem.
4. Idem.
5. Idem
6. Grosse voix enrouée.
7. Propriétaire grincheux.

pas malheureux! Vraiment, on n'a jamais une minute de repos, dans notre misérable métier de concierge... Nous avons bien du mérite, allez!... sans en avoir l'air... Quand je pense qu'il fut une époque, où on nous donnait le nom dérisoire de *portières*... et qu'aujourd'hui encore, il y a des gens assez malfaisants pour nous tourner en ridicule!... (*On sonne.*) Allons! bon! (*Elle va tirer un cordon près de la cheminée.*) C'est le vieux du troisième, qui rentre... En voilà un qui me donne du mal!... Heureusement que le jour de l'an approche!... Il faudra qu'il y aille de sa pièce de cent sous... — Mais, ce n'est pas tout ça... Il faut s'installer pour la lecture du *Petit Journal* [1]... Dame!... c'est encore bien heureux que les domestiques de la maison puissent venir lire le journal dans ma LOGE... Chacune l'achète à son tour... *Rapport* à ça, c'est plus *écònome*... Nous lisons, en ce moment, *L'Ours de la Forêt Noire*... C'est joliment beau, allez!... Y a vraiment des gens qui ont du talent!... C'est par un monsieur Michebourg... Il doit être, au moins, de l'Académie... Ecoutez, quand on fait des livres comme ça... Et puis, *c'est* des histoires!... des émotions!... Alors, moi, comme une bête, je pleure tout le temps... Qu'est-ce que vous voulez? Les gens qui ont du cœur, c'est comme ça... Eh bien! qu'est-ce qu'elles ont, ce soir, à ne pas venir?... Elles jacassent au moins dans l'escalier...

1. Pendant ce monologue, la concierge doit mettre un peu d'ordre dans sa loge.

SCÈNE II

LA MÈME, ANASTASIE, CATHERINE, *puis* LÉOCADIE, CÉLESTINE *et le* FACTEUR.

ANASTASIE *et* CATHERINE, *entrant.*

Nous voici, *mame* Bernard.

MADAME BERNARD.

Allons donc!...

ANASTASIE.

Je viens à peine de finir mon ménage... Dame! vous savez, quand il y a sept à huit enfants dans une maison, on a à faire?...

CATHERINE.

Moi, figurez-vous que madame voulait m'envoyer faire une course. Vous comprenez si c'était le moment...

MADAME BERNARD.

Ça n'a pas de raison, les maîtres...

LÉOCADIE *et* CÉLESTINE, *entrant.*

Nous sommes en retard?

ANASTASIE *et* CATHERINE.

Nous arrivons à peine.

LÉOCADIE.

Ah! tant mieux!... Eh bien! dites donc, madame Bernard, croyez-vous qu'il soit mort, Auguste?

MADAME BERNARD.

Qui ça, Auguste?

CATHERINE.

Eh bien! Auguste Bridou... dans le feuilleton.

MADAME BERNARD.

Ah! oui, Bridou, celui qui a été renversé par l'ours...

CÉLESTINE.

Moi, je ne crois pas... Vous allez voir qu'il va reparaître, à la fin, au moment où on n'y pensera pas...

ANASTASIE.

Mais, si l'ours l'a mangé?

CÉLESTINE.

Je vous dis que non; il ne le mangera pas... Je sais bien comment ça se passe dans les romans; puisque je lis, tous les matins, le *Figaro*... avant madame...

LÉOCADIE.

C'est égal; ça ne vaut pas le *Petit Journal*...

MADAME BERNARD.

Croyez-vous, tout de même?... Si j'avais été à la place de ce pauvre Auguste, quand il était seul avec l'ours?...

CÉLESTINE.

Oh! ça me fait dresser les cheveux sur la tête...

MADAME BERNARD.

Vous avez bien de la chance!... Ce ne sont pas mes cheveux qui pourraient en faire autant... Ah! à présent, il s'agit de s'installer dans la LOGE. Il faut se mettre près du cordon, parce qu'il y a des locataires qui ne sont pas encore rentrés... Et le propriétaire, qui habite la maison, est sorti...

ANASTASIE.

Oh! mais non; on est trop mal, dans ce coin; mettons-nous plutôt ici...

Elle indique le coin opposé.

MADAME BERNARD.

Mettons-nous-y, si vous voulez... (*On sonne.*) Allons! bon! voilà que ça recommence!...

Elle va ouvrir, puis, se range avec les autres domestiques autour de la table.

LÉOCADIE.

Ah! dites donc, madame Bernard, vous m'avez fait une avance. Voilà mon sou. (*Elle lui donne un sou.*) C'était à moi, à acheter le *Petit Journal*... aujourd'hui...

MADAME BERNARD.

Quand les jeunesses n'ont pas de tête, il faut bien en avoir à leur place... Eh bien! où est-il, à présent, le journal?

ANASTASIE.

Vous l'avez perdu?

MADAME BERNARD, *se levant pour chercher.*

Mais non!... mais non!... Il doit être là... sur la cheminée... (*On sonne.*) Allons donc!... sonne donc!... (*Elle va tirer le cordon.*) Ah! le voici... Voyons, à qui est-ce à lire, ce soir?

LÉOCADIE.

C'est toujours pas à moi... pour une bonne raison...

MADAME BERNARD.

Allons, Anastasie! Lisez!...

ANASTASIE.

Oh! je lis trop mal... Je ne sais pas faire les liaisons...

CATHERINE.

Les liaisons? Est-ce que ça nous connaît?... Faites donc pas votre *jolie femme*... Vous lisez très bien; même que vous y mettez le ton... On croirait entendre parler les gens...

TOUTES.

Oui... oui... Anastasie... Lisez!...

ANASTASIE, *prenant le journal.*

Alors, nous en étions?

LÉOCADIE.

Quand Auguste Bridou traverse la Forêt Noire, pour venir rechercher sa femme et qu'il est attaqué par l'ours...

TOUTES.

Nous y sommes!...

ANASTASIE, *lisant.*

L'Ours de la Forêt Noire.

Troisième partie.

On sonne.

MADAME BERNARD, *se levant.*

Attendez!... attendez!... (*Elle va tirer le cordon.*) Ah! si on pouvait leur donner une bonne fois congé, à tous ces locataires... (*Elle vient reprendre sa place.*) Allez, vous pouvez continuer... Nous en étions à : troisième partie... Qui est-ce qui dit cela?

ANASTASIE.

Mais, c'est toujours le titre...

MADAME BERNARD.

Ah! oui... oui. C'est le titre... *C'est* des explications, pour qu'on comprenne mieux...

ANASTASIE, *continuant.*

Chapitre quatre : *En tête-à-tête.*

LÉOCADIE *avec terreur.*

Oh! avec l'ours!...

ANASTASIE, *continuant.*

« Cependant, à force de marcher, Auguste Bridou commençait à se sentir très fatigué... »

MADAME BERNARD.

Tiens! pardi... C'était comme moi, ce matin, pour revenir du marché...

ANASTASIE, *continuant.*

« A cette fatigue, s'ajoutait encore l'anxiété de savoir si l'ours avait renoncé à le traquer, ou s'il l'évitait momentanément, pour le rejoindre à la lisière de la forêt, lorsque tout à coup... »

On sonne.

MADAME BERNARD.

Laissez donc!... Il attendra... « Lorsque tout à coup?... »

CATHERINE.

Vous laissez attendre... si près des étrennes ?...

MADAME BERNARD, *bondissant.*

Ah! c'est vrai!... (*Elle court tirer le cordon.*) « Lorsque tout à coup?... »

LE FACTEUR, *jetant des lettres sur un meuble.*

Des lettres... Madame Poivreau... Mademoiselle Adélaïde Edoux...

MADAME BERNARD.

Allons! bon! Encore des lettres!... Je ne sais pas ce qu'ils ont, mes locataires... parole d'honneur! ils sont tout le temps en correspondance... Moi, si j'en avais aussi long à dire, j'irais voir la personne... Et je lui parlerais... C'est vrai, ça... Ça vous coupe le fil... on ne sait plus où on en est...

LÉOCADIE.

Allons! *mame* Bernard, venez donc pour savoir la suite...

CATHERINE.

Cette fois, l'ours va le manger...

MADAME BERNARD, *fâchée.*

Et si vous croyez qu'on peut... venir...

ANASTASIE, *continuant.*

« Lorsque tout à coup, il entendit un grognement terrible et, au même moment, il vit apparaître l'ours avec lequel il se trouva en tête-à-tête... Il serait certainement devenu la proie du carnivore, si Blaisot... »

CÉLESTINE.

Qui donc, Blaisot?

ANASTASIE.

Le fils de la fermière autrichienne...

LÉOCADIE.

Mais non, puisqu'il est mort...

MADAME BERNARD.

Mais non; voyons!... Il n'est pas mort, Blaisot?... C'est lui qui... Ah! oui... Blaisot... Mais oui, il est mort... Il est mort dans la cage, avec le dompteur...

Du reste, nous allons bien voir... (*On entend à ce moment plusieurs coups de sonnette qui se suivent.*) Ah! mon Dieu!... c'est le coup de sonnette du propriétaire... (*Elle se lève précipitamment.*) Eteignez vite le gaz... Moi, je vais éteindre celui de l'escalier...

Elle sort.

LE PROPRIÉTAIRE, *du dehors, frappant à la porte.*

Eh bien?... eh bien? Madame Bernard, nous ne sommes pas couchée?... Vous me brûlez du gaz...

Elles éteignent la lampe[1].

CÉLESTINE.

Ecoutez... moi, je propose de nous passer le journal entre nous... parce qu'on est trop dérangé, dans la LOGE.

LÉOCADIE.

Moi qui ne sais pas lire!...

CATHERINE.

C'est bien simple... Dès que vous aurez fini votre ménage, vous monterez dans ma chambre... et je vous raconterai le feuilleton...

Les autres domestiques sortent.

ANASTASIE, *seule.*

Eh bien! alors nous n'avons pas fini de les entendre jacasser...

Elle sort.

---

1. Une bougie.

ACTE FINAL

ÉLOGE

La scène se passe à l'Académie Française.

On simulera, avec autant de vraisemblance que possible, la salle des séances de l'Académie. Au milieu de la pièce, devant une cheminée — sur laquelle se trouvera un buste prédominant, — une table, recouverte d'un grand tapis vert. De chaque côté de la table, chaises recouvertes d'une étoffe de même couleur. Sur la table : écritoire, pains à cacheter dans une sébile, pelote d'épingles. Des dames entrent en chuchotant et vont se placer sur des chaises simulant un amphithéâtre.

Entrent ensuite les Immortels, dans un costume fantaisiste, parés de palmes vertes et un rond de cuir à la main. Le président se place à la grande table. Le secrétaire perpétuel prend place à sa gauche, derrière une petite table, et le récipiendaire va se placer à sa droite, devant une autre table, sur laquelle se trouvent une carafe d'eau, un verre et du sucre.

PERSONNAGES :

MM. JOSSIER, président, vieux à lunettes.
ÉMILE GOUSSET, secrétaire perpétuel, vieux à lunettes.
DE LA ROCHEMINIÈRE, récipiendaire.
ACADÉMICIENS, PUBLIC FÉMININ ÉLÉGANT.

SCÈNE UNIQUE

LE PRÉSIDENT, *quand tout le monde est placé.*

Mesdames et messieurs, la séance est ouverte!

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *parlant du nez.*

La parole est à M. Ernest de la Rocheminière, qui va nous lire, suivant l'usage antique et solennel, son discours de récipiendaire.

LE RÉCIPIENDAIRE [1].

Non... non... je vais le *prononcer*, monsieur le secrétaire perpétuel...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *annonçant.*

Ah ! pardon !... M. Ernest de la Rocheminière prononcera et ne lira pas son discours...

Bruits divers dans l'assistance.

LE RÉCIPIENDAIRE, *après avoir bu, s'être mouché, avoir toussé et essayé sa voix.*

Mesdames!.. Monsieur le Président!.. Messieurs!.. Buffon, un de mes illustres prédécesseurs à ce vénérable Institut, disait, dans son discours de récipiendaire, que l'Académie lui avait fait un grand honneur en l'appelant à elle... C'était reconnaître implicitement qu'on était allé le prendre sur le fauteuil de son cabinet, pour le porter sur celui de l'Académie...

UN ACADÉMICIEN, *à demi-voix.*

Très bien, Ernest... Continue!...

1. Pour faciliter les choses, le récipiendaire peut *lire* son discours. Dans ce cas, on supprime cette phrase et la suivante.

LE RÉCIPIENDAIRE, *à voix basse à l'Académicien.*

Je crois que c'est tapé... (*Haut.*) Eh bien !... mesdames et messieurs, n'ayant pas le grand talent de mon illustre prédécesseur, je ne dirai pas que l'Académie est venue à moi, ce qui serait faux... mais que c'est moi qui suis allé vers elle... ce qui est vrai...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *nasillant.*

C'est un honneur pour nous !...

TOUS, *approuvant de la tête.*

Parfaitement...

LE RÉCIPIENDAIRE, *continuant.*

Car... il est probable que si j'avais attendu qu'elle vînt à moi... j'aurais attendu longtemps...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, l'Académie est une douairière à tire-bouchons, qui ne fait plus de visites ; mais qui en reçoit...

UN ACADÉMICIEN.

Mets ça dans ta poche, mon bon...

LE RÉCIPIENDAIRE.

Aujourd'hui donc, que j'ai l'insigne honneur d'être admis dans votre sein, en remplacement d'un homme qui, certes, a été, pendant de longues années, le phare lumineux de la France...

UN ACADÉMICIEN, *à part.*

Tapé, le phare lumineux !...

LE RÉCIPIENDAIRE.

C'est bien le moins, qu'en m'asseyant sur son fauteuil, tout de neuf rempaillé, je fasse au moins son ÉLOGE...

TOUS.

Bravo !... bravo !...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *faisant signe aux Immortels d'applaudir.*

Messieurs !...

Il applaudit et les autres l'imitent.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Cet homme, messieurs, ce génie que nous pleurons tous s'appelait Oscar de la Bambochinière... Il était tout à la fois, et avec une égale supériorité, poète, romancier, historien, philosophe, mathématicien, dentiste... Et il avait été élu, non pas en raison de ce qu'il avait produit, mais à cause de ce qu'il aurait pu produire... C'est assurément le plus bel ÉLOGE qu'on puisse faire de ses ouvrages !...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *de même.*

Messieurs !...

Il applaudit et les autres l'imitent.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Ah ! messieurs ! quel regret qu'il soit mort !... quel regret que ce génie se soit éteint si vite !... mais avouez qu'il était bien vieux, bien méconnu, bien improductif et qu'en me désignant pour le remplacer, l'Académie ne pouvait faire un meilleur choix !...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *même jeu.*

Messieurs !...

Tout le monde applaudit.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Plus que personne, croyez-le bien, j'ai été ému, frappé, anéanti par la stupéfiante nouvelle de cette

mort; et, — chose singulière ! — tant il est vrai que le cœur a parfois des sentiments bien étranges, — le premier moment de douleur passé, — je n'ai pu m'empêcher de réprimer un élan de joie profonde, à la pensée qu'une place devenait vacante à l'Académie et que ce grand génie d'Oscar de la Bambochinière entrait enfin dans la gloire !...

LE PRÉSIDENT, *nasillant.*

Bravo !... bravo !...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *même jeu.*

Messieurs !...

Tout le monde applaudit.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Car, il faut bien le dire : si longue que puisse être la carrière d'un homme, elle a un terme... Mon illustre prédécesseur avait, depuis longtemps, atteint le terme de sa course... C'est le plus bel ÉLOGE qu'on puisse faire de son mérite, le plus grand hommage qu'on puisse rendre à sa valeur !... En me choisissant pour remplacer cet illustre devancier, l'Académie a fait preuve, je ne dirai pas de bon sens... ce serait me flatter et, messieurs, une idée semblable serait indigne... mais elle a fait preuve de délicatesse et de goût !...

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *nasillant.*

Elle s'en flatte !

LE PRÉSIDENT, *de même.*

Parfaitement.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Mais, en somme, qu'avait-il fait, mon prédécesseur?

Un seul ouvrage de poésie, édité chez Lemerre et dont il avait payé les frais... tant il était méconnu... Jetez, au contraire, un regard impartial sur mon bagage littéraire : il est immense... Mon *Histoire de la Canalisation* du Mississipi a été traduite en quatorze langues... (52 *volumes in*-12, *Didier, éditeur, 3 fr.* 50 *le volume !*) Mes recherches sur l'origine de la *Cuisine Bourgeoise* m'ont fait décerner tant de médailles, que je ne puis les porter toutes à la fois... Et enfin, mon grand ouvrage en 82 volumes in-octavo, intitulé : *Un mot sur la philosophie contemporaine*, ne compte plus le nombre de ses éditions...

TOUS.

Bravo !... Bravo !...

LE RÉCIPIENDAIRE, *après une pause.*

Je devais à mon illustre prédécesseur cet ÉLOGE bien mérité de ses œuvres si remarquables ; car c'était un de ces esprits toujours pétillants et un de ces cœurs toujours prêts à soulager la misère...

A présent, messieurs, il ne me reste qu'à vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait et à vous donner l'assurance que j'en resterai toujours digne. Je crois devoir terminer par un mot qui résume mon modeste discours : C'est qu'en m'appelant à vous, vous avez compris d'où pouvaient venir la lumière dans le présent, la résurrection du passé et la prospérité de l'avenir...

Il s'assied en s'épongeant.

TOUS.

Bravo !... Bravo !...

Applaudissements unanimes.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Mesdames, messieurs, je n'ajouterai qu'un mot à l'ÉLOGE, bien mérité du reste, que notre nouveau et éminent collègue a fait du regretté défunt... Mais, je dois la vérité à l'histoire... Il y avait eu erreur, le jour de son élection et c'est un autre, non pas le dentiste, mais son homonyme, qui devait être nommé à sa place... Néanmoins l'Académie, toujours maternelle envers les siens, a pensé qu'elle serait cruelle, en revenant sur une erreur semblable. En conséquence, elle a maintenu son vote à l'unanimité !... La séance est levée !...

Les Immortels sortent processionnellement. Le public suit, en échangeant ses réflexions.

EMPHASE

CHARADE EN TROIS ACTES

EMPHASE

ACTE PREMIER

AN (*pour* EM)

La scène se passe dans un salon, à la campagne.

PERSONNAGES : { OCTAVE, 24 ans [1].
LODOISKA, 18 ans [2].

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, *entrant un livre à la main, et apprenant une leçon.*

« DE L'ANTICHRÈSE... L'antichrèse ne s'établit que par écrit... Le créancier n'acquiert par ce contrat que la faculté de percevoir les fruits de l'immeuble... à la charge de les imputer annuellement sur les intérêts...»

1. Mise correcte de jeune premier.
2. Mise simple et distingnée.

(*Il jette son livre sur un fauteuil.*) Non!... jamais de la vie, je ne pourrai retenir un pareil galimatias!...Ce n'est pas du français, cela ; c'est de l'hébreu !...Quand je pense que ce supplice m'est infligé par mon futur beau-père qui exige,— pour m'accorder la main de sa fille Lodoïska, que j'adore, — que je sois licencié en droit!.. Et dire que je ne pourrai pas l'être avant un AN! un AN d'attente! Ah! s'il ne s'agissait que de supprimer des feuillets à l'éphéméride , comme nous serions vite au mois de juillet de l'année prochaine!...

Il s'assied sur un fauteuil.

SCÈNE II

OCTAVE, LODOISKA.

LODOÏSKA.

Eh bien ? monsieur Octave ?

OCTAVE.

Eh bien ? mademoiselle Lodoïska ?

LODOÏSKA.

Êtes-vous arrivé à apprendre la définition de votre anta... anti... cata... cata... chrèse ?

OCTAVE.

C'est *antichrèse* que vous voulez dire ?

LODOÏSKA.

Oui, antichrèse. — Dieu ! le vilain mot!

OCTAVE.

Il y en a, comme cela, pendant deux mille six cents pages, dans le code...

LODOÏSKA.

Tant pis; mais quand on aime et qu'on sait qu'en les apprenant, ces vilains mots, on s'achemine vers une union désirée, ils deviennent, sans doute, jolis, coquets, mignons...

OCTAVE, *jouant une émotion comique.*

Non, mademoiselle, parole d'honneur, je crois que l'antichrèse ne deviendra jamais pour moi ni jolie, ni coquette, ni mignonne...

LODOÏSKA, *sur un ton de reproche.*

Alors, vous ne m'aimez pas!...

OCTAVE, *avec emportement.*

Ne pas vous aimer? *(Avec affectation.)* Ah! mademoiselle Lodoïska, si mes entrailles pouvaient parler, elles vous le diraient à ma place!...

LODOÏSKA.

Oui; mais vos entrailles ne parlent pas!...

OCTAVE.

Hélas!

LODOÏSKA.

Ainsi, vous ne pouvez pas avant un AN, c'est-à-dire avant que vous ayez passé votre examen de licence, me prouver que vous m'aimez?

OCTAVE.

Mais si, mademoiselle, mais si... Voulez-vous que je m'arrache les cheveux, pour...

LODOÏSKA.

Non, pas! vous seriez trop laid, ensuite... Tenez; prouvez-le moi autrement...En me récitant votre leçon de droit sans broncher, et, si vous ne la savez pas!...

OCTAVE, *à part.*

Oh ! mon Dieu ! quelle torture ! (*Haut, avec embarras.*) C'est que l'amour et l'antichrèse forment entre eux une antithèse...

LODOÏSKA.

Allons bon ! voilà que vous faites des vers, à présent?

OCTAVE.

L'amour rend poète, mademoiselle...

LODOÏSKA.

Nous ferons de la poésie, quand nous serons mariés; ce qu'il faut, pour le moment, c'est que vous me récitiez votre leçon... Commencez : l'Antichrèse...

OCTAVE, *répétant.*

L'Antichrèse...

LODOÏSKA.

... S'établit par écrit...

OCTAVE, *même jeu.*

... S'établit par écrit... (*S'interrompant.*) Dites donc, mademoiselle Lodoïska, dans un AN, quand nous serons mariés, nous ferons un voyage de noces?...

LODOÏSKA.

Avec grand plaisir.

OCTAVE.

Où voudriez-vous bien aller?

LODOÏSKA.

En Corse... ou plutôt en Grèce, pour voir Athènes, Thèbes, Corinthe, manger des petits raisins...

OCTAVE.

Certainement... C'est fort beau, dit-on, l'isthme de Corinthe...

LODOÏSKA.

Il n'a jamais été percé, autrefois?

OCTAVE.

Oh! non, M. de Lesseps n'existait pas...

LODOÏSKA.

Tiens! c'est juste... Oui ; mais pour voir tout cela, il faut que vous soyez licencié... et pour que vous soyez licencié, il faut que... voyons... « L'antichrèse!... »

OCTAVE, *répétant.*

L'antichrèse.

LODOÏSKA.

... S'établit par écrit...

OCTAVE, *cherchant à lire par dessus l'épaule de la jeune fille.*

S'établit par écrit... Le créancier...

LODOÏSKA, *l'empêchant de lire.*

... N'acquiert par contrat... (*Fondant en larmes.* Oh!... vous voyez bien que vous ne m'aimez pas!...

OCTAVE, *pleurant de même.*

Mais si... mais si... je vous aime, mademoiselle Lodoïska... je vous aime tant que je peux!... (*Ils pleurent ensemble.*) Seulement, vous ne voulez pas me laisser tricher...

LODOÏSKA, *pleurant toujours.*

Non, vous ne m'aimez pas!...

OCTAVE, *pleurnichant.*

Mais si... c'est même mon amour pour vous qui étouffe en moi l'amour de l'antichrèse...

LODOÏSKA, *séchant ses larmes.*

Vous avez beau dire, monsieur Octave: ce n'est ni dans un AN, ni dans deux que nous serons mariés; vous ne pourrez jamais m'épouser, parce que vous ne serez jamais licencié...

OCTAVE.

Mademoiselle, que dites-vous là? (*Se souvenant tout à coup. — A part.*) Oh!... j'avais copié la définition!... (*Il fouille dans sa poche et en sort un papier froissé qu'il cache à Lodoïska. — Haut.*) Écoutez... Mademoiselle, voulez-vous me faire réciter de nouveau?... Tout à l'heure, j'étais troublé...; mais, cette fois... je suis sûr que... voulez-vous?

LODOÏSKA.

Alors, vous allez me réciter tout le paragrap e...

OCTAVE, *à part.*

Tout ce qu'elle voudra... (*Haut.*) Oui, mademoiselle, tout le paragraphe; mais à une condition: c'est que je vous tournerai le dos...

LODOÏSKA.

Pourquoi donc?

OCTAVE.

Parce que vous m'intimidez!

LODOÏSKA.

Flatteur!... allons, commencez!...

OCTAVE *se retourne et récite sa leçon en se servant du papier.*

De l'antichrèse... l'antichrèse s'établit par écrit...

LODOÏSKA.

Très bien!...

OCTAVE, *lisant toujours.*

« Le créancier n'acquiert, par ce contrat, que la faculté de percevoir les fruits de l'immeuble, à la charge de les imputer annuellement sur les intérêts... s'il lui en est dû ; et, ensuite, sur le capital de sa créance !...» (*Se retournant.*) Ah ! vous voyez que je vous aime?...

LODOÏSKA.

Oui ! c'est très bien, cela... Si vous continuez avec ce courage, vous serez certainement reçu à votre examen de licence. Et dans un AN, nous nous épouserons... Vous me donnerez une belle corbeille de noces, n'est-ce pas ?

OCTAVE.

Certainement.

LODOÏSKA.

Avec des diamants.

OCTAVE.

Des diamants de la plus belle eau...

LODOÏSKA.

Des dentelles...

OCTAVE.

Oui, mademoiselle.

LODOÏSKA.

Une robe de soie à traîne pour faire mes visites...

OCTAVE.

Si vous voulez...

LODOÏSKA.

Et puis, nous irons au théâtre, tous les soirs...

OCTAVE.

Tous les soirs et les dimanches deux fois par jour, à cause des matinées...

LODOÏSKA.

Ah! quel bonheur!...Nous commencerons par aller en Grèce...

OCTAVE.

En Chine, si vous préférez... Mais dans un AN !...

LODOÏSKA.

C'est bien long!... Mais enfin, pourquoi papa veut-il absolument que vous soyez licencié ?

OCTAVE.

Pour que j'achète une charge d'huissier!...

LODOÏSKA.

Huissier? Il veut me donner un huissier pour mari?... Jamais de la vie, monsieur!... Oh! j'aurais peur de vous!...

OCTAVE.

Cependant, c'est ainsi, mademoiselle...

LODOÏSKA.

Un huissier!... Et c'est pour cela que papa veut que vous soyez licencié?...

OCTAVE.

Rien que pour cela...

LODOÏSKA.

Eh bien! je vais aller lui dire, à papa, que je n'en veux pas, d'un huissier, et que si c'est pour cela qu'il vous oblige à attendre un AN avant de vous accorder ma main, je ne me marierai jamais... jamais... et que dans un quart d'heure je serai religieuse... Je vais aller le lui dire...

OCTAVE.

Oh ! mais alors c'est parfait... Nous allons nous marier dans huit jours ; ce sera bien plus naturel et surtout beaucoup plus agréable !...

ACTE DEUXIÈME

PHASE

La scène se passe dans une école de village, en Normandie.

PERSONNAGES : PITOU, instituteur [1].
CHARTIGNOT, inspecteur [2].
AUBERT, inspecteur [3].

SCÈNE PREMIÈRE

PITOU, *seul, mettant un peu d'ordre dans son école.*

Ah! morguienne! la vilaine nouvelle que *Môssieu* le maire m'a annoncée là!... c'est aujourd'hui que les Inspec*teu* du département doivent venir dans le canton, pour inspecter les institu*teu*... C'est *côre eune* drôle d'idée qu'il a eue là, not' nouveau Préfet... *Em'* moque *ben, mé*, des inspec*teu*... V'là trente-cinq ans que j' fais la classe aux moutards de not' village; c'est

1. Paysan, bonnet de coton, pantalon bleu, sabots, accent normand.
2. Mise râpée d'inspecteur primaire.
3. Idem.

pardié, que j'en sais assez pour çà ò !... *An'* faut point *ét' sciencé sus* toutes les coutures, pas vrai ? *pou* leur apprendre, aux enfants, qu'en *hivé*, y faut *met'* le bétail à l'étable et qu' *l'*été, on *l'* met dans l'herbage ?... N'y a pas *côre bé* longtemps, on leur apprenait à connaître *leu* main droite de *leu* main gauche, à savoir compter pour vendre *leu* bétail... et n' était heureux comme ça... au jour d'aujourd'hui, c'est *pus* ça : *n'* n'avons des programmes... et *pis* des longs !... faut leur apprendre la musique, l'astronomie, l'arithmétique... Si ça continue, morguienne ! faudra *bentôt* savoir l'orthographe, pour *ét' instituteu*... (*Brusquement.*) *Quein !*... les *y*'là... j' tremblote comme *eune* feuille sèche...

SCÈNE II

PITOU, CHARTIGNOT *et* AUBERT.

CHARTIGNOT, *entrant suivi d'Aubert.*

C'est bien vous, Pitou ?

PITOU, *son bonnet à la main.*

Pitou l'institu*teu* ? c'est *mé*... vous êtes-t'*y* pas les inspec*teu* ?...

AUBERT.

Précisément.

PITOU, *leur donnant des chaises.*

Alors, é vous prie d'vous asseoir... Vous savez, messieurs les inspec*teu*... c'est point élégant, *cheu* nous...

CHARTIGNOT.

Ça ne fait rien...

PITOU.

N' n'avons pas besoin, non *pus*, que ce séï élégant pour apprendre la science aux enfants, pas vrai ?

AUBERT.

Avez-vous beaucoup d'élèves, seulement ?

PITOU.

An' n'ai huit, *môssieu* l'inspecteu... et *pis* l' petiot de Lucas sera *ben*tôt d'âge... ça fera neuf...

CHARTIGNOT.

Sont-ils forts ?

PITOU.

Forts ? Ça dépend *côre* comment l'*entenderiez*... Pour dire qu'y sont forts in' ne sont point forts... mais je parie ben que l' pus jeune, y porterait *ben* cinq cents à bout de bras, et qu'*y* tiendrait côre longtemps...

AUBERT.

Je ne vous demande pas ça, mon ami !... je veux vous parler de leurs connaissances...

PITOU, *de plus en plus surpris.*

Leu connaissances ? Ah ! vingt *guieux*... n' pense point qu'*y* z'en aïent déjà, des connaissances !... y commenceraient jeunes !...

CHARTIGNOT.

ais non ; mais non... Sont-ils savants ?

PITOU.

... *Ben*, vous savez, pour *et'* savants, *y* ne le sont

point; mais pour *et'* des ânes, *y* ne sont point des ânes, non pus...

AUBERT.

Qu'est-ce que vous leur apprenez?

PITOU.

Leur en apprends *pus*, *ben* sûr, qu'*y* n'en peuvent reteni... Leur apprends d'abord à connaître *leu* métier : l'agriculture, quand séï l' moment de semer les pommes de terre: quand séï l' moment de les sarcler et quand séï qué sont mûres...

AUBERT, *en colère.*

C'est tout ce que vous apprenez à vos élèves?

PITOU.

Bé dame?... *An'* leur apprends *itou* pour l'*avoigne*... et les bettes [1]...

CHARTIGNOT.

C'est comme cela que vous vous conformez aux programmes?...

PITOU.

Les programmes?... pour vous parler vrai, n' les comprenions point, nous *aut'*, vos programmes; c'est comme qui dirait trop fort pour nous...

AUBERT.

Comment? vous ne les comprenez pas?... vous avez des programmes qui vous prescrivent d'apprendre à vos élèves, le dessin, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie, la cosmographie... c'est pour-

1. Les betteraves.

tant bien simple... La savez-vous seulement, la cosmographie?...

PITOU, *ahuri.*

Quéque vous dites?...

AUBERT.

La cosmographie...

PITOU, *de même, hésitant.*

Nous *n'* n'avons point dans l' pays...

CHARTIGNOT.

Comment? vous n'avez pas dans votre pays un ciel, des étoiles, un soleil, et la lune?

PITOU.

La lune? pardi oui, que *n'* n'avons eune, de lune; si c'est ça *vot'* cosmographie... mais ça dépend côre des jours... *y* a des fois que *noun'* n'avons point...

CHARTIGNOT.

Eh bien! voyons, pourriez-vous nous parler des PHASES de la lune?

PITOU.

Des phrases de la lune?...

AUBERT.

Savez-vous ce que c'est, d'abord, que la lune?

PITOU.

Pardi! c'est comme qui dirait un rond tout blanc, qu'on voit dans l' ciel, quand *y* fait nuit...

CHARTIGNOT, *en colère.*

Ce n'est pas une définition scientifique, cela...

AUBERT, *de même.*

Monsieur a raison... c'est une définition de com-

mère... Il faut être plus académique que cela, Pitou... Vous comprenez bien que, dans un village de 345 habitants, comme le vôtre, on doit pouvoir donner une définition de la lune, que diable!... Nous ne pouvons pas tolérer une pareille ignorance! (*Se tournant vers Chartignot.*) N'est-ce pas, monsieur?

CHARTIGNOT, *gravement.*

Parfaitement; Monsieur a raison...

AUBERT.

D'autant plus, enfin, que c'est très simple ce que je vous demande : la lune est une planète qui suit la terre dans tous ses mouvements de translation et qui l'accompagne dans sa révolution annuelle autour du soleil... Vous comprenez bien, n'est-ce pas?

PITOU, *répétant ahuri.*

La révolution annuelle?... c'est que j' vas vous dire : nous aut', eh *ben!* nous *n'* n'avons point *l'* temps de nous occuper des révolutions... Nous *n'* n'en faisons point, de révolution... Pas *pus* que d' politique...

AUBERT, *à part.*

Qu'il est bête!... (*Haut.*) Ainsi vous ne savez pas ce que c'est qu'une PHASE de la lune?

PITOU.

Môssieu l'inspecteu... j' vous dirai *ben* quand *y* en a, de la lune, et quand *y* en a point; et *ren* qu'à la voir, je saurai s'*y* fera froid, ou s'*y* fera chaud, le lendemain; si *l'* blé sortira, ou *s'in' n'* sortira point... Mais, pour dire la vérité vraie... *en' n'* sais point ce que c'est qu'*eune* PHRASE de la lune...

AUBERT, *se levant.*

Est-il possible que des instituteurs de village soient aussi ignares?...

CHARTIGNOT, *de même.*

Eh bien! nous allons faire notre rapport à M. le Ministre de l'instruction publique; mais convenez que vous nous donnez une triste idée de la manière dont vous apprenez la cosmographie à vos élèves...

PITOU, *les accompagnant à la porte.*

La cosmographie... la cosmographie... Dame! écoutez, messieurs les inspecteu, *j'* suis *ren* dans les légumes, *mé*... mais, si j'étais *queuq'* chose, à *c' t'* heure, je dirais à *vot' minisse* que nous apprenons aux enfants du village à savoir quand la lune est bonne *pou* la récolte et les pommes de terre, ou quand elle n'est point bonne... Mais, morguienne! sauf *vot'* respect... les PHRASES de la lune, et *pis* ses révolutions et celles de la terre avec, eh ben! nous *n'* nous en occupons point... vu que nous *n'* faisons point d' politique!...

ACTE FINAL

EMPHASE

La scène se passe à Carcassonne, dans le salon de madame Boussingot.

PERSONNAGES : MADAME BOUSSINGOT [1]. — JOSÉPHINE BOUSSINGOT [2]. — M. CHICANDARD [3].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOUSSINGOT, JOSÉPHINE.

MADAME BOUSSINGOT, *entrant avec sa fille.*

Oui, ma fille; tu épouseras M. Onésime Rabousson, fabricant de bas *écrus*... dans notre bonne ville de Carcassonne; ou bien, tu ne te marieras pas...

1. Epicière enrichie, mise excentrique. Sévère et vive avec sa fille, maniérée avec Chicandard.

2. Pensionnaire émancipée, pleine d'admiration pour M. Chicandard.

3. Dandy, maniaque et emphatique.

JOSÉPHINE, *faisant la moue.*

Moi, je veux épouser M. Chicandard...

MADAME BOUSSINGOT.

Voyez-vous ça ? Epouser M. Chicandard, parce qu'il est parisien; parce que sa cousine lui écrit qu'on le rencontre, à Paris, aux Italiens et aux concerts Colonne! (*Sévèrement.*) Non, ma fille, ce ne sont pas là les idées rassises que doit avoir la fille d'une mère sérieuse, comme moi, — et, comme moi, enrichie dans le commerce de l'épicerie... Je ne veux pas d'un gendre dont la position soit futile... Je veux du solide... Un commerce de bas *écrus*... Très bien... C'est du solide, cela... C'est un commerce d'avenir... Dans dix ans... dans vingt ans... les bas *écrus* seront encore portés par tout le monde...

JOSÉPHINE, *s'asseyant sur un fauteuil.*

Oh! les capucins, par exemple...

MADAME BOUSSINGOT, *de même.*

C'est vrai... Les capucins... par esprit de pénitence, font le sacrifice de cette coquetterie; mais les exceptions confirment les règles...

JOSÉPHINE.

Enfin, maman, tu dis toujours que, dans un mariage, il faut que le cœur parle... Eh bien! le mien a parlé pour M. Chicandard... (*Avec rêverie.*) Oh! M. Chicandard!... Un jeune homme séduisant... ayant de belles manières... les manières de Paris... S'exprimant avec facilité, distinction, élégance... (*Avec dédain.*) Mais M. Rabousson...de Carcassonne!...épouser un homme

de mon pays, fabricant de bas *écrus*... Oh! quelle chute!... quelle chute!...

MADAME BOUSSINGOT, *se levant en colère.*

Voilà... voilà le résultat!... Faites donc donner à vos filles des leçons de piano, à quinze francs par mois; apprenez-leur la musique classique; laissez-leur chanter les romances sentimentales de Paris, pour qu'elles arrivent à ce beau résultat, de vouloir épouser des *dandys*, faire de la poésie et du sentiment, « laisser parler leur cœur... » (*Sévèrement.*) Si ton cœur parle, ma fille, fais-le taire!... — Moi, je l'ai écouté, mon cœur... et tu vois où j'en suis arrivée... à vendre des barres de savon et de la mélasse dans une boutique d'épicerie... (*A part,*) où, à la vérité, j'ai fait fortune.

JOSÉPHINE, *câline.*

Que veux-tu ? ma petite mère chérie, on peut bien se marier selon son cœur, sans tomber dans la mélasse.

MADAME BOUSSINGOT.

Soit; nous allons le voir, ton Parisien... Il doit venir, aujourd'hui, me rendre visite...

JOSÉPHINE, *se levant brusquement.*

Lui? M. Chicandard? Te rendre visite! — Ah! mon cœur ne m'avait pas trompée... Mon cœur me l'avait dit... (*Avec exaltation.*) Oh! être, un jour, la femme d'un Parisien!...Quel bonheur!...Quel rêve!...

MADAME BOUSSINGOT.

Il est joli, ton rêve... Un monsieur qui parle comme le personnage de la pièce que nous avons vue, hier... Thomas... Diafoirus...

JOSÉPHINE.

Comment? Tu sais bien qu'au contraire on le dit charmant et spirituel au possible... Du reste, quand nous sommes allées à Paris, en train de plaisir, il y a un an, alors que tu n'étais pas retirée des affaires, nous l'avons bien vu, chez tante Eulalie... Tu as dit toi-même : Oh! quel beau parti ce serait pour ma fille...

MADAME BOUSSINGOT.

C'est que je ne le connaissais pas...

On annonce M. Chicandard.

JOSÉPHINE, *à part.*

Lui!... Quel bonheur!...

SCÈNE II

LES MÊMES, M. CHICANDARD.

MONSIEUR CHICANDARD, *venant saluer.*

Madame, laissez-moi d'abord déposer à vos pieds le tribut de mes excuses les plus humbles, pour m'être acquitté, si tard, envers vous, d'un devoir que les préliminaires du bon ton placent au seuil des convenances les plus strictes.

JOSÉPHINE, *enthousiasmée. — A part.*

Oh!...

MADAME BOUSSINGOT.

Monsieur, vous êtes tout excusé... (*A part.*) En voilà, des manières!

CHICANDARD, *à Joséphine.*

Permettez-moi, ensuite, d'accrocher à l'autel de vos charmes, l'*ex-voto* de ma reconnaissance, pour le bonheur qui m'est donné, aujourd'hui, de pouvoir vous contempler ici...

JOSÉPHINE, *intimidée.*

Oh! monsieur... (*A part.*) Quelle élégance!...

MADAME BOUSSINGOT, *à part.*

Quelle EMPHASE!... (*Haut.*) Veuillez vous asseoir, monsieur!...

CHICANDARD, *avec emphase.*

Madame, la vue d'un spectacle aussi enivrant que celui des yeux de mademoiselle me met dans les jarrets assez de force, et dans le cœur assez d'espérance, pour me permettre de me passer d'appui; néanmoins, j'accepte avec enthousiasme l'étreinte de ces deux bras tendus, qui s'offrent à recevoir mon être...

Il s'assied ainsi que madame Boussingot et Joséphine.

JOSÉPHINE, *à part.*

Qu'il parle avec aisance et distinction!

MADAME BOUSSINGOT, *à part.*

Il doit avoir soif... (*Haut.*) Monsieur, vous avez été fort aimable de nous consacrer vos premiers moments, dès votre arrivée à Carcassonne; mais nous n'attendions pas moins d'un gentilhomme tel que vous...

JOSÉPHINE.

Certainement... Et je suis sûre que vous vous êtes

bien détourné de votre itinéraire, afin de pouvoir vous arrêter ici ?

CHICANDARD, *avec emphase.*

Oh! mademoiselle; de même que le cerf altéré court vers les fontaines d'eau vive, de même mon cœur s'est senti attiré vers l'attrait aimanté de vos charmes...

MADAME BOUSSINGOT, *de mauvaise humeur.*

Vous allez la faire rougir...(*A part.*)Qu'il est bête!...

CHICANDARD, *avec emphase.*

La rougeur est le seul fard qui convienne au velours des joues de mademoiselle!...

JOSÉPHINE, *à part.*

Ses compliments sont du meilleur goût...

MADAME BOUSSINGOT, *énervée.*

Est-ce que vous avez de bonnes nouvelles de monsieur votre père ?

CHICANDARD. *avec emphase.*

L'auguste auteur de mes jours a traversé dernièrement la rude épreuve d'une céphalalgie anodine; mais, je me berce de cet espoir qu'à l'heure présente, il supporte avec autant de vaillance le départ de son fils, que le poids de l'existence...

JOSÉPHINE, *avec intérêt.*

Monsieur votre père a été aussi malade que cela?

MADAME BOUSSINGOT.

Monsieur veut dire que son père a eu un léger mal de tête...

JOSÉPHINE, *rassurée.*

Ah!... tant mieux!... Comme monsieur parlait de *céphal... céphal... gie?...*

CHICANDARD, *avec emphase.*

C'était, mademoiselle, pour me servir d'une expression qui fût à la hauteur des grâces dont la nature vous a douée...

JOSÉPHINE, *intimidée.*

Oh! monsieur! (*A part — ravie.*) Est-il galant!...

MADAME BOUSSINGOT, *à part.*

Comme il me porte sur les nerfs... (*Haut.*) Et... vous avez l'intention de vous arrêter longtemps, à Carcassonne?

CHICANDARD, *avec emphase.*

Ni plus, ni moins, madame, que le hibou reste au même lieu, tant qu'il est ébloui par les rayons d'un astre... lumineux; de même, je me propose de demeurer ici, tant que j'y serai fasciné par le soleil des beautés de mademoiselle!...

JOSÉPHINE, *avec ingénuité.*

Oh! monsieur... (*Vivement à sa mère.*) Maman, nous resterons toujours à Carcassonne, n'est-ce pas?

MADAME BOUSSINGOT, *avec humeur.*

Oui, ma fille; probablement jusqu'à demain soir...

JOSÉPHINE, *saisie.*

Comment, nous quitterions...?

CHICANDARD, *se levant pour partir.*

Eh bien! madame, tant que la fleur restera dans l'atmosphère embaumée de cette charmante ville,

— atmosphère qui, d'ailleurs, ne doit ses parfums qu'à la fleur sus-indiquée... je pense que vous me permettrez de venir puiser sur sa corolle, la rosée qui rafraîchira et qui rassérénera ma pauvre âme embrasée...

JOSÉPHINE.

Oh! oui, maman, n'est-ce pas?

MADAME BOUSSINGOT, *prête à éclater.*

Certainement... certainement...

CHICANDARD, *prenant congé.*

Madame, pour ne pas vous encombrer davantage, je reprends le tribut d'excuses que j'avais, en arrivant, déposé à vos pieds et je l'y remplace par celui de mon intarissable respect...

Il sort.

MADAME BOUSSINGOT *et* JOSÉPHINE, *saluant.*

Monsieur!...

MADAME BOUSSINGOT, *éclatant.*

Ouf!!! Il est parti!!... Eh bien! ma fille, tu peux en faire ton deuil, de ton M. Chicandard!... J'aimerais mieux te donner un simple paysan des Landes, un sabotier naturel, un conducteur d'omnibus honnête, qu'un pareil freluquet... (*Le contrefaisant.*) « L'ex-voto de ma reconnaissance... l'étreinte de ces deux bras tendus... » As-tu fini tes manières?...

JOSÉPHINE, *confuse.*

Comment! il ne te semble pas spirituel, élégant?...

MADAME BOUSSINGOT.

Élégant? Tu trouves qu'il est élégant? Lui, plein de contorsions, de ridicule et d'EMPHASE?... Non,

non, non!... Si ce sont là les belles manières, laisse-les aux Parisiens, ma fille... Moi, je veux un gendre qui parle comme tout le monde et qui ne m'éblouisse pas par un charabia ridicule...

JOSÉPHINE, *après réflexion.*

Le fait est qu'il est un peu maniéré... un peu... guindé, M. Chicandard... (*Prenant une détermination.*) Eh bien! oui, va, tu as raison... Si demain, M. Rabousson réitère sa demande, tu pourras lui faire répondre que je consens à l'épouser...

MADAME BOUSSINGOT, *s'en allant avec Joséphine.*

A la bonne heure!... Car, vois-tu, les bas *écrus!*... c'est solide, ma fille, et dans dix ans, dans vingt ans.. on en portera encore...

Elles sortent.

ÉPIGRAMME

CHARADE EN TROIS ACTES

ÉPIGRAMME

ACTE PREMIER

ÉPI

La scène se passe chez le juge de paix, dans un canton de Normandie.

PERSONNAGES :

- PICHON, fermier [1].
- BOULARD, fermier [2].
- BERTRAND, juge de paix [3].
- PICARD, appariteur [4].

SCÈNE PREMIÈRE

PICARD, BOULARD, PICHON.

PICARD, *introduisant.*

Messieurs, veuillez attendre un instant, ici... M. le

1. Paysan normand. Gros souliers ou sabots; bonnet de coton. Blouse bleue; parapluie à la main.
2. Même mise que Pichon.
3. Physionomie caricaturée de juge de paix, sourd. Il doit nasiller en parlant.
4. Mise de paysan.

juge de paix prend son café; mais, dans un instant, il va être à vous...

Boulard entre avec Pichon. — Picard se retire.

BOULARD.

Je veux *ben* attendre; mais je ne m'en dédis point; Pichon, *t'*as mangé ma poule, tu dois me la payer...

PICHON, *énergiquement.*

Je ne la paierai point...

BOULARD.

Nous allons voir.

PICHON, *s'entêtant.*

Tu verras ce que tu voudras... *Mé*, je ne *vé ren* du tout...

BOULARD, *s'emportant.*

Quément ? Tu ne *vé* ren du tout?... (*Cherchant à raisonner Pichon.*) Ecoute *mé ben*, Pichon... Je ne suis point *discussionneu*... Tu le sais *ben*... Ma poule *a été* grappiller dans ton champ, c'est vrai...

PICHON.

Alors, j'ai mangé ta poule... Ça fait le compte...

BOULARD.

C'est point vrai... Ça ne fait point mon compte... Pour *queuqu'* méchants ÉPIS qu'*é* t'a mangés...

PICHON.

Queuqu' méchants ÉPIS ? Si on l'avait laissé faire... *ann'* aurait peut-*êt' ben* mangé toute la meule...

BOULARD.

Pardié oui!... ta meule?... Et puis ton champ... Et puis ceux du voisin, *itou*, pas vrai ? — Pichon, *t'es* point raisonnable...

PICHON.

Eul' suis *pus* qu'*té, ben* sûr...

BOULARD.

Tu t'*espiqueras* devant *Môssieu* le juge...

PICHON.

Eum' moque *ben* de ton juge... *Eun'* connais qu'*eune* chose:.. C'est qu' ta poule *em'* mangeait mon blé...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE, *entrant avec un rond de cuir.*

C'est pour l'affaire Pichon-Boulard ?

PICHON.

Boulard-Pichon, oui, môssieu le juge.

LE JUGE, *s'asseyant sur un fauteuil, après avoir placé sous lui son rond de cuir et mis ses lunettes.*

Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

PICHON.

Il y a, *môssieu* le juge, que c'est Boulard qui...

BOULARD, *en colère.*

Quément? C'est *mé?* — *Môssieu* le juge, ne l'*créyez* point... C'est côre *eune* menterie... C'est Pichon qui l'a mangée, vu que j' n'ai côre les restes... (*Il tire de sa poche un paquet, où se trouve une carcasse de poulet.*) *An'* faut point dire que c'est *mé*, à c' t' heure...

LE JUGE.

Voyons... De quoi s'agit-il? Il faut m'expliquer la situation... et ne pas parler tous les deux à la fois...

PICHON.

Môssieu le juge de paix, *véci quément* c'est arrivé : un matin, je sors pour aller donner à manger aux *vaques*[1]...quand je *vé* au beau milieu de mon champ...

BOULARD.

Si on peut dire!... *All!* était à peine *sus* le bord!...

PICHON.

Ah! *véyons,* Boulard, laisse-*mé* donc dire... Je sais peut-êt' *ben* comment c'est arrivé, vu que c'est *mé* qui l'*a* mangée, ta poule...

LE JUGE, *se faisant un cornet de sa main pour mieux entendre.*

Parfaitement... Je comprends... Ainsi, c'est Boulard qui vous a mangé une poule...

BOULARD, *vivement.*

Mais non, môssieu le juge, c'est Pichon qui m'en a mangé *eune,* vu que j' l'appelais grisette...

PICHON.

E s'appelait comme ma jument...

LE JUGE, *de même.*

Parlez distinctement; car je suis un peu dur d'oreille... Alors, vous dites que Boulard vous a mangé aussi votre jument?...

BOULARD.

Mais non, môssieu le juge, c'est ma poule, qu'on a mangée...

1. Aux vaches.

PICHON.

Tu *vé ben;* tu dis tout de travers... Tu sais point *espiquer*...

BOULARD.

Je saurais mieux que *té, ben* sûr, si tu n' me coupais point...

LE JUGE.

Il faut laisser la partie s'expliquer, aussi nettement et aussi brièvement que possible...

BOULARD.

Mais, môssieu le juge, y vous *en*duit en erreur, vu que ma poule était à peine *sus* le bord du champ, *où qu*'elle grappillait...

PICHON, *en colère.*

Eh *ben! véyons*, dis-le, té, dis à môssieu le juge comment c'est arrivé... Nous *n*'allons voir si tu sauras mieux *es*poser comment ça s'est passé...

BOULARD.

Véci la chose en deux mots... Quand je me suis marié, en 1859... *n*'avais apporté à ma femme, comme qui dirait en dot... cinq mille francs en écus...

PICHON.

Y se soucie *ben* de tes cinq mille francs, môssieu le juge, (*Au juge.*) pas vrai ?

LE JUGE.

Laissez parler... Mais soyez bref...

BOULARD.

Ah! tu ne me laisses point dire, *té*... — En 1859, j'ai apporté à « la Roussotte », — Catherine s'appelait « la Roussotte » dans le pays, à cause *qu*'elle avait les cheveux rouges...

LE JUGE, *à moitié endormi.*

Parfaitement...

PICHON.

Qu'est-ce que ça y fait, à môssieu, tout ça?...

BOULARD.

Ah! morguienne! si tu ne me laisses point dire... je ne pourrai pas *es*poser la chose... Alors, raconte, *té ;* je vas écouter...

PICHON, *avec caprice.*

Non, non ; dis comme tu sais....

BOULARD, *s'entêtant.*

Non, non; *es*pose, té; *pis*que tu dis que je ne sais point, *mé ;* raconte...

Il se croise les bras pour écouter l'autre.

PICHON.

Eh *ben! véci* donc la chose... quand je suis arrivé dans le pays, en 1840... *n'*ai acheté à Pitou... (Le vieux père Pitou ; mais pas le Pitou d'Armenonville, qui avait donné sa fille à Roideau... Ce Pitou-là était déjà mort...)

BOULARD, *voulant interrompre.*

Véyons, Pichon !...

PICHON, *en colère.*

Ah! Boulard, laisse-*mé* dire!... (*On entend le juge qui ronfle*). *N'*avais donc acheté sa terre .. Et ne savais *quoi* y semer, quand mon père me dit : Pichon, tu devrais semer là du blé d'Amérique... ça fait des ÉPIS superbes... Mon père, môssieu le juge, était un homme de savoir et d'*es*périence... A dix-neuf ans, il était déjà père de famille...

BOULARD.

Nous *n'n*aurons point fini d'aujourd'hui, si tu racontes toute ton histoire...

PICHON.

Enfin, *y* faut pourtant vous *es*poser la chose? (*Elevant la voix.*) N'est-ce pas, môssieu le juge?...

LE JUGE, *se réveillant en sursaut.*

Quoi?... quoi?... Parfaitement!... parfaitement!... Vous avez raison...

PICHON, *triomphant.*

Ah! tu *vé?*

LE JUGE, *se levant.*

Parfaitement, parfaitement... mais, comme l'affaire me paraît fort grave et non moins délicate, nous remettrons à quinzaine...

BOULARD.

Quément? môssieu le juge, il faudra côre reve*ni?*

LE JUGE.

Oui; vous reviendrez dans quinze jours, avec M. Pichon...

Il se dirige vers la porte.

PICHON.

Ça m'est égal, môssieu le juge, je reviendrai avec Boulard; mais, morguienne! je l'ai mangée, sa poule... Et je vous dis, *mé*, que je ne la paierai point...

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

GRAMME

La scène se passe dans un intérieur d'ouvrière, chez madame Rigodon.

PERSONNAGES : { MADAME RIGODON, couturière en chambre [1]. / MADAME JACQUINOT, sa voisine [2].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME RIGODON, *seule.*

Elle entre en scène en tenant, d'une main, un panier à ouvrage et, de l'autre, une lampe, qu'elle pose sur une petite table. Puis, elle s'installe pour travailler et dit, après avoir regardé la pendule :

Déjà huit heures !... Oh ! il faut que je me dépêche de finir cette robe, pour aller la rendre demain ma-

1. Mise coquette. Fleurs dans les cheveux.
2. Bonne vieille à bonnet, fichu rouge ; chaufferette, tabatière, etc...

tin... Je n'ai pas pu y travailler une minute, aujourd'hui... J'ai eu tant d'émotions !... Figurez-vous que Sophie, ma fille, qui a douze ans à peine, a passé, ce matin, à l'hôtel de ville, son examen pour le certificat d'études... Elle a été reçue avec félicitations du Jury. C'en est un bonheur pour moi !...Cette pauvre enfant, pensez ! J'en pleurais de joie... A présent, nous voilà sorties de la misère... Toutes les carrières lui sont ouvertes... On me la demande de partout... Madame Fichurol, une grande couturière du faubourg Saint-Honoré la voudrait chez elle... Mademoiselle Moïse, une des premières modistes du boulevard Saint-Germain, lui fait des propositions superbes... mais, vous pensez bien qu'elle n'a pas passé ses examens pour entrer chez une couturière, ni chez une modiste... Ma fille, faire des robes, comme sa mère ?... jamais de la vie !... (*S'arrêtant de travailler. —Avec orgueil.*) Ma fille entrera au Conservatoire et elle ira au théâtre !... Car, vous ne vous imaginez pas les dispositions qu'elle a !... Elle sait par cœur Victor Hugo, Alfred de Musset, Casimir de Lavigne... Et Ponsard !... (*Reprenant son travail.*) Ah !... que je me dépêche, pour aller la retrouver chez son oncle, où elle dîne !... (*On frappe.*) Entrez !...

SCÈNE II

MADAME RIGODON, MADAME JACQUINOT.

MADAME JACQUINOT, *entrant, une chaufferette à la main.*
Je vous dérange, madame Rigodon ?

MADAME RIGODON.

Du tout... du tout... madame Jacquinot ; entrez donc, ma voisine... J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

MADAME JACQUINOT.

La petite est reçue ?

MADAME RIGODON.

Avec félicitations du Jury...

MADAME JACQUINOT.

Ah ! j'en suis bien heureuse !... Je vais vous embrasser, pour la peine, si vous permettez...

MADAME RIGODON, *se levant pour embrasser sa voisine.*

Mais certainement...

Elles s'embrassent, puis madame Rigodon reprend sa place et madame Jacquinot s'assied près d'elle, sa chaufferette sous les pieds.

MADAME JACQUINOT.

Alors, la petite est reçue... Eh bien! ça me fait le plus grand plaisir, madame Rigodon... Ça me fait le plus grand plaisir... vous savez l'intérêt que je lui porte... Allons ! la voilà partie, à présent... Il faut croire qu'elle a bien répondu...

MADAME RIGODON.

Vous pouvez le dire!... Et sur des choses difficiles, allez!... On l'a interrogée, à l'oral, sur le système métrique... On lui a demandé le GRAMME... Elle a parlé, pendant une heure, là-dessus...

MADAME JACQUINOT.

Parler une heure sur le GRAMME!... Eh bien !

regardez donc ce que c'est... j'ai pourtant la langue bien pendue...

MADAME JACQUINOT.

Oh! oui...

MADAME RIGODON, *à part.*

J'ai été autrefois concierge.. (*Haut.*) Eh bien ! je n'aurais jamais pu parler, pendant une heure, sur le GRAMME.

MADAME RIGODON.

Elle en aurait bien dit davantage, si on l'avait laissé faire...

MADAME JACQUINOT.

Encore davantage !... Croyez-vous que c'est bavard, les femmes ? Et où est-elle, à présent, la petite ?

MADAME RIGODON.

Elle dîne chez son oncle... Et je me dépêche de finir cette robe, pour aller ensuite la rejoindre...

MADAME JACQUINOT.

Ah ! vous voilà bien heureuse... Elle va trouver sûrement une place superbe.

Elle prend une prise.

MADAME RIGODON.

Une place ? (*Dédaigneusement.*) Vous croyez qu'elle a passé ses examens pour se placer ?

MADAME JACQUINOT.

Pourquoi pas ?

MADAME RIGODON.

Vous n'y pensez pas!... Avec les dispositions qu'elle a!... C'est-à-dire que, maintenant, M. Moussaïani, un Italien, va lui donner des leçons de violon ; une artiste

des Bouffes des leçons de piano... M. Bédouin, des leçons de fifre... Un grand peintre lui fait son portrait, pour le salon prochain... Et le fils de madame de la Genouillère, qui s'intéresse à ses succès, a dit qu'il lui donnerait des leçons de déclamation, pour la préparer au Conservatoire...

MADAME JACQUINOT.

Alors, elle a passé ses examens et elle a parlé une heure sur le GRAMME, pour apprendre à jouer du fifre ?

MADAME RIGODON.

Elle ne saura pas que ça... Je vous dis qu'elle ira au Conservatoire, pour entrer ensuite au théâtre.

MADAME, JACQUINOT.

Ah ! elle va entrer au théâtre ?

MADAME RIGODON.

Bien sûr !... Comment ? vous avez l'air étonné !...

MADAME JACQUINOT.

Mais dame ! oui... je ne savais pas que vous la destiniez au théâtre...

MADAME RIGODON.

Oh !... mais, aujourd'hui, toutes les filles de couturières distinguées et de concierges *hig-life* passent leurs examens pour devenir institutrices, ou pour entrer au Conservatoire...

MADAME JACQUINOT.

Ah !... je ne savais pas... Que voulez-vous ? De mon temps, ce n'était pas comme ça... pas plus que, de mon temps, on ne disait : un GRAMME, un mètre ; on comptait encore par once et par aune...

MADAME RIGODON, *éclatant de rire.*

D'où sortez-vous donc, ma bonne madame Jacquinot? Il y a bien longtemps que tout cela est changé!...

MADAME JACQUINOT.

Je m'en aperçois...Et qu'est-ce qu'elle fera, au théâtre, votre fille?...

MADAME RIGODON.

Mais, elle chantera ; elle jouera ; elle dansera, au besoin. Elle ira en Russie, en Amérique... Elle aura des engagements superbes...

MADAME JACQUINOT, *comme à elle-même.*

Ah ! oui!...

MADAME RIGODON.

Certainement ; les actrices françaises ont un succès fou, en Amérique... Vous ne lisez donc pas les courriers de théâtres?...

MADAME JACQUINOT.

Pourquoi faire? grand Dieu!... Je crois bien seulement que je n'y suis jamais allée de ma vie, au théâtre. Je lis mon *Petit Journal*, tous les matins, pour les faits-divers ; mais c'est tout...

RIGODON.

Ah ! ma pauvre dame, comme vous êtes arriérée !

MADAME JACQUINOT.

Il paraît bien...

MADAME RIGODON.

Dernièrement encore, on a fait à une artiste française un succès prodigieux... C'était un triom-

phe... On l'a accompagnée dans une voiture à quatre chevaux ; puis on a tiré un feu d'artifice devant ses fenêtres, et on lui a fait une sérénade... jugez donc !...

MADAME JACQUINOT

Ainsi, vous espérez qu'un jour on tirera un feu d'artifice sous les fenêtres de Sophie... et qu'on lui jouera une sénérade, pour l'endormir... Ça ne lui mettra pas de l'argent dans sa poche, tout ça...

MADAME RIGODON.

Vous plaisantez !... Quand on en est là, on roule sur l'or... Il est vrai que, pour cela, il faut avoir du talent... mais, si vous saviez comme Sophie a des dispositions !... tenez... l'autre soir, elle me récitait une tirade de Molière... Eh bien ! je pleurais, tant j'étais émue...

MADAME JACQUINOT.

Allons ! tant mieux !.. tant mieux ! qu'elle entre au Conservatoire, si c'est ce que vous dites, le théâtre !...

MADAME RIGODON.

Ah ! madame Jacquinot, si toutes les mères savaient ! qu'est-ce que vous voulez ? elles ne savent pas !... Il est vrai qu'on n'arrive pas, du jour au lendemain. On débute, d'abord, par un petit rôle dans un théâtre subventionné ; mais, au premier succès, les journalistes parlent de vous ; on vend votre photographie dans les vitrines ; et puis voilà : on va en Amérique et on devient célèbre...

MADAME JACQUINOT.

Jésus Dieu ! ma pauvre madame Rigodon ! Si

j'étais obligée d'aller jouer la comédie en Amérique, pour avoir de quoi manger !

Elle se lève et reprend sa chaufferette.

MADAME RIGODON.

Parbleu !... à votre âge !... (*Vivement.*) Vous auriez peut-être du succès tout de même, dans un rôle de vieille...

MADAME JACQUINOT, *faisant semblant de se sauver.*

Ah ! mes pauvres enfants !...

MADAME RIGODON.

Vous partez déjà ?

MADAME JACQUINOT.

Beh ! oui !... Il est tard...

MADAME RIGODON.

Attendez, je descends aussi... j'ai fini ma robe... (*Elle plie son ouvrage, prend la lampe et accompagne madame Jacquinot, en disant :*) Ah ! oui, allez, je suis une mère bien heureuse...

MADAME JACQUINOT.

Sans doute ; mais à vous parler franchement, tout à l'heure, avant de savoir tout ça, je disais : Sophie est reçue à son examen ! tant mieux... A présent, je dis : Tant pis !...

Elles sortent.

ACTE FINAL

ÉPIGRAMME

Annonce : La scène se passe vers 1850, chez la comtesse de Beauminois.

PERSONNAGES : MADAME DE BEAUMINOIS [1].
M. THÉOPHILE VAUTIER, poète [2].
MADAME DE VASSANCOURT [3].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE BEAUMINOIS, *puis* MONSIEUR THÉOPHILE VAUTIER.

MADAME DE BEAUMINOIS, *entrant en scène par la gauche.*

Quelle journée fatigante je viens de passer ! C'était aujourd'hui mon jour de réception et j'ai eu un monde !... Un monde !... Mon salon n'y suffisait pas !...

1. Mise de 1850. Allure et manières de grande élégante.
2. Artiste râpé. Longs cheveux tombants. Habit étriqué ; poches bourrées de manuscrits.
3. Mise caricaturée de 1850.

(*Regardant la pendule.*) Quatre heures !... Pourvu que M. Théophile Vautier ne vienne pas !... (*Elle va s'asseoir sur un fauteuil.*) C'est justement son heure et, avec sa manie de lire ses méchants vers à tout le monde !... (*On annonce : Monsieur Théophile Vautier !...*) (*A part.*) Allons ! bon !... J'en étais sûre...

VAUTIER, *entrant.*

Comtesse ! laisse-moi déposer à vos pieds mes hommages les plus humbles.

LA COMTESSE, *tendant nonchalamment la main, que baise Vautier.*

Volontiers... Mettez-y donc aussi, à mes pieds, ce pouf qui est là-bas... si vous le voulez bien...

Elle indique un pouf.

VAUTIER, *allant le lui chercher et le lui apportant.*

Le voici !...

Il s'assied vis-à-vis de la comtesse.

LA COMTESSE.

Et pourquoi devenez-vous si rare, monsieur Vautier ?

VAUTIER.

Rare ? Ah ! comtesse, vous cultivez aussi l'ÉPIGRAMME ; car vous savez, au contraire, que, depuis bientôt onze ans, je n'ai pas manqué un seul de vos mercredis...

LA COMTESSE, *indifférente.*

Ah ?... C'est bien possible... Et vous travaillez toujours ?

VAUTIER.

Plus que jamais... (*Sortant de sa poche un énorme*

rouleau de papiers.) Tenez; j'ai ici le manuscrit de quelques vers que je crois assez galamment tournés et qui vous sont adressés !

LA COMTESSE.

Il est incorrigible. ce bon monsieur Vautier.

VAUTIER, *dépliant son manuscrit.*

Mais, je me garderai bien de vous les lire... Ne voulant pas abuser de vos instants...

LA COMTESSE.

Si... si... au contraire, vous pouvez... je sens que je dormirais volontiers... je suis si fatiguée !...

VAUTIER.

Vous dites ?

LA COMTESSE

Je dis que je les écouterais avec plaisir.

VAUTIER.

Ah !... charmante !... J'avais compris autre chose... Si je cède à vos vives sollicitations, c'est que je les crois assez originaux... (*Se disposant à lire, puis remettant son manuscrit dans sa poche et en sortant un autre non moins voluminenx.*) Ou plutôt non ; tenez, je vais vous lire quelques ÉPIGRAMMES, dirigées contre certains académiens...

LA COMTESSE.

Peste !... Vous démolissez l'Académie ?...

VAUTIER.

A mes heures !...

LA COMTESSE.

Prenez garde ! Il pourrait vous en coûter...

VAUTIER, *d'un air capable.*

Oh !... non... non !... Autrefois, je ne dis pas... J'aurais peut-être accepté les palmes ; mais aujourd'hui...

LA COMTESSE.

Vos lauriers vous suffisent..

VAUTIER.

Je ne dis pas cela ; mais... écoutez... Ecoutez ceci : (*Il se lève, son manuscrit en main.*) « C'en est donc fait !... » (*S'arrêtant brusquement.*) Je dois vous dire que cette pièce date de 1838...

LA COMTESSE.

C'est une primeur...

VAUTIER...

Mon Dieu, oui... (*S'apprêtant à déclamer.*) « C'en est donc fait !... » (*On annonce, madame de Vassancourt !...*) (*A part.*) Pas de chance !...

Il roule son manuscrit et le remet dans sa poche.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE VASSANCOURT.

LA COMTESSE, *se levant.*

Eh ! bonjour, ma chère. Comme il y avait longtemps... !

MADAME DE VASSANCOURT.

Mais oui, chère amie ; vous allez toujours bien ?...

LA COMTESSE.

Pas mal, quoiqu'un peu fatiguée... (*Elle présente*

Vautier.) Je vous présente M. Théophile Vautier... un de nos grands poètes !...

MADAME DE VASSANCOURT, *surprise.*

Comment, monsieur ! Vous êtes M. *Théophile Gautier ?...*

LA COMTESSE.

Non... non... Vautier... Vautier...

MADAME DE VASSANCOURT.

Ah ! bien... bien...

VAUTIER, *d'un air de protection.*

Gautier, aussi, a un certain talent...

LA COMTESSE, *avec malice.*

Oui, assez...

Elle s'assied et invite son amie à en faire autant.

MADAME DE VASSANCOURT.

Alors, monsieur est poète ?... Et poète en vers, naturellement.

VAUTIER.

Parfaitement... En vers de douze pieds...

LA COMTESSE, *à son amie.*

Et quelquefois treize...

VAUTIER, *sortant un nouveau manuscrit de dessous de son gilet.*

Ainsi, mon grand drame oriental *Amaoubeb Pacha III*, que j'avais présenté à la Comédie-Française et à l'Odéon, est en vers de douze pieds...

LA COMTESSE.

C'est une œuvre excessivement remarquable...

VAUTIER.

Mon Dieu ! madame, certainement ; mes amis, dont

la sincérité, en pareille matière, ne saurait être mise en doute, m'avaient assuré le concours de Rachel et si la Comédie-Française avait compris ses intérêts, il est bien certain qu'elle aurait pris ma pièce ; mais...

LA COMTESSE, *à son amie.*

Il faudra venir l'entendre chez moi, cet hiver...

MADAME DE VASSANCOURT.

Ah ! monsieur la lit ?...

LA COMTESSE.

Une fois par hiver, depuis onze ans...

VAUTIER.

Oui, madame, le mercredi des Cendres...

LA COMTESSE, *à demi-voix.*

Pour nous préparer à faire pénitence... (*Haut*) Les vers sont fort beaux, du reste... Monsieur a énormément de talent... Il était en train de me lire...

VAUTIER, *remettant son manuscrit sous son gilet et sortant de la poche de son habit le premier manuscrit.*

Oui, madame ; j'étais en train de lire à madame la comtesse quelques-unes de mes ÉPIGRAMMES...

MADAME DE VASSANCOURT.

Mais, monsieur, je vous en prie, continuez...

LA COMTESSE, *bas, à son amie.*

Que lui dites-vous là, malheureuse ?

VAUTIER, *dépliant son rouleau.*

Croyez bien, mesdames, que si je cède à vos vives sollicitations, c'est pour ne rien vous refuser... La pièce que vous allez entendre, date de 1838... (*Il s'apprête à lire.*) « *C'en est donc fait !...* » (*S'inter-*

rompant brusquement.) C'est que voici ; il faut, en général, pour qu'on puisse bien goûter une épigramme, qu'on explique en deux mots la situation...

LA COMTESSE, *à son amie.*

Nous y sommes !... Bonne nuit !...

MADAME DE VASSANCOURT.

Oh ! si j'avais su !...

VAUTIER.

Voici donc la situation, en deux mots. En 1828, je me trouvais assez avant dans les bonnes grâces de madame de Romainville... Madame de Romainville était, vous le savez, un de ces esprits lumineux et fins, qui ont éclairé de leurs lueurs chatoyantes... le règne de Charles X... Je n'entreprendrai pas de vous dire...

LA COMTESSE.

Non, non, monsieur Vautier ; vous pouvez commencer tout de suite...

VAUTIER, *continuant.*

Parfaitement... Vous savez mieux que personne que madame de Romainville a été, au déclin de sa vie, l'objet de la disgrâce qui a fait tant parler d'elle...

MADAME DE VASSANCOURT.

Oui... oui... nous connaissons... dites-nous votre ÉPIGRAMME.

VAUTIER.

Ah ! si vous connaissez, c'est différent... — (*Continuant.*) Les choses en étaient donc arrivées à ce point que vous connaissez...

LA COMTESSE.

Il ne va plus s'arrêter...

VAUTIER, *continuant.*

... Quand M. de Talleyrand, qui cherchait toujours à faire de l'esprit, ce que personne n'ignore ; et qui, du reste, savait en avoir... mais, chez qui l'esprit était une de ces armes terribles, comme il l'a montré avec madame de Staël et, plus tard, dans la guerre d'Espagne...

LA COMTESSE.

Dites donc, monsieur Vautier, nous vous demanderions la permission, madame et moi...

VAUTIER, *sans se retourner.*

Parfaitement. (*Continuant.*) Lorsque M. de Talleyrand, dis-je, voulut plaisanter avec esprit, mais un esprit satirique la... sympathie réciproque, qui était née entre madame de Romainville et moi... (*A ce moment, la comtesse et madame de Vassancourt s'esquivent par la gauche.*) La charmante lettrée s'en affecta beaucoup et, quelques années plus tard, en 1838, Talleyrand mourut. . Cette petite digression était nécessaire pour l'intelligence de mon ÉPIGRAMME, que je fis à la mort de M de Talleyrand et que j'adressai à madame de Romainville, en lui envoyant un petit placet, qu'elle conserva précieusement, comme tout ce qui venait de moi... Voici donc mon ÉPIGRAMME :

C'en est donc fait du petit vieux
Que nous avions tous deux en grippe !...
Ma chère, il a... cassé sa pipe...
C'est bien ce qu'il a fait de mieux !...

Il rit avec satisfaction.

Le trait final était un peu méchant ; mais il me paraissait si bien en situation, que je n'ai pu résister à la tentation de le décocher... (*Se retournant.*) Voilà, mesdames !... Tiens !... Comment ?... Personne ?... Il est regrettable que ces dames aient perdu le meilleur de mon œuvre... Ah ! je sais... elles vont me faire une surprise... m'apporter la couronne de lauriers que madame la comtesse, toujours aimable, me décerne après la lecture de mon drame d'*Amaoubeb Pacha III*... Mais, moi, je vais leur faire une autre niche... Je vais m'esquiver, à mon tour... (*Il fait quelques pas, puis revenant dans le salon.*) Cependant, comme il serait dommage que ces dames perdissent ce morceau littéraire... je reviendrai le leur lire, mercredi prochain ; car, on a beau dire, la poésie, voyez-vous, cela fait toujours plaisir...

Il sort.

HALLEBARDE

CHARADE EN TROIS ACTES

HALLEBARDE

ACTE PREMIER

HALLE

La scène se passe à la Halle.

PERSONNAGES : Mmes CADUBEC [1].
POISSARD [2].
PICHON [3].
UN CONTROLEUR [4].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CADUBEC, MADAME POISSARD.

MADAME CADUBEC, *entrant avec un panier de légumes qu'elle vient déposer sur une table.*

Eh bien ! madame Poissard, ça va-t-il, les affaires ?

1. Mise de femme de la halle.
2. Idem
3. Mise de petite bourgeoise.
4. Mise de contrôleur rébarbatif.

MADAME POISSARD, *qui a déposé un panier de poires sur une autre table du salon.*

Ah ! ne m'en parlez pas ! Je ne fais rien du tout ! et vous, madame Cadubec?

MADAME CADUBEC.

Je n'ai jamais vu une année aussi *pire comme* celle-ci ; les légumes ne se vendent pas ! ils se donnent... C'est descendu à rien... Et les carottes !... Nous en avons qui nous arrivent en tas... en tas !...

MADAME POISSARD.

Parbleu ! on en tire de tous les côtés ; ce n'est pas étonnant...

MADAME CADUBEC.

Dites donc, madame Poissard, croiriez-vous pas qu'hier, j'ai failli avoir encore une affaire, *rapport à ce* que je n'étais pas polie avec le monde ?... (*Elle crie.*) Des légumes ! des beaux légumes !...

MADAME POISSARD.

Ah ! ma chère, ça me fait hausser les épaules... Qu'on vienne donc me le dire, à moi, que je ne suis pas polie !... Je les retournerai, les gens !... (*Elle crie.*) Des poires !... des belles poires !... qui veut des poires?...

MADAME CADUBEC.

Quand nous parlons, nous autres, nous n'avons pas l'habitude de mettre des gants...

MADAME POISSARD.

Pour sûr !...

MADAME CADUBEC.

Ça serait malheureux, à la HALLE, si on ne pouvait pas dire aux gens leur fait...

MADAME POISSARD.

Et puis, on tient à sa réputation, n'est-ce pas ?

MADAME CADUBEC.

Comme de juste !... Qui veut des légumes, des beaux légumes !...

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME PICHON.

Madame Pichon entre avec un joli panier au bras. Elle passe devant les étalages et paraît examiner les marchandises.

MADAME CADUBEC.

Il ne vous faut rien, ma petite dame ?

MADAME PICHON.

Non, merci...

MADAME POISSARD.

Venez voir mes poires... mes belles poires !...

MADAME CADUBEC.

Laisse-la donc, avec tes poires, tu vois bien que c'est trop cher pour elle...

MADAME POISSARD.

Pstt ! Dites donc, ma petite dame, j'en ai de pourries... Si c'est à la hauteur de vos moyens ?...

MADAME PICHON, *vexée.*

Je vous prie de ne pas être insolente...

Elle examine les légumes.

MADAME POISSARD.

Vous n'avez pas une paire de gants *à me faire cadeau*, pour vous *parler avec*...

MADAME PICHON, *à part.*

Qu'elle est malhonnête !... (*A madame Cadubec.*) Combien, votre lot de navets ?...

MADAME CADUBEC.

C'est cinq sous, ma belle...

MADAME PICHON.

Oh ! c'est bien cher...

MADAME CADUBEC, *avec insolence.*

Ah ! ma petite, quand on n'a pas le moyen de se payer des navets, on s'en passe !...

MADAME PICHON.

Oh ! vraiment, il faut venir à la HALLE, pour entendre les gens vous parler de la sorte..

MADAME CADUBEC.

Oui, ma bourgeoise ; ce n'est pas dans vos salons du faubourg Saint-Germain, qu'on parle comme ça...

MADAME PICHON.

Heureusement que non !

MADAME CADUBEC, *avec ironie, à madame Poissard.*

Dites donc !... Ça n'a pas le sou pour acheter des navets et ça se mêle d'aller dans le monde !... quel malheur !...

MADAME PICHON.

Je vous prie de ne pas me dire de sottises... C'est parce que vous me voyez sans mon mari, que vous abusez... C'est indigne !...

MADAME CADUBEC.

Son mari !... Oh ! là là !... j'en ferais une bouchée, de ton mari !...

MADAME PICHON.

Vous mériteriez que je me plaignisse !...

MADAME POISSARD.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MADAME CADUBEC, *riant avec affectation.*

Qu'elle se *plaignisse !...* Ah !... va donc, imparfait du *sustonpif !...*

MADAME POISSARD, *de même.*

Ah !... qu'elle se *plaignisse !...* Non ! c'est trop drôle !

MADAME PICHON, *sévèrement.*

Eh bien ! puisque c'est comme cela, je vais aller me plaindre... j'en ai les larmes aux yeux...

Elle sort.

SCÈNE III

MADAME CADUBEC, MADAME POISSARD.

MADAME CADUBEC.

Avez-vous vu ça ? Elle va se plaindre !... Qu'il y vienne donc, le contrôleur !...

MADAME POISSARD.

Croyez-vous que ça fait ses embarras, ces petites bégueules, parce que ça a un chapeau sur la tête et des notes chez la couturière...

MADAME CADUBEC.

Ça serait trop fort qu'on n'ait plus le droit d'être malhonnête... Eh bien ! alors?...

MADAME POISSARD.

Laissez donc, allez !... Nous n'avons qu'une robe de laine, nous autres ; mais nous l'avons payée...

MADAME CADUBEC.

Quelle vilaine graine, tout de même, que les bourgeois !...

MADAME POISSARD.

Ne m'en parlez pas !... Si je pouvais la piler, cette graine-là...

MADAME CADUBEC.

Elle n'osera pas aller se plaindre... Vous verrez !...

MADAME POISSARD.

Elle aurait trop peur !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME PICHON, LE CONTROLEUR.

LE CONTROLEUR, *de mauvaise humeur.*

Voyons, qu'est-ce qu'il y a, encore ? Ça fait la quinzième fois qu'on me dérange d'aujourd'hui !

MADAME PICHON, *toute bouleversée.*

Monsieur !... C'est une indignité !... Parce que je n'ai pas voulu acheter de poires à madame, et que j'ai trouvé que ses navets étaient trop chers... on m'a agonisée de sottises...

MADAME CADUBEC.

C'est pas vrai !... Elle en a menti !... Elle a commencé par dire que mes carottes n'étaient pas fraîches...

MADAME POISSARD.

Et que mes poires étaient pourries...

MADAME PICHON.

Oh ! c'est une indignité !...

MADAME POISSARD.

Elle nous a traitées de voleuses...

MADAME PICHON.

Oh !... Monsieur, c'est trop fort !

Elle pleure.

LE CONTROLEUR.

Alors, qu'est-ce que vous venez me dire, madame ? pourquoi me dérangez-vous ? Vous insultez les gens et vous venez vous plaindre ?... Suivez-moi, vous allez venir au poste !...

MADAME PICHON, *protestant.*

Mais, monsieur, je vous jure...

LE CONTROLEUR.

Allez ! allez ! Nous la connaissons, celle-là... On nous *l'a trop faite !*... Suivez-moi !...

Il tire madame Pichon par le bras.

MADAME PICHON, *pleurant.*

Oh ! monsieur, je vous en prie !...

LE CONTROLEUR.

Arrivez !... Ça vous apprendra à me déranger et à traiter les gens de voleurs...

On l'emmène. — Le contrôleur la pousse dehors et sort lui-même.

MADAME CADUBEC.

A la bonne heure!... Attrape ça, ma petite!... tu ne feras plus tant la fière... (*Laissant là son panier.*) Et puis, je vais aller chez le commissaire, s'il le faut, pour lui faire passer l'envie de dire des sottises au monde... *Elle sort.*

MADAME POISSARD, *de même.*

Attendez-moi!... madame Cadubec... Je ne sais pas ce qu'elle vous a dit *en dernier*; mais je vais avec vous, tout de même... Je voudrais pouvoir la faire pendre, la petite... Et puis tous les bourgeois avec elle!...

ACTE DEUXIÈME

BARDE

Annonce : La scène se passe, de nos jours, sous les fenêtres d'un vieux castel moyen âge.

PERSONNAGES : { JACQUELINE [1].
TÉRENCE GUILLAUMIN, poète [2].

SCÈNE PREMIÈRE

TÉRENCE, *sa mandoline au bras.*

« La gloire est une fumée qui s'envole... Et celui qui court après elle est volé!... » L'homme qui a prononcé le premier cette sage parole était un grand homme et un grand prophète... Ainsi, moi, j'ai cherché la gloire dans la poésie — et la poésie, qui s'est trompée de chemin, — m'a conduit à la misère!...

1. Mise de soubrette. Elle paraît en scène, recouverte d'un grand châle qui lui voile presque la face.

2. Mise de troubadour, drapé dans un grand manteau, mais dépenaillé... Chapeau à plumes, si c'est possible. Mandoline.

Mais, je n'en ai pas moins les grandes aspirations du troubadour et du poète; et, comme les anciens BARDES qui s'en allaient en chantant leurs amours, depuis dix ans, je chante les miennes sur cette mandoline... ce qui prouve qu'elle est de bonne qualité!... (*Regardant en l'air.*) Car, c'est sous la fenêtre de ce vieux castel que je la vis paraître, pour la première fois, celle qui transporta mon âme; et, depuis lors, grisé par les parfums de la nuit, je chante :

Il chante en s'accompagnant avec sa mandoline.

...« Quand je la vois qui sommeille dans l'ombre,
C'est un beau rêve!... Ah! laissez-moi dormir!... »

Elle était bien belle, alors... Je lui offris mon cœur; mais elle me repoussa, parce que je n'avais pas de situation... je n'étais qu'amoureux et poète; et la poésie, hélas!...

Chantant.

C'est un beau rêve... Ah! laissez-moi dormir!...

Malheureusement, au lieu de me laisser dormir, elle m'envoya promener... Ce que je fis... Et cependant, quoique bien fatigué, je reviens, chaque année, le cœur rempli d'amour; mais l'escarcelle vide!... (*A ce moment, il voit paraître une femme vêtue d'un grand châle, qui vient à lui d'un air mystérieux.*) Ciel!... Je la vois!...

SCÈNE II

TÉRENCE, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Pardon, monsieur, je viens...

TÉRENCE, *avec exaltation.*

Ah! c'est toi, astre radieux, qui descends enfin des sphères éthérées...

JACQUELINE.

Non, monsieur, vous confondez; mais je viens...

TÉRENCE, *de même.*

Non, non; je ne confonds pas! c'est bien vous, je vous reconnais, ô noble et pure et belle femme, dont les regards m'ont ébloui, comme l'astre du jour...

JACQUELINE.

Mais, monsieur, écoutez-moi donc; je vous dis que vous vous trompez et que je ne suis pas du tout l'astre du jour...

TÉRENCE.

Ah! ne repoussez pas plus longtemps mon ardeur et ma flamme; car vous savez que depuis dix ans, j'erre de ville en ville, de contrée en contrée, BARDE infortuné, qui traîne après lui sa poésie et sa douleur.. Mais, souvent, je reviens sous cette fenêtre...

JACQUELINE, *à part.*

Oh!... il ne veut pas me laisser parler...

TÉRENCE.

Cette fenêtre, vous dis-je, où, il y a dix ans, vous m'apparûtes... Et depuis...

Chantant.

Quand je la vois qui sommeille dans l'ombre,
C'est un beau rêve...

JACQUELINE, *impatientée.*

Mais c'est vous qui rêvez, écoutez-moi donc!

TÉRENCE.

Parlez, alors, céleste créature! laissez tomber de vos lèvres de roses la manne qui doit réconforter mon âme...

JACQUELINE.

Eh bien! laissez-moi vous expliquer. Je suis la femme de chambre de la châtelaine...

Elle se découvre.

TÉRENCE, *saisi.*

Vous êtes la femme?... (*A part.*) Amour, voilà bien de tes coups!...

JACQUELINE.

Mais oui; je suis la femme de chambre... j'étais toute jeune, quand, pour la première, fois je vous entendis soupirer pour madame sous les fenêtres du château... depuis lors, les choses ont changé; madame la comtesse a vendu son domaine, il y a déjà cinq ans; mais moi j'y suis restée; et comme ma nouvelle maîtresse cherche un frotteur... pour ses appartements, j'ai tout de suite pensé à vous...

TÉRENCE, *ahuri.*

Un frotteur?... Et qu'est-ce que je frotterai?

JACQUELINE.

Mais vous frotterez le parquet avec de la cire...

TÉRENCE.

Comment? vous voulez que moi, Térence Guillaumin, le troubadour rêveur, le poète lyrique, descendant des BARDES antiques, vous voulez que je frotte des parquets?...

JACQUELINE.

Mais bien sûr; vous gagneriez plus qu'à faire votre poésie...

TÉRENCE.

Y pensez-vous?

JACQUELINE.

Certainement : *(Avec embarras.)* Et comme vous n'êtes sans doute pas marié, que je suis également célibataire et que la mairie n'est pas loin du château... voilà...

TÉRENCE.

Comment, belle enfant? mon cœur aurait enfin trouvé sa manne!... Vous seriez l'ange radieux, la vision pure que le ciel aurait ménagés au poète inspiré!..

JACQUELINE.

Ah! je ne comprends pas tout ce que vous me racontez là; seulement *(Avec embarras)* j'ai été touchée de votre infortune, et comme ma maîtresse a l'intention de donner à son frotteur le logement, la nourriture, le blanchissage et soixante francs par mois, j'ai pensé que vous accepteriez une aussi bonne place...

TÉRENCE.

Pourrai-je frotter le parquet en vous chantant mes vers?...

JACQUELINE.

Certainement, quand madame ne sera pas là...

TÉRENCE.

Alors, j'accepte avec enthousiasme les flots d'or que votre main bénie vient faire ruisseler dans mon escarcelle de poète... Et je rends grâce, cette fois, à la divine poésie... car, je savais bien qu'elle conduit toujours les hommes à la fortune!...

JACQUELINE.

Allons, venez vite... je vais vous présenter à madame!...

TÉRENCE, *s'en allant.*

Merci, ô muse inspirée des frotteurs!...

Ils sortent.

ACTE FINAL

HALLEBARDE

La scène se passe dans un presbytère.

PERSONNAGES : { MADAME BÉGAGNON, servante de curé [1]. ARSÈNE, paysan [2].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BÉGAGNON.

Elle entre à reculons, en ayant l'air de terminer une discussion.

Eh bien ! monsieur le curé, c'est ça !... sortez sans douillette ! attrapez froid !... Faites à votre tête... Moi, d'abord, je ne veux plus rester chez vous !...

1. Mouchoir à la tête, fichu croisé sur la poitrine, grand tablier bleu.

2. Sabots, pantalon grossier. Blouse bleue. Casquette ou bonnet de coton, bosse, parapluie à la main. Il pourra prendre de préférence l'accent normand.

(*S'avançant avec colère.*) C'est vrai, ça; voyons, est-ce raisonnable, de vouloir s'en aller sans douillette, avec le roid qu'il fait?... C'est bien la peine d'avoir écouté pendant vingt-cinq ans sa gouvernante, (*Avec humeur.*) non, sa *servante;* car je ne suis plus que sa *servante*... pour en arriver à ne faire qu'à sa tête!... Aussi, rien ne va plus... Le bedeau lui buvait tout son vin... Il a fallu le renvoyer... A présent, nous sommes obligés d'en chercher un partout... Si ca continue, il faudra que, dimanche prochain, je fasse office de bedeau à l'église... Vous jugez un peu!... (*On frappe.*) Qui est là?

SCÈNE II

MADAME BÉGAGNON, ARSÈNE.

ARSÈNE.

Monsieur le curé, s'il vous plaît?

MADAME BÉGAGNON, *avec humeur.*

C'est moi!... (*Se reprenant.*) C'est ici... Qu'est-ce que vous lui voulez, à monsieur le curé?

ARSÈNE, *timidement.*

Je viens me présenter comme bedeau...

MADAME BÉGAGNON, *en colère.*

Eh bien! M. le curé n'est pas ici... Il est sorti... Et il va me revenir avec un rhume terrible.. pour n'avoir pas voulu m'écouter!...

ARSÈNE, *avec embarras.*

Alors, comme ça, vous ne pouvez, sans doute, pas?...

MADAME BÉGAGNON, *grognon.*

Alors, ça m'a bouleversée... Voilà où j'en suis... Et vous venez pour remplacer le bedeau!... Vous pensez, avec le froid qu'il fait!... (*A Arsène.*) Il faut quelqu'un qui ait déjà servi... (*Poursuivant sa première idée.*) sans pardessus...

ARSÈNE, *sans comprendre.*

Si j'ai servi... sans pardessus?...

MADAME BÉGAGNON, *en colère.*

Qu'est-ce qui vous parle de pardessus?

ARSÈNE.

Be dame!... C'est vous qui venez de me dire...

MADAME BÉGAGNON.

Sans douillette, quoi...

ARSÈNE, *sans comprendre.*

J'ai bien été bedeau; mais je n'ai jamais porté de... comment *que* vous dites ça?...

MADAME BÉGAGNON.

Vous voyez bien que je parle de M. le curé... qui va revenir avec un rhume épouvantable; peut-être bien avec une fluxion de poitrine... (*Avec autorité.*) Ah! vous savez, il y a vingt-cinq ans que je suis ici, à Gauderville, et quand on ne veut pas écouter la mère Bégagnon, toute vieille qu'elle est... il n'y a pas à dire... il arrive malheur...

ARSÈNE.

Mais je vous prie bien de croire, *mame* Bégagnon, que si je pouvais être le bedeau de M. le curé, je vous écouterais...

MADAME BÉGAGNON, *se radoucissant.*

A la bonne heure!... C'est ce que vous auriez de mieux à faire... (*L'examinant.*) Eh bien! mais dites donc, vous n'êtes pas mal tourné, savez-vous, pour faire un bedeau, et je vous jure que je m'y entends...

ARSÈNE, *flatté.*

Je pense bien...

MADAME BÉGAGNON.

Certainement... Faites voir vos mollets...

ARSÈNE.

Voilà...

MADAME BÉGAGNON, *à part.*

Ils sont à lui!... (*A Arsène.*) Vous êtes taillé, vous; parlez-moi de ça... Ça fait plaisir à voir, des hommes comme vous!...

ARSÈNE.

Ah! dame! je ne peux pas me plaindre...

MADAME BÉGAGNON.

M. le curé serait peut-être bien content de vous avoir... Vous connaissez le service?

ARSÈNE.

Comme çi, comme ça...

MADAME BÉGAGNON.

Ah! ici, il n'y a pas de « comme ci, comme ça »... Il faut que ça marche, dans la paroisse de M. le curé...

ARSÈNE.

Je ferai mon possible...

BÉGAGNON.

Montrez-moi comment vous savez manœuvrer ?

ARSÈNE.

Comment ? ici ?... Dans votre cuisine ?...

MADAME BÉGAGNON.

D'abord, il faut que je vous explique... Chez nous, il y a des jours fériés et des jours non fériés...

ARSÈNE.

Où j'étais, c'était pareil ; il y avait aussi des jours de semaine et des dimanches...

MADAME BÉGAGNON.

C'est ça ; je vois que vous connaissez votre affaire. Eh bien ! les jours non fériés, n'est-ce pas, ça va tout seul ?... Vous sonnez la messe en tirant sur la corde, comme ça... de tout votre cœur...

Geste.

ARSÈNE, *d'un air capable.*

Nous connaissons... C'est moi qui ai sonné le glas de ma première femme... celle qui me battait... Je m'y entends, allez !... *Geste.*

MADAME BÉGAGNON.

Parfaitement... Et vous empêchez les gamins de l'école de se suspendre *après* la corde...

ARSÈNE.

Vous pourrez vous en rapporter à moi...

MADAME BÉGAGNON.

Mais les jours fériés... Ah !... dame !... c'est autre

chose... Il y a du *Cérémonieux*... Vous mettez l'uniforme et votre grand chapeau...

ARSÈNE, *enchanté.*

Ah ! vous avez aussi un uniforme et un grand chapeau ?

MADAME BÉGAGNON, *avec fierté.*

A Gauderville, voyons ?... Ce serait malheureux... Les jours ordinaires, vous serez bedeau; mais les jours fériés, vous serez suisse...

ARSÈNE.

Je suis justement de la Haute-Saône; c'est comme qui dirait la Suisse... Il y a, à peu près, six à huit lieues... en voiture...

MADAME BÉGAGNON.

Le conseil de fabrique a même acheté une HALLEBARDE ; mais, dame ! il faudra en avoir soin...

ARSÈNE.

Soyez tranquille ! Pensez ! Une HALLEBARDE !..

MADAME BEGAGNON.

Quant aux burettes, vous saurez que c'est moi qui les remplis...

ARSÈNE.

Ah ! c'est vous qui remplissez les... et alors, on...

Signe de désappointement.

MADAME BÉGAGNON.

Oui, oui, c'est moi... Oh ! pour ça, il n'y a pas à discuter...

ARSÈNE.

Je ne dis rien, non plus.

MADAME BÉGAGNON, *s'animant.*

Vous auriez tort de dire quelque chose ; il ne manquerait plus que cela... (*On entend un coup de sonnette.*) Tenez ! le voilà qui rentre...

ARSÈNE

C'est sans doute M. le curé ?

MADAME BÉGAGNON, *en colère.*

Parbleu ! qui voulez-vous que ce soit ?... (*On entend tousser.*) Allons ! bon !... Qu'est-ce que je disais... En voilà pour tout l'hiver, à présent !...

ARSÈNE, *timidement.*

Est-ce que je pourrai lui parler ?...

MADAME BÉGAGNON, *furieuse.*

Ah çà ! vous voulez donc l'épuiser ?... (*On entend tousser.*) tenez !... Tenez ! Vous ne l'entendez donc pas ? Ah ! quand on n'écoute pas la mère Bégagnon... Il a peut-être attrapé une fluxion de poitrine, seulement...

ARSÈNE.

Mais, je n'aurais qu'un mot...

MADAME BÉGAGNON, *exaspérée.*

Puisque je vous dis de revenir demain ; vous ne comprenez donc pas le français ?... Ça lui apprendra à s'en aller sans sa douillette... Moi, d'abord, je ne veux plus rester, pour voir de mes yeux des choses pareilles !...

Elle sort.

ARSÈNE, *désappointé.*

Ah ! bien, vrai !... Croyez-vous que c'est revêche, ces

vieilles servantes de curé... Elle m'a dit de revenir demain, je reviendrai demain ; mais, là, comme on dit : il vaut mieux avoir recours au bon Dieu qu'à ses saints !...

MARIVAUX

CHARADE EN TROIS ACTES

MARIVAUX

ACTE PREMIER

MARI

La scène se passe dans un salon.

PERSONNAGES : M. VERRIER, 49 ans [1]. Mlle LARGILIER, 45 ans [2]. JUSTINE, soubrette [3].

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTINE, *entrant un plumeau à la main.*

Ah ! mon Dieu ! quelle drôle de maison !... On n'a jamais une minute de repos... Ce n'était vraiment pas la peine de se placer chez une demoiselle seule, pour

1. Tenue bourgeoise caricaturée. Col et cravate ridicules, grand chapeau, etc...
2. Crinoline, coiffure antique, mise prétentieuse, etc.. etc..
3. Mise de soubrette bretonne ou autre.

avoir tant à travailler... Voilà qu'il me faut maintenant arranger le salon, parce que mademoiselle va recevoir son... (*Riant.*) Vous ne devineriez jamais qui... Son prétendu !... Mademoiselle qui va se marier !... Non ! vous savez, quand on la connaît, c'est à en mourir de rire... Quarante-cinq ans, pas de cheveux, avare comme je ne sais quoi... Et, avec ça, bègue à ne pas pouvoir dire deux mots de suite, sans se décrocher la mâchoire... « Justine vos a-a-a-artichauts ne sont pas cuits !.. Vous aurez l'a-a-a-amabilité de porter cette lettre !.. » Je trouve ça si drôle, quand elle me parle, que j'éclate !... Que voulez-vous ? Ce n'est pas ma faute... Alors, elle me dit qu'elle aurait envie de me mettre à-à-à-la porte !... (*Elle époussette les meubles.*) C'est égal, je voudrais bien le voir, le futur MARI de mademoiselle... Il ne faut vraiment pas qu'il soit difficile... On dit que l'amour est aveugle ; mais je me demande, tout de même, ce qu'il avait sur l'œil le jour, où... (*On frappe à la porte.*) C'est peut-être lui...

SCÈNE II

JUSTINE, MONSIEUR VERRIER.

MONSIEUR VERRIER.

C'est bien ici ma-a-a-demoiselle La-a-a-rgilier ? *Justine le regarde, comme ahurie et sans avoir l'air de comprendre ce qu'il dit.*) Re-re-re-mettez lui donc cette ca-a-a-arte, je vous prie...

JUSTINE, *à part.*

Comment ! lui aussi ? (*A Verrier.*) Oui, monsieur, c'est ici... Veuillez vous asseoir, je vais lui remettre votre carte... (*S'en allant, à part.*) Eh bien ! c'est réussi... Ça va faire la paire !...

Elle sort en riant.

VERRIER, *seul.*

Je vais pro-pro-profiter de cette glace pour re-re-re-regarder si je suis bien co-co-co-correct... Figu-gu-gurez-vous que je n'a-a-a-avais pas l'idée de me ma-a-a-arier, quand, l'autre soir, chez une de mes cou-cou-cou-cousines, on me fit faire la co-co-co-connaissance de ma-a-a-ademoiselle La-a-a-argilier... Je sais bien que ma po-po-po-position d'a-a-a-avocat, encore bien mo-mo-modeste, ne fait pas de moi un pa-a-a-arti mé-é-é-erveilleux ; mais je ne refu-fu-fusai pas la pro-pro-pro-position... car la pé-pé-pé-ersonne m'-t-on dit a tant de qua-qua-qua-lités que... (*Mademoiselle Largilier entre.*) Ah !.. la voi-oi-oi-ci...

SCÈNE III

MONSIEUR VERRIER, MADEMOISELLE LARGILIER, *puis* JUSTINE.

VERRIER, *saluant.*

Ma-a-a-ademoiselle, veuillez re-re-re-cevoir mes (*7*) ho-ho-ho-hommages les plus plus plus plus respectueux...

MADEMOISELLE LARGILIER.

A-a-avec grand plaisir, mon-mon-mon-monsieur ; Et c'est bien (*n*)'ai-n'ai-n'ai-mable à vous d'être ve-ve-venu si loin...

VERRIER.

L'a-a-a-amour, ma-a-a-ademoiselle, donne des ailes à ceux qui-qui-qui-aiment et je crois que pour (*r*) a-ra-ra-voir le plaisir de vous voir, je-je-je-je serais (ʒ')a-a-a-allé au bout du monde...

MADEMOISELLE LARGILIER.

Ah ! monsieur, on ne sau-sau-sau-rait être plus (ʒ') ai-z'ai-z'aimable...

JUSTINE, *dans l'embrasure de la porte, à part.*

Je veux les écouter...

VERRIER, *s'asseyant.*

C'est que du-du-du-jour où je vous vis chez ma cou-cou-cou-sine, je ju-ju-ju-rai de n'avoir que que que vous pour femme...

MADEMOISELLE LARGILIER, *de même.*

Et moi que-que-que-vous pour MA-A-A-ARI...

VERRIER.

Aussi n'ai-je qu'un dé-dé-dé-désir, celui de vous (ʒ')é-zé-zé-pouser...

JUSTINE, *de la porte, à part.*

Il me fait grincer les dents : zé-zé-zé-zépouser...

VERRIER.

Car, je crois que nous nous nous sommes faits l'un l'un l'un l'un pour l'autre...

JUSTINE, *même jeu.*

Absolument.

MADEMOISELLE LARGILIER.

Monsieur, je co-co-co-commence à n'être plus-plus-plus-plus tout à fait jeune ; car j'ai qua-qua-qua-rante cinq ans...

VERRIER.

Et moi qua-qua-qua-quarante neuf.

MADEMOISELLE LARGILIER.

Et je crois que le plus sa-a-age parti à prendre à-drà-drà-drà-notre âge est de nous ma-a-arier.

VERRIER.

Pa-a-a-arfaitement...

MADEMOISELLE LARGILIER.

C'est donc un ma-a-a-ariage de rai-rai-rai-raison...

VERRIER.

Et aussi d'in-in-in-in...

JUSTINE, *même jeu.*

-in-in-in-in-

VERRIER.

-clination... (*Se retournant.*) Est-ce que vo-vo-vo-votre appartement est à ré-ré-ré-répétition ?

JUSTINE, *se retirant.*

Oh ! il m'a entendu !...

MADEMOISELLE LARGILIER.

Non, mon-on-on-onsieur, c'est sans-sans-sans doute l'écho...

VERRIER.

Ah ! for-or-ort bien !.. Quant à mes ca-ca-ca-capitaux, ils sont pla-pla-pla-placés dans une en-en-en-entreprise de po-po-po-poteaux télégraphiques et par par par conséquent en toute sécu-cu-cu-curité...

MADEMOISELLE LARGILIER.

Oh ! de ce cô-cô-cô-côté, je ne suis suis suis pas en peine... Et je je je je crois que je se-se-se-serai très heu-z'heu-z'heu-z'heureuse avec vous.

VERRIER.

De mon cô-cô-côté je ferai tous tous tous mes efforts, pour a-ra-ra-rassurer votre bonheur...

Il se lève pour prendre congé.

MADEMOISELLE LARGILIER.

Le jour du ma-a-a-ariage nous irons nous-nous-nous promener au bois bois bois bois de boulogne, comme l'a-a-a-aristocratie...

VERRIER.

Et faire notre dî-dî-dî-dîner chez Vé-vé-véfour, aussi comme l'a-a-a-aristocratie...

MADEMOISELLE LARGILIER.

Cer-cer-certainement.

VERRIER.

Nous dan-dan-dan-danserons ensemble le pre-pre-pre-premier quadrille !.. Allons, a-a-a-adieu, ma-a-a-ademoiselle !...

MADEMOISELLE LARGILIER, *l'accompagnant.*

A-a-a-dieu, cher mon-mon-monsieur...

Ils sortent.

SCÈNE IV

JUSTINE, *reparaissant.*

Eh bien ? qu'en dites-vous ? Croyez-vous qu'ils sont assortis ? qu'ils ont tous deux les mêmes (*Contrefaisant*) qua-qua-qua-lités pour s'é-s'é-s'é-s'épouser !... C'est-à-dire que si, j'avais les moyens, quand ils seront mariés, je les ferais empailler ! !..

Elle sort.

ACTE DEUXIÈME

VEAU (*pour* VAUX)

La scène se passe chez la baronne de la Rose Trémière.

PERSONNAGES :

- LA BARONNE DE LA ROSE TRÉMIÈRE [1].
- BAPTISTE DE LA CANEBIÈRE [2].
- MISS HUDSON [3].
- OSCAR DE LA DANDINIÈRE [4].
- TAUSERMANN [5].
- UNE VOIX A LA CANTONADE.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, BAPTISTE, MISS HUDSON.

LA BARONNE.

Voulez-vous que nous passions dans ce petit salon,

1. Toilette de soirée.

2. Marseillais : accent local très prononcé, pantalon clair, gilet clair, redingote noire, chapeau gris.

3. Anglaise : accent britannique ; toilette caricaturée d'Anglaise en soirée.

4. Fashionable sur le retour, 55 ans, très élégant.

5. Tenue de soirée ; gestes raides, manquant de grâce et d'aisance, allure exotique.

pour causer à notre aise ? Mon voisin ne se plaindra plus, j'imagine, que nous lui faisons trop de bruit...

BAPTISTE, *entrant.*

Volontiers... Tiens! les lampes étaient *éclairées*?

LA BARONNE, *à part.*

Oh! le vilain Marseillais!... (*Haut*) Oui, cher monsieur, on avait allumé les lampes...

MISS.

Ce était véritablement très beau chez vous...

LA BARONNE.

Malheureusement, j'ai pour voisin un homme horriblement grincheux et, comme les cloisons sont très minces, au moindre bruit, il vient me faire une scène...

BAPTISTE, *s'asseyant.*

Eh bien! baronne, pour vous continuer mon histoire, je vous racontais donc que nous *otres*, Marseillais, nous ne nous laissons pas attraper et qu'on ne nous en fait pas accroire comme ça... *tron de l'air*!

MISS.

On raconté cependant beaucoup d'histoires sur le Marseillais...

LA BARONNE.

Oui, oui; miss a raison.

BAPTISTE.

Ah! vaï... Donc, mon *excellent bon*, que je rencontrai sur le port de Marseille, se mit à me parler de la végétation de son pays... patati... patata... Et il ajouta : la fertilité y est telle, qu'un soir, nous plantâ-

mes une allumette dans un champ et que le lendemain, nous y trouvâmes un arbre couvert de feuilles !...

MISS.

Aoh ! *beautifull!...*

LA BARONNE.

Et vous, naturellement, vous l'avez cru...

BAPTISTE.

Non pas!!.. Nous le crûmes pas... Alors, je lui racontai qu'un jour, à Marseille, je *fus* aux allées de *Méilhan* et que j'y perdis un bouton de culotte... Le lendemain, nous allâmes pour le chercher, des amis et moi, et que trouvâmes-nous à la place? un pantalon tout fait!... Zuzez un peu...

MISS.

Aoh!... ce était possible ?

LA BARONNE.

Ne le croyez donc pas, c'est un Marseillais...

MISS.

Nous autres, dans la Angleterre, nous ne racontons jamais que des histoires véritables...

BAPTISTE.

Bou dioù ! A côté de nous *otres*, vous, Anglais, vous n'avez pas deux liards d'imagination... Et si je vous racontais l'histoire du hareng qui bouchait le port de Marseille... Ah bien ! par *eχemple* qu'est-ce que vous diriez?

LA BARONNE.

Oh! non! non, nous la connaissons... (*On annonce.*) M. Oscar de la Dandinière! M. Tausermann.

SCÈNE II

LES MÊMES, OSCAR TAUSERMANN.

OSCAR.

Bonjour, chère baronne, j'arrive un peu tard... n'est-ce pas? mais vous savez, je suis très pris... très pris...

LA BARONNE.

Allons! on vous excuse...

OSCAR, *présentant Tausermann.*

Et je vous présente mon excellent ami Tausermann... fort recherché dans les salons viennois... à Berlin, également... Voix superbe... superbe!...

TAUSERMANN, *saluant.*

Madame!...

LA BARONNE.

Enchantée, monsieur : j'espère, alors, que vous nous permettrez de vous mettre à contribution...

TAUSERMANN.

Certainement! (*Imitant le beuglement du veau.*) *Meuh*!!!

LA BARONNE, *effrayée.*

Qu'est-ce que c'est?

MISS, *de même.*

Aoh! qu'est-ce que ce était?

BAPTISTE.

Ah! par exemple, baronne, ce n'est pas moi...

OSCAR, *vivement.*

Ce n'est rien... ce n'est rien!... (*A la baronne.*) Ah! c'est vrai, j'avais oublié de vous prévenir que mon ami a un petit tic...

LA BARONNE, *ahurie.*

Ah! bah?

OSCAR, *à demi-voix.*

On l'a changé de nourrice et alors...

TAUSERMANN, *comme précédemment.*

Meuh!!!...

LA BARONNE, *effrayée, à Oscar.*

Et c'est cela, son tic?

OSCAR.

C'est intermittent...

LA BARONNE *à Tausermann.*

Veuillez vous asseoir, monsieur... (*A part.*) En voilà un tic!... c'est effrayant!...

TAUSERMANN.

Merci bien...

Il s'assied.

LA BARONNE, *à part.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vais en faire?... Et mon voisin?...

BAPTISTE, *à Miss.*

Je croyais que c'était un VEAU qui arrivait...

OSCAR, *allant présenter ses hommages à Miss.*

Miss, j'ai bien l'honneur... Et comment avez-vous trouvé Paris?

MISS.

Beautiful... Beaucoup de *great attraction...*

TAUSERMANN.

Meuh ! ! !

TOUS, *ressautant.*

Quoi ?... quoi ?... qu'est-ce que c'est ?...

OSCAR, *vivement.*

Rien... Rien, c'est mon ami...

LA BARONNE, *à part.*

Mais c'est horriblement désagréable des invités pareils... Quel tic !...

BAPTISTE, *se levant pour serrer la main d'Oscar.*

Et autrement, cher bon, nous allons toujours bien ?...

OSCAR.

Très bien ! merci... Très, bien.

BAPTISTE.

Vous savez, je vous félicite de votre ami... Il imite admirablement le VEAU.

TAUSERMANN.

Meuh ! ! !

LA BARONNE, *inquiète.*

Ah ! mon Dieu ! monsieur, voudriez-vous prendre quelque chose ?

MISS.

Peut-être *un tass'd'thé.*

BAPTISTE.

Moi, quand je suis enroué, je prends un peu de frontignan, avec un quart de *fougasse*... ça me dégage les bronches...

OSCAR.

Il n'y a qu'à ne pas y faire attention...

BAPTISTE.

Il est bon, lui, de dire qu'on n'y fasse pas attention!...

A ce moment, on entend frapper vigoureusement à la porte et une voix crie à la cantonade :

LA VOIX.

Ah çà! ce n'est pas assez de donner des soirées à des gens tapageurs, il faut que vous invitiez, à présent, le jardin d'acclimatation ?

LA BARONNE.

Oh ! mon voisin ! (*Allant parler à la porte.*) Monsieur, je suis bien fâchée ; mais comment voulez que je fasse ? C'est un de mes invités qui fait ce bruit-là...

LA VOIX.

Ils sont jolis vos invités!... Moi, ça m'est égal ; j'irai me plaindre au propriétaire...

LA BARONNE, *en colère.*

Eh bien ! allez-y, monsieur, si vous croyez que cela m'amuse plus que vous, d'avoir un VEAU dans mon salon ?...

Elle rentre.

OSCAR.

Je suis désolé; mais vraiment...

LA BARONNE, *furieuse.*

Ils sont propres, vos amis !... (*Se radoucissant.*) Je proposerais, pour égayer la soirée, de jouer aux proverbes ou aux petits papiers...

TAUSERMANN.

Meuh!!!

OSCAR, *se levant.*

Chère baronne, je crois que nous ferions mieux de

nous retirer ; car, vraiment, mon ami n'avait jamais eu son tic aussi fort...

LA BARONNE.

Mon Dieu ! je n'ose pas vous retenir, à cause de mon voisin...

BAPTISTE.

Si vous aviez une muselière ?..

LA BARONNE.

Malheureusement, je n'en ai pas...

MISS, *se retirant.*

Il était très tard et je vôlai partir aussi... (*Elle fait quelques pas, puis revient, piquée, en disant.*) Je étais étonnée que monsieur ne m'avoir pas demandé de me accompagner jusqu'à mon pension de famille.

BAPTISTE, *interdit.*

Comment ? mais mademoiselle !...

MISS, *s'indignant.*

Oh ! schoking !... En Angleterre, les messieurs demander toujours aux dames la permission de les accompagner...

BAPTISTE.

Allons, bon !... c'est un *camouflet*, à présent... Eh bien ! je m'en souviendrai, de vos soirées parisiennes... Bonsoir, madame la baronne.

Il sort.

MISS, *se retirant.*

Madame, au plaisir de vous revoir...

LA BARONNE.

Bonsoir, chère Miss, et croyez combien je regrette...

TAUSERMANN, *prenant congé.*

Meuh!!!

Il salue et sort.

OSCAR.

Toutes mes excuses, chère baronne, je ne croyais pas, je vous jure...

LA BARONNE, *l'accompagnant à la porte.*

Ah! non! par exemple, cette fois, je suis furieuse après vous. Je ne vous excuse pas... et si vous m'amenez encore des animaux à mes soirées, je vous servirai du son, en guise de rafraîchissements...

OSCAR.

Ce sera toujours mieux que ce soir... Il n'y en avait pas!...

Ils sortent.

ACTE FINAL

MARIVAUX.

La scène se passe chez madame Basilique.

PERSONNAGES : MADAME BASILIQUE [1]. — M. CRAPOULOT [2]. — GERMAINE [3].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BASILIQUE, GERMAINE.

MADAME BASILIQUE, *de la porte.*

Germaine ? Etes-vous allée porter ma lettre à M. Crapoulot ?

GERMAINE, *paraissant.*

Oui, madame ; et M. Crapoulot m'a fait dire qu'il

1. Mise de femme originale : modes d'autrefois ; crinoline, etc...

2. Maniaque. 60 ans. Il entre avec un chapeau gris, qu'il tient à la main et avec lequel il gesticule en parlant.

3. Bonne à tout faire. Bonnet breton ou bonnet de lingerie ordinaire.

viendrait, sans doute, ce soir, parce qu'il avait à vous causer...

Elle se retire.

MADAME BASILIQUE, *vivement.*

Qu'il viendrait ce soir? (*Avec humeur.*) Vous auriez dû me dire cela plus tôt, Germaine; j'aurais condamné ma porte... Oh! quelle fille insipide vous êtes!... (*S'avançant dans le salon.*) Dieu! que les domestiques sont ennuyeux!... Je vous demande un peu si c'est drôle, de passer une soirée en tête-à-tête avec M. Crapoulot, un vrai malade imaginaire, qui croit toujours être à la veille de sa mort! (*Appelant.*) Germaine?

GERMAINE, *paraissant.*

Madame?

MADAME BASILIQUE.

Comment allait-il, aujourd'hui, M. Crapoulot?

GERMAINE.

J'entendais dire qu'il se plaignait d'une nouvelle maladie.

MADAME BASILIQUE.

Il se plaignait d'une nouvelle maladie? Allez vite dire à la concierge que si un monsieur vieux, laid, figure désagréable... vient me demander... (*On entend un coup de timbre.*) Tenez!... On sonne!... Si c'est lui, dites que je n'y suis pas!...

GERMAINE.

Très bien, madame. (*S'en allant.*) En voilà une qui est polie pour ses amis, au moins!

Elle sort.

MADAME BASILIQUE.

Oh! non; vous savez, je donnerais je ne sais quoi,

plutôt que d'entendre ce M. Crapoulot me demander si je trouve qu'il va mieux, ou qu'il est plus malade. Un jour, il se plaint d'être asthmatique; le lendemain, d'être poitrinaire ; le surlendemain, s'il a un bobo, il croit qu'il a attrapé une angine couenneuse...

GERMAINE.

Madame, c'est M. Crapoulot; je lui ai dit que vous n'étiez pas là; mais la concierge lui a assuré qu'elle venait de vous voir monter...

MADAME BASILIQUE.

Eh bien ! dites-lui que je suis ressortie... Oh !... lui !...

Germaine sort, quand paraît Crapoulot.

SCÈNE II

MADAME BASILIQUE, CRAPOULOT, *puis* GERMAINE.

CRAPOULOT, *un livre sous le bras.*

Ah ! j'ai bien fait de m'assurer par moi-même; je me doutais que vous étiez chez vous... Comment allez-vous, chère madame ?

MADAME BASILIQUE.

Très bien, je vous remercie.

CRAPOULOT.

Très bien ! Si c'est possible ! Y a t-il des gens qui ont de la chance de se bien porter !...

Il s'assied sur un fauteuil.

MADAME BASILIQUE.

Vous êtes donc malade, vous ?

CRAPOULOT.

Ne m'en parlez pas; plus que jamais!

MADAME BASILIQUE, *à part.*

Nous y sommes...

CRAPOULOT.

J'étais bien enchanté d'avoir justement à vous rapporter votre MARIVAUX...

MADAME BASILIQUE.

Ce n'était pas pressé...

CRAPOULOT.

Je pensais que ça pouvait l'être... J'étais donc enchanté, dis-je, d'avoir à vous rapporter votre théâtre de MARIVAUX, que vous m'aviez prêté, pour venir un peu vous consulter...

MADAME BASILIQUE.

Mais, je ne suis pas docteur, moi.

CRAPOULOT.

Oh ! qu'à cela ne tienne ; vous savez bien, que du train dont vont les choses, cela deviendra bientôt tout à fait à la mode. Nous verrons, avant peu, des femmes *doctoresses* et les hommes feront des robes...

MADAME BASILIQUE.

A la bonne heure! je crois, cher monsieur Crapoulot, que, ce soir, vous allez être divertissant... Il faut bien changer un peu ?

CRAPOULOT.

Oh ! non pas !... Figurez-vous qu'au milieu de l'escalier, j'ai manqué étouffer, tant j'étais essoufflé...

MADAME BASILIQUE.

Il fallait redescendre, cher monsieur. Pourquoi donc vous fatiguer à cause de moi ?

CRAPOULOT.

Parce que je pensais que vous pouviez avoir besoin de votre livre et puis, pour vous dire toute la vérité, je tenais à vous voir... Vous savez combien j'ai de plaisir à prendre avec vous une tasse de thé...

MADAME BASILIQUE, *à part.*

C'est sa manière d'en demander...

Elle se lève et va sonner à la cheminée.

CRAPOULOT.

Je voulais vous parler, aussi, d'un nouveau phénomène fort bizarre, que j'ai remarqué chez moi.

GERMAINE, *paraissant.*

Madame a sonné?

MADAME BASILIQUE.

Vous nous ferez du thé... N'en mettez pas trop !...

GERMAINE.

Oui, madame. (*A part.*) C'est bien la peine de laisser voir à tout le monde qu'elle est avare...

CRAPOULOT.

Voici donc ce phénomène... C'est assez difficile à expliquer... Quand je respire, je suis très oppressé et il me semble que j'entends des battements de cœur... dans le dos...

MADAME BASILIQUE.

Ah! c'est une nouvelle maladie...

CRAPOULOT.

Qui m'inquiète beaucoup, je vous assure... car c'est

excessivement bizarre, des battements de cœur dans le dos... Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte?...

MADAME BASILIQUE.

Oh ! parfaitement...

CRAPOULOT.

C'est comme si on sonnait... Toc... toc... toc... Tenez : vous comprendrez bien mieux, en appliquant l'oreille, une seconde, contre mon dos...

Il présente son dos et se courbe.

MADAME BASILIQUE

Ah çà ! vous me prenez pour un stéthoscope ?...

CRAPOULOT, *dans la même position.*

Du tout... du tout; mais, comme j'ai une grande confiance dans vos lumières... Une seconde... une seconde...

MADAME BASILIQUE, *s'approchant et appliquant la main sur le dos de Crapoulot.*

Voilà... j'écoute...

CRAPOULOT.

Vous entendez, comme c'est curieux?...

MADAME BASILIQUE.

Parfaitement... Ainsi, vous supposez que vous avez un cœur dans le dos ?

CRAPOULOT.

Voilà justement le côté bizarre de cette maladie... Je crois que le cœur doit se déplacer et s'en aller battre dans le dos... Qu'est-ce que ça peut être que cette affection-là !... je n'y comprends rien du tout...

MADAME BASILIQUE.

Il faut consulter...

CRAPOULOT.

Oh ! pour rien au monde !... J'ai une peur horrible des médecins... Quand je les consulte, je les paie pour qu'ils ne me disent pas ce que j'ai...

MADAME BASILIQUE.

Vous êtes bien bon, par exemple !...

CRAPOULOT.

C'est que voilà... Je crains d'être malade ; mais, je n'en suis pas sûr... Ah !... si j'en étais sûr, ce serait différent...

MADAME BASILIQE.

Ecoutez, cher monsieur Crapoulot, ne soyez jamais plus malade qu'aujourd'hui et vous vous porterez comme le Pont-Neuf.

CRAPOULOT.

C'est qu'il a bien vieilli, le Pont-Neuf, depuis qu'on en parle !...

MADAME BASILIQUE.

Enfin, préférez-vous que je vous dise que vous êtes malade, perdu, agonisant?

CRAPOULOT.

Non pas ! non pas !... Mais, j'ai remarqué encore bien d'autres phénomènes... anormaux !... Imaginez-vous que, l'autre soir, je lisais tranquillement, dans mon fauteuil, une scène de MARIVAUX, quand, tout à coup, j'entends, dans ma poitrine, un bruit sec et sourd... pas douloureux du reste; mais absolument comme si une de mes côtes s'était décrochée...

MADAME BASILIQUE.

Ah ! mon Dieu !

CRAPOULOT.

C'est très sérieux... Pensez donc comme ce serait fâcheux !...

MADAME BASILIQUE.

Allons donc ! vous êtes un second malade imaginaire...

CRAPOULOT, *s'auscultant, effrayé.*

Parbleu ! Je vous dis que ça s'est décroché... Oh ! mon Dieu !...Eh bien ! mais alors, que vais-je devenir ?

GERMAINE.

Madame, le thé est servi.

MADAME BASILIQUE.

Allons ! cher monsieur, venez prendre une tasse de thé !... cela vous remettra votre côte... (*A part.*) Ah ! qu'il est insipide !...

CRAPOULOT, *s'en allant.*

Vous comprenez comme c'est pénible de savoir qu'on a une côte de décrochée... Et puis, ce n'est pas tout... J'ai remarqué bien d'autres phénomènes étranges !...

Il est déjà sorti qu'on l'entend encore se plaindre.

MADAME BASILIQUE.

Ah ! mon doux Jésus !... Pourquoi n'a-t-on pas ajouté aux litanies des Saints ? « Des malades imaginaires, délivrez-nous ! Seigneur !... »

Elle sort.

MOLIÈRE

CHARADE EN TROIS ACTES

MOLIÈRE

ACTE PREMIER

MOT (*pour* MO)

La scène se passe dans une chambre de jeune fille.

PERSONNAGES : JEANNE. LUCIE. ALICE. MARCEL. — Mise ordinaire de soirée ou de ville.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, ALICE, LUCIE.

JEANNE, *d'un air de cachotterie.*

Alice ?... Lucie ?... Arrivez vite, pendant que grand-père n'est pas là !...

ALICE, *précipitamment.*

Quoi ?.. Qu'est-ce qu'il y a ?

LUCIE, *de même.*

Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que c'est ?

JEANNE.

Eh bien ! il y a que, ce soir, c'est la fête de grand-père et qu'il s'agirait d'organiser quelque chose.

LUCIE.

Oh !... C'est maintenant que tu nous dis cela ? Il est bien temps !...

ALICE.

C'est vrai, ma chère ; tu aurais dû nous prévenir plus tôt.

JEANNE.

Mais non ; cela ne fait rien. On peut très bien s'entendre dès maintenant et organiser quelque chose d'amusant.

ALICE *et* LUCIE.

Quoi donc ?

JEANNE.

Voici. D'abord, tante Herminie a préparé autant de bouquets que nous serons de personnes, et elle a fait un compliment en vers, que nous réciterons à tour de rôle...

ALICE.

A tour de rôle ?

JEANNE.

Mais oui, écoute donc : ce compliment comprend huit ou dix couplets de quatre vers ; chaque couplet fait l'éloge d'un des ouvrages de grand-père. De sorte que chacun s'avancera pour dire son quatrain, et quand ce sera fini, nous irons toutes embrasser grand-père, en lui offrant notre bouquet... Comprenez-vous ?

ALICE *et* LOUIS.

Parfaitement...

ALICE.

On pourrait même, ensuite, faire une grande farandole autour de grand-père... Je sais justement un air très entraînant...

JEANNE.

Seulement, ce qui nous manque, c'est la pièce de résistance...

LUCIE.

Qu'est-ce que tu veux dire par là?

JEANNE.

Qu'il faudrait, après notre compliment, quelque chose comme une comédie, pour faire rire et égayer la soirée ; car, tu comprends bien que nous avons l'intention de nous amuser...

ALICE.

Comment veux-tu que, d'ici à ce soir, nous ayons le temps de préparer une comédie ? Tu n'y penses pas !...

LUCIE.

Il faudrait avoir, au moins, un ou deux jours devant soi, pour apprendre son rôle...

ALICE.

Nous pourrions nous en tenir au compliment et remettre notre comédie à dimanche prochain.

JEANNE.

Oh ! mais non ; il faut faire quelque chose, ce soir même... jouer la comédie, se déguiser, s'amuser enfin...

LUCIE.

Tu vois bien, cependant, que nous ne pouvons pas jouer la comédie ; nous ne nous sommes pas préparées... Eh bien! on dansera, voilà tout!...

JEANNE.

Grand-père se plaint que cela fait trop de bruit...

ALICE, *cherchant.*

Alors, que pourrions-nous faire ?

JEANNE.

Tu ne te souviens pas de ton rôle, dans la *Poudre aux yeux*, que nous avons jouée l'année dernière ?

ALICE.

Ah ! ma chère, pas du premier mot. (*A Lucie.*) Et toi ?

LUCIE.

Moi ? Je ne sais même plus ce que je faisais... Ah! si, si ! *Georgina*, la cuisinière de *Malingear*...

ALICE.

Et moi, *Mélanie*, la femme de *Malingear*.

LUCIE.

Mais, voyons; nous ne pouvons pas jouer trois actes, sans les répéter?... Et puis, nous ne les savons plus !

JEANNE.

Quelques scènes, seulement !

ALICE.

Je t'assure que c'est impossible...

LUCIE, *vivement.*

Oh ! tu ne sais pas ce que nous pourrions faire, plutôt?

JEANNE *et* ALICE.

Non, quoi ?

LUCIE.

Jouer une charade !...

JEANNE.

Ah ! oui, c'est une excellente idée...

ALICE.

Le fait est que c'est presque aussi amusant qu'une comédie. Et il y a beaucoup moins de préparatifs à faire...

LUCIE.

Et puis on se déguise drôlement !

JEANNE.

Allons ! c'est cela ! c'est cela !... Organisons une charade !...

ALICE.

En combien d'actes ?

LUCIE.

En autant que nous voudrons... En trois ou quatre actes...

JEANNE.

Oui ; voyons, cherchons un MOT !...

ALICE.

Toi, Lucie, qui as beaucoup d'imagination ?...

LUCIE, *donnant à Alice une petite tape.*

Elle a toujours l'air de se moquer de moi, cette méchante petite Alice.

JEANNE.

Allons ! cherchons ! Cherchons un MOT ; nous n'avons pas de temps à perdre.

ALICE.

Moi, je propose : *Éléphant.*

LUCIE.

Qu'est-ce qu'on ferait pour *E* ?

JEANNE.

La scène de M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme.*

LUCIE.

Et pour *lé?*

JEANNE.

On trouverait quelque chose : mais pour le tout : *Éléphant*, on déguiserait le gros M. Chicancard, qu'on ferait mettre à quatre pattes... On rirait énormément.

LUCIE.

Oh ! non, il se fâcherait... Cherchons un autre MOT.

ALICE.

Tu n'as pas un livre de charades, où l'on puisse en trouver ?

JEANNE.

Non ; est-ce qu'il en existe des *livres de charades?*

LUCIE.

Mais oui ; attends, je vais appeler Marcel, lui qui est si fort pour toutes ces choses-là doit le savoir... (*Elle va jusqu'à la porte.*) Marcel ? Marcel ? (*Elle rentre.*) Il va bien nous le dire, lui...

SCÈNE II

Les Mêmes, MARCEL.

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mesdemoiselles ?

LUCIE.

Dis donc, Marcel, nous avons l'intention de jouer, ce soir, une charade pour la fête de grand-père...

MARCEL.

Parfait. Je jouerai.

TOUTES.

Nous y comptons bien.

LUCIE.

Et, à ce propos, je voulais te demander s'il n'existe pas un livre, où l'on trouve des MOTS pour charades, avec des développements appropriés ? Cela nous éviterait la peine d'en chercher...

MARCEL.

Mais si ! cela existe.

ALICE.

Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

MARCEL.

Eh bien ! c'est justement ce que vous demandez : Un volume où l'on a réuni des charades traitées avec des développements et une liste de MOTS propices...

JEANNE, *battant des mains.*

A la bonne heure !... Où cela se vend-il ?

MARCEL.

14, rue de Grammont! à la librairie théâtrale! où l'on trouve les monologues de Coquelin et de Galipaux... Vous n'avez qu'à faire demander : *les Charades en action*, 3 fr. 50 le volume !...

LUCIE.

C'est tout ce qu'il nous faut !...

JEANNE, *inscrivant*.

Tu dis ?

MARCEL.

14, rue de Grammont, à la librairie théâtrale... Heureusement que nous sommes en petit comité ; car vraiment, on croirait que je fais de la réclame à l'auteur...

ALICE.

Bah ! la belle affaire !... C'est la mode, aujourd'hui.

JEANNE.

Merci bien ! Je vais dire à Théodore d'aller tout de suite nous acheter ce livre...

MARCEL, *s'apprêtant*.

Attendez ! J'y vais : j'aurai plus tôt fait...

Il sort.

TOUTES.

Dépêche-toi !...

JEANNE.

Bravo! Et je crois que, ce soir, nous nous amuserons! Allons vite sortir les costumes !...

Elles sortent.

ACTE DEUXIÈME

LIERRE (*pour* LIÈRE)

La scène se passe dans une auberge de Normandie.

PERSONNAGES : { PÉCUCHON [1]. VICTORINE [2]. ADOLPHE [3].

SCÈNE PREMIÈRE

VICTORINE, PÉCUCHON.

Pécuchon entre en scène, une serviette sous le bras, et essuie les verres qui doivent se trouver sur une table. Victorine s'assied sur une chaise et épluche de la salade dans son tablier.

VICTORINE.

Alors, comme ça, Pécuchon, tu ne veux point aller

1. Paysan normand. Accent du pays. Il doit être en manches de chemise; sabots, pantalon bleu, gilet ouvert.

2. Paysanne normande. Bonnet de coton, fichu croisé sur la poitrine, etc...

3. Fils de Victorine et de Pécuchon, gamin, niais et balourd.

jusqu'à l'école, pour voir la distribution des prix de *not'* fils Adolphe...

PÉCUCHON.

J'ai dit que je n'irai point... Je n'irai point... Tu sais *ben* que ça n'a jamais été mon idée, d'envoyer *not'* gas à l'école.

VICTORINE.

Pécuchon, quand tu parles comme ça, tu vas comme *not'* charrette, quand ell' chavire...

PÉCUCHON.

Ça m'est *côre* égal, tu sais *ben;* je parle comme je sais... J' suis point greffier, ni institu*teu, mé*... J' suis Pécuchon, auber*gisse* à Landerville... Et j'en suis pour ce que j'ai dit...

VICTORINE.

T'es qu'un entêté, Pécuchon!

PÉCUCHON.

J' suis moins entêté que *té,* ben sûr!... En allant à l'école, not' Adolphe n'apprendra que des *gueuseries...*

VICTORINE.

Allons, tais-*té,* Pécuchon, je *cré* que t'es gris...

PÉCUCHON, *furieux.*

J' suis gris?... j' suis gris?

VICTORINE.

J' te dis qu' tu l'es... C'est point d'un homme sensé de parler comme *té...*

PÉCUCHON, *frappant sur la table.*

Ah! morguienne! je sais ben que je ne suis point gris, *mé...* C'est côre *eune* menterie que tu dis là, tu sais *ben...*

VICTORINE.

J' te laisse dire...

PÉCUCHON.

L' *cré ben* que tu m' laisses dire!... N'y *suis* jamais *été, mé,* à l'école... N'ai jamais su lire... Mon père et mon grand-père *inn'* n'ont pas été *pus sciencés* qu' *mé*... Ça *n'* les a pas empêchés, quand *que c'est* qu'*y* sont morts, d' nous laisser un bel avoir... (*avouère*)... Et d'être *côre* des honnêtes gens, par dessus *l'* marché...

VICTORINE.

Tu veux donc que notre fils *séï* un âne?...

PÉCUCHON.

J' veux point qu'*y séï* un âne... J' veux qu'*y séï*, comme son père et son grand-père, un honnête garçon... Qu'*y* n'aille point apprendre des fariboles avec l'institu*teu;* mais qu'*y* reste avec nous, pour nous aider à rentrer la moisson, pour devenir un auberg*isse* et un agricul*teu*...

VICTORINE.

Ah! les hommes! quand *que c'est* qu'*y* ont leurs idées, c'est-*y* malheureux!... *Inn'* veulent point en démordre...

PÉCUCHON, *frappant sur sa tête.*

Oui... oui... C'est là dedans et *pis* ça n'en sortira point!... Tu n'en feras un beau gas, *té*, de not' Adolphe, quand *y* saura lire et *pis* compter et qu'*y* lira, dans des livres, des histoires qui *y* tourneront la tête...

VICTORINE.

Véyons!... Véyons!... Pécuchon... Qu'éque tu veux qui *y* tourne la tête, à not' gas?

PÉGUCHON.

Les méchants livres, donc! Les journaux, où *que c'est* qu'on raconte des histoires que *c'est* des menteries, depuis la première ligne jusqu'à la dernière!... Et *pis*, qu'y a des gens, *côre*, qui *créyent* que *séï* la vérité; c'est *eune* abomination, *ben* sûr!... Attends un *brin* qu'*y n'en* sache *pus* que nous, not' garçon; qu'*y* parlera d'être du conseil municipal; peut-*êt' ben*, d'*êt'* deputé, pour lors... Ah! morguienne! si mon père seulement *y véyait* des choses pareilles, qu'*y* frissonnerait!... Aussi, sais-tu ben, je m'en vas, parce que, quand je parle de ça... ça me met tout à l'envers... (*Il dépose sa serviette, va vers la porte, et se croise avec Adolphe qui rentre.*) Quein! le v'là, not' Adolphe!...

SCÈNE II

LES MÊMES, ADOLPHE, *une couronne de lierre à la main.*

VICTORINE.

Eh *ben!* tu nn'as eu, des prix, mon garçon?

ADOLPHE, *confus.*

N'en ai point eu...

VICTORINE, *désolée.*

Tu nn'as point eu?

PÉGUCHON.

Qu'éque c'est, alors, que *c'te* couronne de LIERRE que t'as là?...

ADOLPHE.

C'est *eune* couronne de LIERRE...

PÉCUCHON.

L' *vé* ben, pardi ! Mais d'où qu'*é* vient ?

ADOLPHE.

Quand *n*'ai vu que *je nn*'avais point, à l'école ; j' suis passé dans le bois et ne m'en suis fait *eune*, avec du LIERRE, pour n' n'avoir des couronnes, comme les autres...

PÉCUCHON, *furieux*.

Alors, mon garçon, comme ça, tu vas à l'école, comme *si qu' t' étais* un fils de seigneur... Tu *n' nas* dépensé pour quinze francs de livres... Puis côre, tu t'es fait payer un panier de douze sous ; puis côre, tu n'as point de prix ?...

ADOLPHE.

On ne peut pas tous en avoir, des prix...

VICTORINE.

Véyons, mon Adolphe, *qu'éque* tu fais donc, à l'école ? Tu lis ?

ADOLPHE, *d'un air béat*.

Non...

VICTORINE.

Tu écris ?

ADOLPHE.

Non...

VICTORINE.

Tu comptes ?

ADOLPHE.

Non...

PÉCUCHON, *exaspéré.*

Qu'éque tu fais donc, alors, à l'école ?

ADOLPHE.

J'attends que ce *séï el'* moment de sor*ti* !!...

PÉCUCHON, *le rudoyant.*

C'est tout ce que t'*y* fais? Attends! attends! mon garçon, je *vas* te faire rattraper le temps perdu... va-t'en me monter *eune* barrique de cidre de la cave, me conduire les *vaques* [1] à l'abreuvoir, me rentrer la moisson. (*Il secoue Adolphe qui se met à pleurer niaisement.*) Ah! mon garçon, je t'apprendrai à vouloir aller à l'école...

VICTORINE, *se levant, inquiète.*

Véyons, Pécuchon, n'*y* fais point de mal...

PÉCUCHON

Je veux point *y* en faire non pus, du mal. Mais je te dis que tu en feras un *prop' à rien*, de not' Adolphe, et qu'*y* n'ira pus, à l'école; tu entends? *y* n'ira pus; parce que je ne veux point qu'*y séï* un paresseux et un *feignant ! !*

Ils sortent.

---

1. Les vaches.

ACTE FINAL

MOLIÈRE

La scène se passe dans le cabinet de travail de Molière.

PERSONNAGES : { MOLIÈRE. / TOINETTE, sa servante.

SCÈNE UNIQUE

MOLIÈRE, TOINETTE.

MOLIÈRE, *un rouleau de papier à la main.*

Or çà, Toinette, viens t'asseoir céans, dans mon cabinet.

TOINETTE, *embarrassée.*

Comment? mon maître! Vous, le grand MOLIÈRE, vous voulez que je m'asseye sur un fauteuil... dans votre cabinet? Mais je ne suis que votre servante!

MOLIÈRE.

Sans doute; mais es-tu femme, oui ou non?

TOINETTE, *ingénument.*

Oui, mon maître.

MOLIÈRE.

Eh bien! si tu es femme, servante ou grande dame, peu importe! Tu as des oreilles pour écouter et un cœur pour éprouver des sentiments...

TOINETTE, *étonnée, à part.*

C'est la première fois que mon maître me tient un si beau discours...

MOLIÈRE, *continuant.*

Si tu es femme, tu es bien un peu coquette?... Cela me suffit...

TOINETTE, *s'asseyant, à part.*

Est-ce qu'il perdrait ses esprits?

MOLIÈRE.

Donc, Toinette, assieds-toi céans et m'écoute sans bruit...

TOINETTE, *se levant.*

Attendez un peu, je vous prie, mon maître, que j'aille écarter le fricot du feu! (*A part.*) Quelle drôle de chose que celle-là...

MOLIÈRE.

Va, ma fille! il ne faut pas que l'art des belles-lettres gâte chez nous celui de la cuisine... Ils ont tous deux des droits à nos respects... Va mettre ton fricot à l'écart du feu et reviens vite!... (*Toinette sort.*) — Oui, je veux dire à ma servante un passage du *Malade imaginaire* que je viens de terminer, pour juger sur elle de l'effet des compliments. Et, encore que la fille ne soit que servante, je pense que c'est là une besogne

utile; car les passions humaines sont uniformément pareilles aux touches d'un clavecin qui, sous les mêmes pressions, rendent toujours les mêmes sons... (*Toinette rentre.*) Or donc, Toinette, m'écoute un moment!

TOINETTE, *s'asseyant.*

J'écoute, mon maître.

MOLIÈRE.

J'ai donné ton nom de Toinette à mon personnage; c'est donc à toi que je suis censé m'adresser...

TOINETTE.

C'est à moi que vous parlerez pour tout de bon? Fort bien; du reste, puisque nous ne sommes que deux, ici, cela se comprend...

MOLIÈRE.

Moi, je suis Thomas Diafoirus, qui veut conquérir le cœur de Toinette, le tien par conséquent; et tu me diras tout haut ce que tu penses de cela...

TOINETTE, *à part.*

Voilà mon maître qui veut conquérir mon cœur!

MOLIÈRE.

Tu veux bien, n'est-ce pas?

TOINETTE, *avec embarras.*

Dame! cela dépend de vous...

MOLIÈRE.

Et de toi aussi, je suppose?

TOINETTE, *même jeu.*

Moi je veux bien...

MOLIÈRE.

Et moi de même... Je commence.

TOINETTE, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'il a, aujourd'hui, mon maître ?

MOLIÈRE, *déclamant.*

Mademoiselle...

TOINETTE.

Monsieur ?...

MOLIÈRE.

Non, non ; ne dis rien ; c'est moi qui commence. « Mademoiselle ! Ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait d'être éclairée par les rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport, à l'apparition du soleil de vos beautés... »

TOINETTE.

Pourtant, mon maître, vous devez être habitué à me voir, depuis le temps que je suis chez vous !...

MOLIÈRE, *à part.*

Elle prend le compliment pour elle, la coquette !... (*Continuant.*) « Et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur d'ores en avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique... »

TOINETTE, *à part.*

Mon maître devient fou !... Je ne l'ai j'amais vu dans cet état !...

MOLIÈRE, *continuant.*

« Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de mon cœur... »

TOINETTE, *inquiète.*

Ecoutez, mon maître, vous feriez peut-être bien d'écrire à madame, qui est à la campagne, de revenir pour vous soigner, parce que je crois que...

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que tu crois ?

TOINETTE.

Vraiment, quand on dit ces choses à sa servante...

MOLIÈRE.

Ce n'est pas de ton goût ?

TOINETTE.

Oh ! que si ; seulement, pour vous dire toute la vérité, mon maître, cela m'étonne de votre part...

MOLIÈRE.

Je continue : « que j'appende à l'autel de vos charmes l'offrande de mon cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très obéissant et très fidèle serviteur et mari ! »

TOINETTE, *se levant brusquement.*

Son mari ?... mais vous ne pouvez pas avoir deux femmes, cependant ?

MOLIÈRE.

Comment ? deux femmes ? Il n'est point question de cela ; que dis-tu de ma tirade, Toinette ?...

TOINETTE.

Que vous avez juré, mon maître, de me tourner la tête !...

MOLIÈRE, *jouant l'étonnement.*

De te tourner ?... En te lisant un passage de ma comédie ?

TOINETTE, *stupéfaite.*

De votre comédie ? C'est donc une comédie ?

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que tu croyais. alors ?

TOINETTE.

Oh ! si c'est possible ! vous disiez cela si bien ! cela avait un air si véritable !...

MOLIÈRE.

Comment ? ma pauvre Toinette, tu croyais que c'était pour tout de bon ?

TOINETTE, *atterrée.*

Bien sûr !... C'est pour cela que je me disais : mon maître a quelque chose d'extraordinaire... Oh ! puis, tenez, laissez-moi aller remettre mon fricot sur le feu... (*Elle fait quelques pas, puis revient.*) Seulement, je vous serais bien obligée, une autre fois, de ne plus me faire de ces tours-là, ou de m'avertir, à l'avance, parce que cela me donne trop d'émotion !...

Elle sort.

MOLIÈRE.

J'avais bien dit que ce n'était point de la besogne inutile que je faisais là !... (*Riant.*) Ah ! la coquette prenait la flatterie pour elle !... Cela me prouve une fois de plus que le cœur humain a partout les mêmes faiblesses, et qu'il est toujours sensible aux compliments, si déplacés qu'ils puissent être !..

POISSON

CHARADE EN TROIS ACTES

POISSON

ACTE PREMIER

POIDS (*pour* POIS)

La scène se passe dans une école communale de village

Accessoires : Une table pour l'instituteur. Bancs ou sièges pour les élèves. Un tableau-ardoise pour le calcul.

PERSONNAGES : IGNARD, instituteur [1]. GAMINOT, élève [2]. GOSSELET, élève [3].

SCÈNE PREMIÈRE

IGNARD, *entrant avec un paquet de livres sous le bras.*

Comment?... Personne encore?... Oh! les mauvais élèves!... Je suis bien sûr que si j'allais sur la place

1. Bonnet de drap, lunettes, grand paletot noir.
2. Vêtements en désordre. Blouse avec ceinture. Souliers dénoués; panier au bras.
3. Idem.

du village, je les trouverais tous en train de jouer à *saute-mouton*, ou à la *bloquette*... (*Il dépose ses livres sur la table.*) Encore, quand ils gagnent, il n'y a que demi-mal... Je confisque les billes... pour les donner à mes enfants... mais, je ne sais pas comment ils s'arrangent, depuis quelque temps, ils perdent toujours!.. (*Furieux*). Ah çà!... Est-ce qu'ils s'imaginent que le gouvernement paie des professeurs de ma valeur pour se tourner les pouces?... (*Apercevant Gaminot.*) Ah! voici Gaminot!... Un mauvais sujet s'il y en a un!...

Il va s'asseoir à la table.

SCÈNE II

IGNARD, GAMINOT, *puis* GOSSELET.

IGNARD, *sévèrement.*

D'où viens-tu encore, Gaminot?

GAMINOT, *humblement.*

Monsieur, je viens de la place...

IGNARD.

Qu'est-ce que tu y faisais?

GAMINOT.

Je jouais aux billes...

IGNARD.

Ah! tu jouais encore aux billes?... As-tu gagné?

GAMINOT, *balbutiant.*

C'est Pichard qui a triché!... Alors, j'ai perdu...

IGNARD, *le menaçant d'une règle.*

Malheureux!... A genoux!!... A genoux, tout de

suite!!... Je t'apprendrai à t'en aller jouer aux billes, au lieu de venir en classe!... (*Gaminot se met à genoux. Gosselet entre.*) Et toi, Gosselet, d'où viens-tu, paresseux, coureur ?

GOSSELET, *humblement.*

Monsieur, je viens de la place...

IGNARD, *courroucé.*

Pour jouer aux billes, n'est-ce pas ? Et tu as perdu ?...

GOSSELET.

Non, monsieur...

IGNARD, *adoucissant sa voix.*

Va t'asseoir à ta place, mon garçon!...

GOSSELET.

J'ai gagné, monsieur... Seulement, Beauvaret a triché et il n'a pas voulu me payer les billes...

IGNARD, *furieux.*

Il n'a pas voulu?... A genoux!!...

GOSSELET.

Mais, monsieur...

IGNARD, *même ton.*

A genoux!... Qu'est-ce qui m'a bâti des élèves pareils, qui manquent l'école pour aller jouer aux billes? Mauvais sujets!... Si encore vous me promettiez de gagner, une autre fois?...

GAMINOT *et* GOSSELET.

Oui, monsieur, nous vous le promettons!...

IGNARD.

Alors, relevez-vous. Allez vous asseoir à votre place! Mais que cela ne vous arrive plus!...

Ils vont s'asseoir à leur place.

GAMINOT *et* GOSSELET.

Non, monsieur!

IGNARD.

C'est aujourd'hui mercredi, classe d'arithmétique. Nous allons étudier les POIDS et mesures.

GOSSELET.

Nous avons déjà vu ça, à la dernière leçon, les POIDS et mesures...

IGNARD.

Alors, tu dois les savoir... Gosselet, au tableau!...

GOSSELET, *hésitant à se lever.*

C'est à Gaminot à y aller.

GAMINOT.

C'*est* pas vrai... j'y suis allé la dernière fois.

GOSSELET.

C'*est* pas vrai; c'est moi!

GAMINOT.

Non... c'est moi !

Ils se battent.

IGNARD, *se levant et frappant un grand coup de règle sur la table.*

Silence!... J'ai dit : Gosselet, au tableau... Gosselet, va au tableau.... Et si tu ne sais pas ; je te mettrai le bonnet d'âne... (*Gosselet va au tableau.*) — Nous allons étudier le mètre... (*A Gaminot.*) Gaminot, qu'est-ce que c'est que le mètre?...

GAMINOT, *hésitant.*

C'est un bâton pour mesurer le drap...

IGNARD, *en colère.*

Polisson!... C'est comme cela que tu apprends tes

définitions?... Je le dirai à ton père... Et toi, Gosselet, qu'est-ce que le mètre?...

GOSSELET, *entre ses dents.*

Je ne sais pas.

IGNARD.

Tu ne sais pas?... Fais-moi, sur le tableau, la figure du mètre.

GOSSELET, *de même.*

Je ne sais pas.

GAMINOT, *de sa place.*

Va donc, Gosselet! Je saurais si bien, moi!

IGNARD, *avec ironie.*

Allons, bon! voilà Gaminot, à présent... Eh bien! viens-y un peu, toi qui es si fort ; et, si tu ne sais pas, gare à toi! (*Gosselet retourne à sa place et Gaminot va au tableau.*) Allons, mon garçon, commence!

GAMINOT.

Oui, monsieur.

Il prend la craie et trace sur le tableau la caricature d'Ignard. Pendant ce temps, l'Instituteur se promène de long en large, en tournant le dos au tableau.

IGNARD.

Voilà vingt-cinq ans que je fais la classe; mais je n'ai jamais vu d'élèves aussi ignorants. Parole d'honneur!... Ne pas savoir tracer un mètre! Ah! de mon temps, il aurait fallu voir ça!... si on avait demandé cette figure... toute la classe se serait levée. (*Gosselet rit de sa place.*) Tu ris? toi, mauvais élève! Attends un peu, tu vas y revenir, au tableau... Oui, toute la classe aurait voulu faire la figure...

GAMINOT, *qui a terminé sa caricature.*

Voilà, monsieur...

IGNARD, *se retournant et voyant sa charge sur le tableau. — Furieux.*

Comment? malheureux! faire la caricature de son professeur!

GAMINOT.

Mais, vous m'avez demandé de faire la figure d'un *maître;* alors, j'ai fait la vôtre... puisque je l'avais sous les yeux.

Gosselet éclate de rire.

IGNARD, *furieux.*

Mets-toi à genoux... ici; et je vais te mettre le bonnet d'âne... Ah! nous n'avons pas fini d'apprendre les POIDS et mesures, avec des élèves qui se moquent de leur professeur! (*Gaminot se met à genoux.*) Ils ne pensent à venir en classe que pour faire des niches à leur maître!... Pourvu que ça ait un panier rempli de gourmandises... (*Cherchant des yeux.*) Où est-il, ton panier? Tu l'as oublié?

GAMINOT.

Non, monsieur...

IGNARD.

Va me le chercher... Que je fasse voir aux autres comme tu es gourmand...

Gaminot se lève et vient apporter son panier.

GAMINOT.

Le voici, monsieur...

IGNARD, *soulevant le couvercle du panier.*

Deux oranges?... (*Il en met une dans sa poche.*) A

la bonne heure!... Tu n'as pas été trop gourmand, aujourd'hui... Retourne à ta place, pour la peine...

GAMINOT.

Merci, monsieur.

Il retourne à sa place.

IGNARD.

Et toi, Gosselet?... Je suis bien sûr que tu n'as apporté que des gourmandises?

GOSSELET.

Oh! non, monsieur, au contraire!...

IGNARD.

Comment, au contraire? Fais-moi voir ton panier...

GOSSELET, *lui apportant son panier.*

Le voici, monsieur...

IGNARD, *en sortant un morceau de pain et une bouteille vide.*

Comment? polisson, c'est tout ce que tu as apporté?

GOSSELET.

Oui, monsieur... Maman n'a pas eu le temps...

IGNARD, *jetant le panier.*

Ta mère n'a pas eu le temps? Eh bien! moi, je n'aurai pas le temps de te faire la classe!...

GOSSELET.

Mais, monsieur...

IGNARD.

Il n'y a pas de « mais, monsieur!... » Va-t'en de l'école!... (*A Gaminot.*) Et toi aussi!...

GAMINOT.

Comment, monsieur?...

IGNARD, *exaspéré.*

Je vous dis de vous en aller!... Toi, Gaminot, tu auras congé... Et toi, Gosselet, tu ne pourras revenir que lorsque ta mère aura pensé à te remplir ton panier... (*Les deux enfants s'en vont en se donnant la main. Ignard les suit. — Au public.*) Ah! je leur apprendrai à perdre aux billes et à venir à l'école avec un morceau de pain sec et une bouteille vide!... mauvais élèves!...

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

SON

La scène se passe dans une mairie de village.

Table recouverte d'un tapis vert et sur laquelle se trouvent un registre et ce qu'il faut pour écrire.

PERSONNAGES :

- VERNOUILLON, maire [1].
- CHAMPITOU, adjoint [2].
- CHIGNON, le marié [3].
- MATHURINE, la mariée [4].
- Témoins, Cortège, etc [5].

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMPITOU, *puis* VERNOUILLON.

A l'ouverture de la scène, on entend, à la cantonade, des bruits de pétards et une musique de village.

1. Redingote ou habit ridicule. Echarpe, grand col, etc...
2. Idem, moins l'écharpe.
3. Idem.
4. Robe blanche. Voile, etc... etc...
5. Les témoins en redingote.

CHAMPITOU, *traverse la scène précipitamment en appelant* :

M. le maire?... M. le maire?... voici la noce!... la noce qui arrive!... M. le maire?...

VERNOUILLON, *entrant, l'air effaré.*

Quoi donc? quoi donc? la noce est là?

CHAMPITOU.

Ah! vous voilà, monsieur le maire? mais oui, la noce est là... dépêchez-vous! Vous n'entendez donc pas la musique?

VERNOUILLON.

Si fait!... si fait!... C'est une noce comme notre commune de Cornioles n'en a pas vu depuis longtemps!...

CHAMPITOU.

Vous pouvez le dire! Allons! préparons tout... le registre... le code... (*Il arrange les livres sur la table.*) Les gens ont mis de la paille partout dans le village, sur le passage des mariés... Pichon, Maingot, Guigné, jusqu'au père Georges, tout le monde tire des coups de fusil et des pétards, en signe de joie...

VERNOUILLON, *radieux.*

Cela fait plaisir, hein? Champitou, d'être le maire d'une pareille commune?

CHAMPITOU.

Moi, qui ne suis que l'adjoint, j'en suis si fier que mon habit en a craqué... (*Il montre son habit déchiré.*) Entendez-vous la musique?

VERNOUILLON.

C'est une vraie noce au SON du tambourin et des violons.

CHAMPITOU.

Vous allez nous faire un beau discours, monsieur le maire?...

VERNOUILLON.

Ah! mon ami, si tu savais! ne m'en parle pas... j'ai passé ma journée d'hier à apprendre celui que l'instituteur m'a composé; voilà que ce matin, j'ai voulu le répéter... j'embrouillais tout avec le discours que j'avais appris, la semaine dernière, pour l'enterrement de notre conseiller...

CHAMPITOU.

Ah! saprelotte!... Il ne faudrait pas vous tromper, monsieur le maire; ça ne ferait pas l'affaire...

VERNOUILLON.

Je le sais bien... Ce n'est qu'à partir de « nous tous » qui sommes ici...» que je confonds... Si je m'embarque bien dans la grande phrase, ça ira... mais, le tout, c'est d'y arriver...

CHAMPITOU.

Les voilà!... les voilà!... Allons! courage, monsieur le maire! je vous soufflerai...

SCÈNE II

LES MÊMES, CHIGNON, MATHURINE, LES TÉMOINS, LE CORTÈGE.

Le maire reçoit les mariés ainsi que les témoins et le cortège, et fait placer tout le monde en cercle autour de la table.

VERNOUILLON, *solennellement.*

Mesdames... et Messieurs... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Il regarde Champitou comme pour demander une approbation.

CHAMPITOU, *bas à Vernouillon.*

Très bien!... très bien!...

VERNOUILLON.

Nous allons procéder à la célébration du mariage... (*On entend des personnes qui sanglotent dans le cortège.*) Il ne faut pas pleurer, mesdames!...On doit au contraire être gai, un jour de noce...

UNE PERSONNE DU CORTÈGE.

Cré matin! quand je me suis marié, moi, en Normandie, j'ai dansé pendant huit jours...

CHAMPITOU, *intervenant.*

Monsieur!...monsieur!...vous nous direz cela plus tard! ne troublez pas la solennité de la cérémonie!...

VERNOUILLON.

Les époux!... avancez-vous, je vous prie... (*Les époux s'avancent. Le maire se mouche, tousse et s'apprête à parler.*) « Mademoiselle!...Monsieur!...C'est une bien belle institution... que le mariage.... car... le mariage...est une bien belle... institution!... mais, si c'est un bonheur pour vous de... contracter cette union... c'est un honneur pour moi de vous la faire... contracter... »

Il prend son mouchoir, et s'en éponge le front.

TOUS.

Très bien!... très bien!...

UNE VOIX DANS LE CORTÈGE.

C'est un discours senti, au moins!...

VERNOUILLON, *continuant.*

« Oui, mademoiselle... ce doit être un bonheur pour vous d'épouser Eusèbe Chignon... car, nous tous qui sommes ici... nous l'avons connu, et vous devez savoir quel brave garçon c'était... De même que la fleur... quand le moissonneur... de même, il nous a été enlevé... Ah! quel regret sa mort laisse parmi nous!...»

Étonnement général. — Vernouillon s'éponge.

CHIGNON, *ahuri.*

Mais... mais... monsieur le maire, je crois que vous faites erreur... je ne suis pas mort!...

CHAMPITOU, *bas à Vernouillon.*

C'était le discours pour le conseiller, cela... vous vous trompez!...

VERNOUILLON, *troublé.*

Comment?... comment?... (*Balbutiant.*) laisse parmi nous!...

CHAMPITOU, *même jeu.*

Mais non, mais non!

VERNOUILLON, *de plus en plus troublé.*

Car... (*Il tire Champitou par la manche.*) car... le mariage...

CHAMPITOU, *balbutiant pour l'aider.*

Le mariage... (*Bas à Vernouillon.*) Ça dépend de ce que vous voulez dire, après...

VERNOUILLON.

.. Est une belle institution!!..

TOUS.

Très bien!... très bien!...

VERNOUILLON, *s'esuie le front et prend un livre sur la table.*

A présent, je vais vous lire la loi...(*Lisant.*) « Mon-» sieur Eusèbe-Pancrace-Macaire Chignon, consen-» tez-vous à prendre pour votre légitime épouse, ma-» demoiselle Grégorine-Eulalie-Mathurine Rabajoie?»

CHIGNON, *naïvement.*

Parbleu!... sans ça, je ne serais pas venu...

CHAMPITOU.

Répondez simplement: oui ou non.

CHIGNON.

Oh! mais, je dis: oui!...

VERNOUILLON.

« Et vous, mademoiselle Grégorine-Eulalie-Mathu-» rine Rabajoie, consentez-vous à prendre pour légi-» time époux Eusèbe-Pancrace-Macaire Chignon? »

MATHURINE, *timidement.*

Oui, monsieur!

VERNOUILLON.

Au nom de la loi, soyez unis! Les témoins, avancez-vous, s'il vous plaît.

LES TÉMOINS, *s'avançant.*

Nous voici, monsieur le maire...

VERNOUILLON.

Y en a-t-il parmi vous qui sachent signer?

Les témoins se regardent d'un air étonné.

CHAMPITOU.

Alors, faites une croix sur le registre.

VERNOUILLON, *pour entretenir la conversation, pendant que les témoins viennent faire une croix sur le registre.*

Monsieur Chignon? (*Chignon absorbé n'entend pas.*) Monsieur Chignon?

CHIGNON, *croyant que le maire l'appelle pour une question importante, avec empressement.*

Quoi donc, monsieur le maire?

VERNOUILLON.

Il fera beau temps pour la noce!

CHIGNON.

Ah! oui... oui... Ça me fait bien plaisir...

VERNOUILLON, *reprenant son livre.*

Voici, maintenant, quels sont les devoirs mutuels des époux : (*Lisant.*) « Le mari doit protection à sa » femme... »

CHIGNON, *à Mathurine.*

N'aie pas peur, va ; si jamais on te touche... gare!...

VERNOUILLON.

« La femme doit obéissance à son mari... elle est » obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout » où il lui plaira de résider... » Voilà!... A présent, c'est tout... vous pouvez vous retirer!...

CHIGNON *et* MATHURINE.

Merci bien! monsieur le maire...

Ils saluent, puis se retirent en se donnant le bras. Le cortège les suit. On entend à la cantonade une musique de village et des cris de : vive la mariée!... vive la mariée!...

UNE PERSONNE DU CORTÈGE, *en s'en allant.*

Ah! vous avez eu de la chance, d'avoir un beau discours comme celui-là!...

Le cortège sort.

VERNOUILLON, *à Champitou.*

Eh bien? ça n'a pas mal marché, mon discours, n'est-ce pas?

CHAMPITOU.

Mais non; il n'y a qu'à un endroit....

VERNOUILLON, *avec fierté.*

Oui; mais, à la fin, je me suis joliment rattrapé!...

CHAMPITOU.

Ah! ça, c'est bien vrai! Aussi, pour la peine, allons danser, avec la noce, au SON du tambourin!...

Vernouillon et Champitou sortent en dansant bras dessus bras dessous.

ACTE FINAL

POISSON

La scène se passe chez madame Grégoire.

PERSONNAGES :

- MADAME GRÉGOIRE [1].
- DOROTHÉE, sa fille [2].
- M. DE FONTENELLE, homme du monde [3].
- FOURNILLAT, charbonnier [4].
- JUSTINE, domestique [5].

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GRÉGOIRE, DOROTHÉE, *puis* JUSTINE.

Madame Grégoire et Dorothée entrent, ayant chacune au bras un grand panier rempli de linge.

1. Robe de chambre à la première scène. A la quatrième, elle reparaît en robe de ville.

2. Robe de laine.

3. Habit noir, cravate blanche. Claque. Gants dans le pli du chapeau.

4. Pantalon noir, court. Gros souliers. Jaquette étriquée. Grand chapeau d'Auvergnat. Gants de coton blanc. Il devra prendre, autant que possible, l'accent de l'Auvergne.

5. Mise de bonne à tout faire.

MADAME GRÉGOIRE.

Ma chère amie, puisque nous sommes à peu près sûres que, ce soir, personne ne viendra, nous allons reconnaître ensemble le linge que la blanchisseuse vient de nous rendre.

DOROTHÉE.

Oui, maman; car tu sais que je n'ai plus revu mes mouchoirs brodés?...

MADAME GRÉGOIRE.

Comment? Tu ne les as plus revus?... Si c'est possible! Eh bien! moi, je me suis aperçue qu'on m'a encore changé mes tabliers de cuisine et qu'il me manque cinq paires de draps !...

DOROTHÉE.

Quel dommage!

MADAME GRÉGOIRE.

Il faut dire à la bonne de venir reconnaître son linge.

DOROTHÉE, *allant appeler à la porte.*

Justine?... (*A sa mère.*) C'est que ce va être bien long, si nous entreprenons ce soir un tel travail! Nous allons mettre le salon sens dessus dessous...

Elles sortent le linge des paniers et le mettent en piles sur les meubles.

MADAME GRÉGOIRE.

Une bonne ménagère doit, avant tout, s'occuper dans son intérieur des intérêts de son ménage.

JUSTINE, *entrant.*

Madame?

MADAME GRÉGOIRE.

Justine, vous vous imaginez donc que nous allons vous apporter votre linge?

JUSTINE.

Non, madame...

MADAME GRÉGOIRE.

Eh bien! voyons, comptez-le... Voici le cahier !...

Elle lui donne le cahier.

JUSTINE, *lisant.*

Vingt-quatre mouchoirs...

MADAME GRÉGOIRE, *fâchée.*

Comment? Vous avez donné vingt-quatre mouchoirs?... Comme vous y allez!... Le mien me fait la semaine!...

JUSTINE.

Madame, j'étais enrhumée...

DOROTHÉE.

Est-ce que vous n'auriez pas vu les miens?... Mes mouchoirs brodés? Il m'en manque une douzaine...

JUSTINE.

Ah! c'est donc à mademoiselle?

DOROTHÉE.

Comment? Vous vous en servez? Vous n'êtes pas gênée!...

On sonne.

MADAME GRÉGOIRE.

Tenez!... Ce sont des lettres, sans doute. Allez ouvrir... (*Justine sort.*) Croirait-on cela? Voilà maintenant nos bonnes qui se servent de notre lingerie!...

DOROTHÉE.

Des mouchoirs à jours...

JUSTINE, *rentrant.*

Madame, c'est le charbonnier...

MADAME GRÉGOIRE *et* DOROTHÉE, *surprises.*

Le charbonnier ? A cette heure-ci ?

JUSTINE.

Oui ; madame ; il a des gants et désirerait vous parler.

MADAME GRÉGOIRE, *étonnée.*

Le charbonnier qui désire me parler !...

DOROTHÉE, *de même.*

Avec des gants !...

MADAME GRÉGOIRE.

Faites entrer cet homme...

JUSTINE, *se retirant.*

Bien, madame.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce qui lui prend, de venir à une pareille heure ?... Il va être neuf heures !...

MADAME GRÉGOIRE, *continuant de ranger son linge.*

Nous allons voir... C'est peut-être pour une note...

SCÈNE II

LES MÊMES, FOURNILLAT.

FOURNILLAT, *entrant, son chapeau à la main, l'air embarrassé.*

Bonjour... non, bonsoir, madame... et mademoiselle... Je suis peut-être un peu *z*'en avance ?...

MADAME GRÉGOIRE, *et sa fille, interdites devant la mise et l'attitude du charbonnier.*

Un peu en avance?

FOURNILLAT.

Enfin, je pense que vous m'excuserez... Je n'ai pas l'habitude du monde...

MADAME GRÉGOIRE, *de plus en plus surprise.*

Certainement, mon brave homme...Certainement... (*A part.*) Que vient-il faire?

DOROTHÉE, *de même.*

Dans cette tenue!...

FOURNILLAT, *à part.*

La soirée n'a pas commencé... (*Haut.*) Enfin, je vais attendre... n'est-ce pas?... Je vous suis tout de même bien reconnaissant, madame et mademoiselle; il n'y a pas beaucoup de clients qui me fassent tant d'honneur!...

MADAME GRÉGOIRE *et* DOROTHÉE, *sans comprendre.*

Tant d'honneur?...

FOURNILLAT.

On dirait que vous ne me reconnaissez pas?...C'est moi, Fournillat...

On entend sonner.

MADAME GRÉGOIRE.

Le charbonnier?...

FOURNILLAT.

Eh oui, parbleu! votre charbonnier... Fournillat, enfin!...

DOROTHÉE, *à part.*

Est-ce qu'il deviendrait fou?

MADAME GRÉGOIRE, *embarrassée.*

C'est que... je ne comprends pas bien...pourquoi?...

JUSTINE, *paraissant.*

Madame, il y a un monsieur en habit noir qui vient pour voir madame...

Elle sort.

MADAME GRÉGOIRE.

Un monsieur en habit noir?...

DOROTHÉE.

Qui cela peut-il bien être?... Oh! mon Dieu! Et tout ce linge!... (*Elle essaie de le dissimuler.*) Je vais vite remettre un peu d'ordre dans ma coiffure...

Elle sort.

MADAME GRÉGOIRE, *troublée.*

Vous permettez, n'est-ce pas? que j'aille... (*A part.*) Eh bien! nous qui n'attendions personne!...

Elle sort.

FOURNILLAT.

Faites... faites... Ne vous gênez pas pour moi... Eh bien! par exemple, je ne me serais jamais figuré que c'était comme cela dans le monde... Et qu'un soir où l'on recevait, c'était le grand genre de déballer son linge devant les invités. Oh! c'est curieux!... Imaginez-vous que, ce matin, j'étais en train de fendre mon bois dans ma boutique, quand je reçois une lettre : « madame Grégoire et sa fille prient monsieur Fournillat, charbonnier, de venir passer, ce soir, la soirée chez elles...»Cette lettre me met sens dessus dessous... Je dis à Victorine : sors-moi vite une chemise, les gants de la noce... D'abord, je ne voulais pas venir; mais je me suis dit : tu vas perdre ta cliente... (*On entend du bruit.*) Ah!... quelqu'un..

SCÈNE III

FOURNILLAT, MONSIEUR DE FONTENELLE.

FONTENELLE, *saluant.*

Monsieur!...

FOURNILLAT, *à part.*

Voilà le monde qui arrive...

FONTENELLE, *interdit dès les premiers pas, à part.*

Ah ça! mais... je me trompe?...

FOURNILLAT.

Monsieur vient sans doute aussi pour la soirée?...

FONTENELLE.

Mais oui; et vous aussi?

FOURNILLAT,

Moi aussi...

FONTENELLE, *à part.*

Quel drôle de monde!... (*Haut.*) Mais... est-ce bien ici madame Grégoire?...

FOURNILLAT.

Oui, oui... J'en suis sûr... C'es ma cliente... Je la connais bien; je suis son charbonnier...

FONTENELLE, *à part.*

Comment? Elle a invité son charbonnier?... Ah! çà, mais...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME GRÉGOIRE, DOROTHÉE.

MADAME GRÉGOIRE, *saluant avec embarras M. de Fontenelle.*

Bonsoir, monsieur...

DOROTHÉE, *même jeu.*

Bonsoir, monsieur...

FONTENELLE, *très embarrassé.*

Madame... mademoiselle...

FOURNILLAT.

Monsieur trouve, sans doute, comme moi, qu'on lui a fait bien de l'honneur....

FONTENELLE.

Mon Dieu! oui... madame... Seulement je croyais...

MADAME GRÉGOIRE.

Vraiment, je vous reçois dans un désordre!...

DOROTHÉE, *cherchant à dissimuler le linge.*

C'est vrai, monsieur ; on ne comptait pas avoir le plaisir de vous voir, ce soir...

FOURNILLAT.

Mais, par exemple, vous comptiez bien sur moi?

MADAME GRÉGOIRE *et* DOROTHÉE.

Sur vous?

FOURNILLAT, *sortant un papier de sa poche.*

Parbleu!... C'est bien vous qui m'avez envoyé cette lettre?

MADAME GRÉGOIRE, *prenant la lettre et la lisant.*

« Madame Grégoire et sa fille prient M. Fournillat, charbonnier, de venir passer la soirée, aujourd'hui 1er avril... »

DOROTHÉE.

De venir passer la soirée??...

FOURNILLAT.

Tiens!... C'est peut-être un POISSON d'avril??...

MADAME GRÉGOIRE.

C'est une mystification!...

FONTENELLE.

Comment?... Madame... Ce serait?...

DOROTHÉE.

Mais ce n'est pas nous qui avons envoyé cette lettre....

FONTENELLE.

Cependant, j'ai reçu la pareille!...

MADAME GRÉGOIRE.

Comment?... Vous aussi?...

FOURNILLAT.

Ah! bien! Si c'est un POISSON d'avril, je l'ai avalé tout cru...

DOROTHÉE.

Le fait est que la plaisanterie est de fort mauvais goût...

MADAME GRÉGOIRE.

Croyez, cher monsieur de Fontenelle, combien je suis confuse... Et je cherche qui a pu vous écrire... (*A part.*) Que faire du charbonnier?...

FONTENELLE.

Madame, je suis confus, moi-même... Je vous prie d'agréer mes excuses...

MADAME GRÉGOIRE.

Mais vous allez rester... Et, si vous le voulez bien, nous allons passer dans le petit salon qui est moins encombré...

Elle sort avec Fontenelle.

DOROTHÉE.

En voilà une mystification!...

Elle sort.

FOURNILLAT, *resté seul.*

Ah! bien, c'est trop fort!... Aussi, je disais : ce n'est pas l'habitude chez nos clients!... Mais, ma foi; tant pis!... J'y suis... j'y reste... A présent, au moins, je pourrai dire aux confrères que je suis *été* dans le monde!...

Il sort.

PROTESTATION

CHARADE EN TROIS ACTES

PROTESTATION

ACTE PREMIER

PROTÊT

La scène se passe chez Raoul Patifret et doit se jouer entre deux paravents ou, mieux encore, entre deux portes.

PERSONNAGES :
- RAOUL PATIFRET, 25 ans [1].
- STANISLAS BONIFACE, son ami [2].
- MADAME DUCORDON, concierge, 65 ans [3].
- M. RECORT, huissier [4].

1. Cheveux en désordre, robe de chambre : pantoufles.
2. Tenue de ville ordinaire.
3. Robe de laine, tablier bleu ; fichu croisé sur la poitrine ; bonnet de lingerie, lunettes.
4. Redingote noire, pantalon noir. Lunettes. Serviette sous le bras. Chapeau défraîchi.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUCORDON.

Elle frappe à la porte d'entrée et paraît en scène, un ballet et un plumeau à la main.

Comment? M. Raoul Patifret est encore couché? A une heure de l'après-midi?... Moi qui venais pour lui faire sa chambre!... Ah! qu'est-ce que vous voulez? Ça ne peut pas se lever; ça rentre à toutes les heures de la nuit, pour aller au cercle... quand ça n'a pas le sou... Quel malheur!... Aussi, en voilà un qui tire la ficelle!... Dire qu'hier, c'est son ami, M. Boniface, qui lui a prêté son habit, un pantalon noir et un chapeau, pour qu'il puisse sortir... Son habit, à lui?... Ah! la... la!... le lendemain du jour où il l'a acheté, il l'a mis au mont de piété... Tout ça, pour le jeu... Ah! vous savez, moi, je ne suis que sa concierge... Je fais volontiers la petite partie, le soir, avec les bonnes; c'est une manière de savoir ce qui se passe dans la maison, et puis ça distrait... On joue un sou la partie... deux sous, les dimanches... Mais, quand je vois se mettre sur la paille pour aller au cercle!... Et combien de fois je lui ai dit : « Monsieur Patifret, ne jouez donc plus!... » Ah bien oui! c'est comme si je chantais... Il faudrait voir, pourtant, à le réveiller...

Elle va frapper à la porte de sa chambre.

RAOUL, *de sa chambre.*

Voilà... voilà!... (*On l'entend chanter.*) Traderi... dera... traderi... dera...

MADAME DUCORDON.

Ça trouve encore le moyen de chanter... Ah! la jeunesse!...

RAOUL, *paraissant.*

Comment? Vous êtes déjà là, madame Ducordon? Vous êtes matinale!...

MADAME DUCORDON.

Vous trouvez?... Si c'est possible de dormir à une heure de l'après-midi!...

RAOUL.

Vous voyez bien que je ne dors plus...

MADAME DUCORDON.

Ah! vous avez une belle mine!... Je suis sûre que vous avez encore perdu, hier soir ?...

RAOUL, *s'installant sur une chaise et faisant une cigarette.*

Oh! madame Ducordon, pas de beaucoup... D'un point... Un point de plus... j'avais *neuf*... La banque sautait... Je rapportais une fortune... Hein? du coup, je vous payais vos gages...

MADAME DUCORDON, *sortant des papiers de sa poche.*

Comme ça serait tombé!... Moi qui apportais vos quittances...

RAOUL, *stupéfait.*

Mes quittances? Comment, c'est encore le terme?... (*Il compte ses quittances.*) Il y en a quatre?... On dirait qu'elles font des petits ?...

MADAME DUCORDON.

Dame! A chaque terme, ça augmente... *C'est* pas comme la bourse...

RAOUL.

Oh! la mienne! Il y a longtemps qu'elle ne varie plus... Elle est vide...

MADAME DUCORDON.

Ah! mon pauvre monsieur... Où ça vous mènera-t-il, une vie pareille?... C'est que c'est déjà le 16, il faut que je remette, aujourd'hui même, l'argent au propriétaire...

RAOUL, *se grattant l'oreille.*

Ah! oui... (*On entend du bruit.*) Tenez!... Quelqu'un qui monte... C'est sans doute mon ami qui vient reprendre son habit... (*Riant.*) Je vais pouvoir vous payer, madame Ducordon... S'il a de l'argent...

MADAME DUCORDON.

Vous n'avez pas honte de toujours devoir?

RAOUL.

Allons donc! il n'y a que les imbéciles qui n'aient pas de dettes!

MADAME DUCORDON.

Alors, vous avez bien de l'esprit!... Ah! je vous laisse avec votre ami... Je reviendrai tout à l'heure...

RAOUL.

Mais non; mais non; restez donc!

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR RECORT.

MONSIEUR RECORT *frappe et entre.*

M. Raoul Patifret, s'il vous plaît?

RAOUL.

C'est moi, monsieur! A qui ai-je l'honneur de parler?

RECORT.

A l'huissier, monsieur!

RAOUL, *interdit.*

A l'hui...?... (*A part.*) J'aurais dû dire que je n'y étais pas... Comment, vous êtes huissier, vous?

RECORT.

Parfaitement...

RAOUL.

Tiens! C'est drôle, je ne vous reconnais pas!...

RECORT.

Vous reconnaîtrez, sans doute, ces billets que vous avez refusé de payer...

MADAME DUCORDON, *effrayée.*

Si c'est Dieu! possible!...

RAOUL.

Monsieur, vous saurez que je ne refuse jamais de payer..

RECORT.

Alors, comment expliquez-vous?...

RAOUL.

Seulement... quand je n'ai pas d'argent, je ne paie pas... Mais, je reste désolé...

RECORT.

Monsieur, nous n'avons pas le temps de plaisanter; vous avez laissé protester ces billets; je viens vous faire signer le PROTÊT...

RAOUL, *inquiet.*

Signer un PROTÊT? Alors... c'est sérieux ?...

RECORT.

Très sérieux, monsieur... Si vous ne pouvez pas payer, vous vous exposez à une saisie-arrêt...

RAOUL, *effrayé.*

Une saisie-arrêt?... Ah! mon Dieu!... (*Vivement.*) Madame Ducordon, voulez-vous avoir des titres...

MADAME DUCORDON.

Des titres?... Vous avez des titres?... Donnez-les vite à monsieur!

RAOUL.

Mais non... des titres à ma reconnaissance...

MADAME DUCORDON.

Une reconnaissance ? Donnez-lui ! On prête dessus...

RAOUL.

Justement... Voudriez-vous me prêter... deux cents francs sur vos loyers ?...

MADAME DUCORDON.

Deux cents francs sur mes loyers ?... C'est impossible !...

RAOUL.

Je vous en supplie !... Je vous en conjure, ma bonne madame Ducordon: je ne rentrerai plus tard !... Je vous paierai vos gages !... Du reste, je vous rembourserai cela demain matin, ce soir, dans une heure !... Vous me sauvez la vie !...

MADAME DUCORDON.

Alors... si je vous sauve la vie, c'est différent...

allant.) Ah! vous en trouverez des concierges qui obligent, comme moi, leurs locataires...

Elle sort.

SCÈNE III

RAOUL, RECORT, *puis* MADAME DUCORDON.

Raoul et Recort se regardent comme des chiens de faïence.

RAOUL.

Triste mission que la vôtre, monsieur!...

RECORT.

Affaire d'habitude!...

RAOUL.

Oh! non... non... J'ai beau avoir l'habitude de recevoir des huissiers, leur silhouette ne me revient jamais...

RECORT.

Je répète : affaire d'habitude!...

RAOUL.

Oh! du tout!... Heureusement que ma concierge est une femme de cœur!...

MADAME DUCORDON, *rentrant essoufflée.*

Voici!... voici les deux cents francs, mon pauvre monsieur; mais jurez-moi?...

RAOUL.

Je vous le jure!... Ah! quel service vous me ren-

dez!... (*Remettant l'argent à l'huissier.*) Voici votre affaire, monsieur; redonnez-moi ces billets et, à présent, faites-moi le plaisir!... (*Il le pousse et le met à la porte.*) Là!... Qu'il aille se faire pendre ailleurs!... Eh bien! madame Ducordon, vous m'avez rendu un fier service...

MADAME DUCORDON.

Pensez donc? un PROTÊT!...

RAOUL.

Je voudrais vous embrasser pour la peine...

MADAME DUCORDON.

Non, non... Pas de bêtises!... Comment vais-je faire, moi, à présent?...

RAOUL.

Attendez-moi une seconde!...

Il rentre dans sa chambre.

MADAME DUCORDON.

Je vous demande un peu si c'est une vie, cela... Toujours des affaires avec les huissiers!... pas une minute de repos!...

RAOUL, *revenant, avec un paquet de vêtements dans les bras.*

Tenez!... Voici d'abord l'habit de mon ami, son pantalon, son chapeau!... Un pantalon à moi... Descendez vite et courez au Mont de Piété!... ou plutôt, non... vendez tout au marchand d'habits!...

MADAME DUCORDON, *indignée.*

Comment? Vous voulez que je vende l'habit de votre ami?...

RAOUL.

Allez!... allez vite!... Je m'arrangerai avec lui... Je n'ai pas autre chose...

Il lui donne le paquet.

MADAME DUCORDON, *prenant les effets.*

Si c'est possible!... Prêtez donc vos affaires aux amis!... Ah! la jeunesse!...

Elle sort.

SCÈNE IV

RAOUL, *puis* BONIFACE.

RAOUL.

Ouf!!... J'en suis sorti!...Quelle bonne idée j'ai eue d emprunter l'habit de mon ami !... Et quelle brave femme que ma concierge!...Je suis bien sûr que,dans Paris, on n'en trouverait pas deux comme elle... Aussi, pour ses étrennes... si j'ai de l'argent... je la ferai photographier... (*On frappe.*) Encore quelqu'un?... Oh! mon Dieu! Un autre huissier!... (*Boniface frappe et entre.*) Oh! Boniface!...

BONIFACE.

Bonjour, mon ami... Je reviens au galop te prier de me rendre mon habit... Je quête aujourd'hui dans une matinée...

RAOUL, *embarrassé.*

Comment? tu quêtes encore?... Allons donc, tu vas te fatiguer...

BONIFACE.

Mais non, mais non, dépêche-toi!...

RAOUL.

C'est que... Oh!... C'est indispensable que tu quêtes?...

BONIFACE.

Mais certainement; d'abord, je ne sais pas pourquoi je te rends des comptes... Je t'ai prêté mon habit, mon chapeau et le reste, rends-moi mes effets !...

RAOUL.

C'est que... Voici : te sens-tu le courage de supporter une nouvelle désagréable ?...

BONIFACE.

Comment? une nouvelle désagréable?... Voyons! Est-ce que par hasard tu aurais disposé de mon habit?...

RAOUL.

Je l'ai prêté à ma concierge !...

BONIFACE, *s'emportant.*

A ta concierge? Ta concierge est allée en soirée avec mon habit?...

RAOUL.

Mais non, mais non; je le lui ai prêté... pour qu'on lui prête dessus...

BONIFACE. *furieux.*

Ah çà! est-ce que tu aurais...?

RAOUL.

Entre amis, on peut tout se dire... Ton habit m'a évité un PROTÊT.

BONIFACE.

Comment? tu l'as vendu ?...

RAOUL.

Mais sois tranquille...Ce soir, je vais au cercle Je

me sens en veine de gagner... je ferai sauter la banque!...

BONIFACE, *exaspéré.*

Allons donc!... Pufiste!... Ah! bien, me voilà dans une jolie situation, à présent... Rendez donc service à vos amis!... Ah! si jamais on m'y repince, à prêter quelque chose... que le diable m'emporte!...

Il sort. Raoul le suit.

ACTE DEUXIÈME

STATION

La scène se passe dans un bureau d'omnibus.

PERSONNAGES :

- UN CONDUCTEUR D'OMNIBUS [1].
- UN CONTROLEUR [2].
- MADAME BLAIMARD [3].
- M. ROUSSEAU [4].
- UN GARDIEN DE LA PAIX [5].

---

1. Képi imitant celui de la Compagnie des omnibus. Veston, plaque, etc.
2. Casquette galonnée. Jaquette noire, etc...
3. Mise de petite bourgeoise.
4. Grand chapeau, gros ventre.
5. Tenue se rapprochant le plus possible de celle des gardiens de la paix.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONTROLEUR, LE CONDUCTEUR, MADAME BLAIMARD, MONSIEUR ROUSSEAU.

LE CONTROLEUR, *entrant en scène et allant se placer à la porte du salon.*

Allons ! « Le Maine ! » Les voyageurs pour « le Maine !... »

On entend à la cantonade un bruit de dispute.

MADAME BLAIMARD, *du dehors.*

...Je vous dis que non !... j'ai le 463 !... le nº 463 !... (*Elle entre précipitamment, suivie du conducteur.*) Il y aura bien, ici, un contrôleur pour entendre ma réclamation... C'est abusif !

LE CONTROLEUR, *très calme.*

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

MADAME BLAIMARD, *au contrôleur.*

Monsieur, je vous prie d'entendre ma réclamation!... Ce conducteur a laissé monter des voyageurs avant leur tour... et il a été malhonnête à mon égard!...

LE CONDUCTEUR, *d'un ton bourru.*

Ce n'est pas vrai !... C'est cette dame qui a laissé passer son tour...

MONSIEUR ROUSSEAU, *entrant brusquement.*

Du tout... du tout... madame a raison !...

LE CONDUCTEUR, *méprisant.*

Hein ? lui !... qu'est-ce qu'il veut, le gros ?... — Il n'a rien vu !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Je vous demande pardon ; j'étais sur l'impériale de l'omnibus, d'où j'ai suivi la discussion... Je suis aussitôt descendu et je soutiens que madame a raison...

MADAME BLAIMARD.

N'est-ce pas, monsieur ?

MONSIEUR ROUSSEAU.

Parfaitement...

MADAME BLAIMARD, *au contrôleur.*

Monsieur, je suis montée à la STATION de la rue des Saints-Pères, j'ai demandé une correspondance et j'ai pris, ici, au bureau, le n° 463, pour la gare Saint-Lazare...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Parfaitement...

LE CONDUCTEUR, *s'emportant.*

Là !... Encore, lui !... Mêlez-vous donc de vos affaires !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Je vous dis que j'ai tout vu, je le sais bien, peut-être; vous avez passé le tour de madame... D'abord, je vous prie d'être poli !...

LE CONDUCTEUR.

Je vous dis de vous occuper de vos affaires...

MADAME BLAIMARD, *avec volubilité.*

J'avais le n° 463 ; on a passé mon numéro et on a fait monter le 465, le 466, jusqu'au 470 !...

LE CONTROLEUR, *avec calme.*

Eh bien ! madame, que voulez-vous que cela me fasse ?...

MADAME BLAIMARD, *interdite.*

Comment, ce que je veux ?... mais je veux que vous me donniez raison...

LE CONDUCTEUR.

Vous étiez partie de la STATION !

MADAME BLAIMARD.

Mais pas du tout, monsieur ; j'ai crié de toutes mes forces, en poussant le monde, le 463 ! le 463 !... Voilà !... voilà !... C'est moi, le 463 !... Je m'égosillais !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Parfaitement ! J'ai entendu madame, c'est alors que j'ai été outré... J'ai sacrifié mes trois sous !... Et je suis descendu...

LE CONDUCTEUR.

D'abord, on ne vous demande rien, à vous..

MONSIEUR ROUSSEAU, *s'emportant.*

Ah çà !... Vous m'ennuyez, par exemple !... je peux bien parler, que diable !...

LE CONDUCTEUR.

Je vous dis de vous mêler de vos affaires...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Et moi, je vous prie d'être poli...

LE CONDUCTEUR.

C'est pas vous qui m'apprendrez la politesse, je suppose ?... (*A demi-voix.*) Va donc, empoté !...

MONSIEUR ROUSSEAU, *s'animant.*

Qu'est-ce que vous avez dit ?

MADAME BLAIMARD.

Vous voyez, monsieur le contrôleur, comme ce conducteur est malhonnête...

LE CONDUCTEUR.

J'ai dit que vous n'étiez qu'un empoté... je ne vous l'envoie pas dire...

MONSIEUR ROUSSEAU, *écumant.*

Un empoté?... Eh bien ! demain, vous aurez de mes nouvelles... Je connais le directeur de la compagnie... (*Il tire son carnet pour prendre une note.*) Manant !...

LE CONDUCTEUR.

Manant, toi-même !... Parce que tu as un chapeau de soie... moi je n'ai qu'une casquette... Mais « elle est honnête... » je l'ai payée... Ah ! gibier de potence !...

Il menace M. Rousseau du geste.

ROUSSEAU, *se jetant sur le conducteur.*

Misérable !... Il m'a menacé... Ah ! il m'a menacé !...

Ils se battent, perdent leur coiffure.

MADAME BLAIMARD, *criant.*

Oh ! mon Dieu !.. Ils se battent !... Ils se battent ! mais empêchez-les donc !...

LE CONTROLEUR, *avec calme.*

Voyons !... voyons !... pas ici... Allez vous battre plus loin !...

LE CONDUCTEUR, *essayant de se dégager.*

Me lâcheras-tu, sac à farine ?

MONSIEUR ROUSSEAU, *de même.*

Grossier personnage ! Manant !...

MADAME BLAIMARD, *très effrayée.*

Oh ! mon Dieu ! Mais séparez-les donc ! Ils vont se faire mal... Monsieur le contrôleur ? Je retire ma réclamation... Oh ! Dieu !... Je ne peux pas voir !...

Elle se sauve.

LE CONTROLEUR, *les séparant.*

Allons, allons !... Ne vous battez pas !...

LE CONDUCTEUR, *rossant M. Rousseau.*

Ah ! je t'apprendrai à me traiter de manant !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Assez !... assez !... Je saigne du nez !... Je vais de ce pas chez le commissaire de police !...

LE CONDUCTEUR, *le narguant.*

Viens-y donc !... Viens-y donc ! chez le commissaire !

MONSIEUR ROUSSEAU.

Parfaitement, avec madame ! (*Il appelle.*) Madame ?. madame ?... Où êtes-vous ?

LE CONTROLEUR, *les mains dans ses poches.*

Il y a longtemps qu'elle est partie !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Comment ? elle est partie ?... (*Il sort son mouchoir.*) Oh ! je saigne du nez... où y a-t-il un agent de la paix ?

LE CONDUCTEUR.

Un agent de la paix ?... C'est bon, je vais en appeler un...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Je vais vous faire mette au poste !...

LE CONDUCTEUR.

Nous allons bien voir... (*Il va vers la porte du salon.*) Eh !... psst !... monsieur le gardien de la paix ?... (*Rentrant.*) Ah ! tu veux me mettre au poste, bourgeois !...

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* MADAME BLAIMARD, LE GARDIEN DE LA PAIX.

LE GARDIEN, *entrant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

MONSIEUR ROUSSEAU.

Voici ce qui s'est passé...

LE CONDUCTEUR.

Emmenez-moi donc ce monsieur au poste ; il m'a frappé et insulté !...

Le gardien saisit M. Rousseau.

MONSIEUR ROUSSEAU, *hors de lui.*

Comment ?... je perds mes trois sous, pour prendre la parti d'une dame à qui l'on fait un passe-droit et c'est moi qu'on emmène au poste ?...

LE GARDIEN, *l'emmenant.*

Allons !... venez !...

MONSIEUR ROUSSEAU.

Mais, avant de m'emmener, demandez donc au contrôleur !...

LE CONTROLEUR, *les mains dans ses poches.*

Du tout... je n'ai rien vu...

LE CONDUCTEUR.

Allez ! je t'apprendrai, mon bourgeois...

MONSIEUR ROUSSEAU, *qu'on emmène.*

Mais c'est une abomination !... c'est moi qui suis frappé... vous voyez bien que je saigne du nez !... je proteste au nom de la civilisation... de l'humanité !...

LE GARDIEN.

Allons, arrivez !... Ah !... pas de résistance !...

Il sort avec M. Rousseau.

LE CONDUCTEUR, *sortant derrière eux.*

Va donc au poste, au nom de l'humanité !...

LE CONTROLEUR.

Vas-y, mon bonhomme ! quand on se mêle des affaires des autres, voilà ce qui arrive. — Allons ! « porte de Versailles !... » Les voyageurs pour la « porte de Versailles !... »

Il sort.

ACTE FINAL

PROTESTATION

La scène se passe dans une salle publique.

PERSONNAGES : Mmes VADELAVANT, présidente.
LENGLUMÉ, adhérente.
VICENSÈCHE, adhérente.
POTAUFEU, adhérente.

SCÈNE UNIQUE

Toutes ces dames entrent en scène et vont se placer autour d'une table préparée pour la circonstance, à l'exception de madame la présidente qui va prendre place à la table.

LA PRÉSIDENTE.

Mesdames, je dois d'abord vous remercier de l'empressement avec lequel vous avez répondu aux convocations que vous a adressées notre honorable société de l'*Emancipation Féminine*, à laquelle est assurément réservé le plus brillant avenir.

Murmures d'approbation.

MADAME LENGLUMÉ.

Il y a assez longtemps que la femme est opprimée!...

MADAME VICENSÈCHE.

Qu'elle est esclave !...

MADAME POTAUFEU.

Il faut enfin briser ses chaînes !...

LA PRÉSIDENTE.

Mesdames, j'approuve du fond du cœur ces réclamations unanimes et votre légitime indignation. C'est, du reste, pour améliorer notre condition à toutes que nous nous sommes réunies ici et que nous allons rédiger une PROTESTATION collective, dont nous discuterons ensemble les articles.

TOUTES.

Très bien !

LA PRÉSIDENTE.

Jusqu'à présent, la femme s'est contentée d'un rôle trop effacé dans la société. Elle croyait rester à sa place en s'occupant des soins de son ménage et de l'éducation de ses enfants.

MADAME POTAUFEU.

De tout temps, il y a eu des erreurs universelles.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, il est temps de les détruire et de faire la lumière !

MADAME LENGLUMÉ.

Je proposerais, d'abord, de nous élever contre la tyrannie indigne que nos maris exercent abusivement sur nous.

MADAME VICENSÈCHE.

Bien entendu ! C'est là la base de notre adresse au Chef de l'État...

LA PRÉSIDENTE.

Notre premier article pourrait, ce me semble, être ainsi formulé: « La femme n'est plus qu'une esclave! »

MADAME POTAUFEU.

C'est bien terne. Cela n'en dit pas assez !

MADAME LENGLUMÉ.

Nous ne laissons pas entendre par là que nous sommes des êtres intelligents et forts.

MADAME VICENSÈCHE.

Notre honorable adhérente, madame Lenglumé, a raison.

MADAME LENGLUMÉ.

Je proposerais la version suivante : « La femme, cet être intelligent et robuste par excellence, est l'esclave de l'homme. »

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce adopté ?

TOUTES.

A l'unanimité ! !

LA PRÉSIDENTE.

Bien ! (*Écrivant.*) J'écris : « *Art. premier* : La femme, cet être intelligent et robuste par excellence, est l'esclave de l'homme ! »

MADAME POTAUFEU.

Mettez un point d'exclamation à la fin de la phrase.

LA PRÉSIDENTE.

C'est fait. J'en mets un autre, pour mieux peindre la situation.

MADAME LENGLUMÉ.

Cela ne dit pas encore que nous voulons nous affranchir du joug que nos maris font peser sur nous...

TOUTES LES AUTRES.

Attendez donc !

LA PRÉSIDENTE.

Qui demande la parole, pour la discussion de l'article 2 ? Voyons ! Que celle qui a le plus envie de parler, se lève ! (*Toutes se lèvent.*) Comme il y a confusion, nous allons procéder par rang d'âge. Madame Vicensèche, notre doyenne, veuillez parler !

MADAME VICENSÈCHE, *piquée.*

Doyenne ?... Mais, il me semble que madame Potaufeu...

MADAME POTAUFEU, *de même.*

Comment donc, madame ? Je suis du mois d'août...

MADAME VICENSÈCHE.

Et moi, du mois de novembre...

MADAME LENGLUMÉ.

Il s'agirait de savoir l'année.

MADAME VICENSÈCHE, *avec suffisance.*

Ah ! j'imagine que vous n'allez pas m' obliger à dire tout haut des choses ?...

LA PRÉSIDENTE.

Alors, c'est bien simple ; nous allons évaluer d'après les apparences.

TOUTES, *se redressant et cherchant à se rajeunir.*

Oh ! mon Dieu !

MADAME POTAUFEU.

Madame la Présidente devrait être la première à

savoir que les femmes ne sauraient être jugées sur les apparences...

LA PRÉSIDENTE.

Elles le seront pour cette fois !... Voyons, vous-même, madame Potaufeu, avancez-vous !

MADAME POTAUFEU, *embarrassée.*

Moi ? Mais... pourquoi... commence-t-on ?

LA PRÉSIDENTE.

Montrez-vous bien ; que j'évalue votre âge : cinquante-cinq ans !

MADAME POTAUFEU, *se récriant.*

Cinquante-cinq ans ? Oh ! si c'est possible !

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce adopté ?

MADAME VICENSÈCHE.

Elle a plus que cela !

LA PRÉSIDENTE.

Cinquante-six ans !

MADAME LENGLUMÉ.

Cinquante-sept !...

MADAME VICENSÈCHE.

Soixante !

MADAME POTAUFEU, *furieuse.*

Soixante ans ? Vous me donnez soixante ans ?

LA PRÉSIDENTE.

Une fois? deux fois? trois fois? adopté !... Madame Potaufeu, soixante ans ! A vous la parole !

MADAME POTAUFEU

Ah ! mesdames, si j'étais coquette, je pourrais m'offusquer de cette évaluation approximative et blessante

pour une de vos adhérentes... C'est parce que je ne voudrais pas vous contraindre à avouer vous-mêmes votre âge que je consens à passer aujourd'hui pour votre doyenne ! C'est vous flatter beaucoup, mesdames !...

LA PRÉSIDENTE.

Voyons, madame Potaufeu, pas de coquetterie !

MADAME LENGLUMÉ.

Ne nous demandez pas l'impossible !

MADAME POTAUFEU.

Madame Lenglumé a raison ; du reste, comme je place les intérêts de la Société au-dessus d'une question de pure vanité, je passe tout de suite à la discussion du second article de notre PROTESTATION. Je trouve, mesdames, qu'il est de la dernière injustice que les femmes soient éternellement condamnées à régler les soins du ménage et que ces messieurs vaquent à des emplois civils...

TOUTES.

Très bien ! très bien !

MADAME POTAUFEU.

Je propose donc que nos maris ne dédaignent pas de mettre la main à la pâte, qu'ils fassent, à leur tour, la cuisine et que nous les remplacions dans leurs emplois civils !

Elle retourne à sa place.

TOUTES LES AUTRES.

Bravo ! bravo !

LA PRÉSIDENTE.

C'est parler d'or ! Je crois que nous avons été sé-

vères, tout à l'heure ; à mieux vous considérer, je ne vous donne plus que quarante-cinq ans.!

MADAME VICENSÈCHE.

Quarante !

MADAME LENGLUMÉ.

Trente-cinq !

MADAME POTAUFEU, *modestement.*

Cette fois, vous me flattez !

LA PRÉSIDENTE.

L'art. 2 est inscrit d'office sur notre adresse.

MADAME LENGLUMÉ, *se levant.*

Mesdames, je vais, à mon tour, formuler une proposition ; c'est qu'enfin nous cessions d'être contraintes d'obéir à nos maris et que nous puissions les gouverner.

TOUTES.

Parfaitement !

MADAME LENGLUMÉ.

Qu'enfin, les femmes portent des culottes et que nous chargions nos maris d'élever nos enfants !

Elle retourne à sa place.

MADAME VICENSÈCHE.

Je rêve d'une femme ministre !

TOUTES.

Oui, oui, très bien !

LA PRÉSIDENTE, *se levant.*

Allons vite porter notre adresse au Chef de l'Etat pour qu'il fasse triompher notre cause !

Toutes se lèvent.

MADAME POTAUFEU.

Allons-y ! Car on a assez longtemps méconnu nos droits ; l'heure est enfin venue de crier : « Place à la femme !... »

Elles sortent.

PENSUM

CHARADE ENFANTINE EN TROIS ACTES

PENSUM

ACTE PREMIER

PAIN (*pour* PEN)

La scène se passe dans la chambre du petit Paul.

PERSONNAGES : PAUL, 9 ans. JEANNE, 8 ans. MAMAN [1].

SCÈNE PREMIÈRE

MAMAN, PAUL.

MAMAN, *sévèrement, à la cantonade.*

Allez !... allez !... monsieur !... Cela vous apprendra à répondre mal à votre maman... (*Elle paraît en scène en repoussant le petit Paul devant elle.*) Vous aurez du PAIN sec pour votre goûter... Et je vous défends de sortir de votre chambre !...

Elle sort et referme la porte.

1. Le rôle de la maman peut être tenu, au besoin, par une petite fille déguisée.

PAUL, *un gros morceau de pain sous le bras, allant frapper à la porte.*

Ma petite maman ? je ne le ferai plus !... je ne le ferai plus !... Bien sûr... je vous le promets... (*Il revient en scène.*) Oh !... on me met au PAIN sec, parce que... maman disait qu'on n'irait pas se promener, aujourd'hui, à cause de la pluie... Alors, moi, je me suis mis un petit peu en colère et j'ai dit : Eh bien ! j'irai tout seul... et sans parapluie !... Je trouve que, pour cela, on ne devrait pas me mettre en pénitence, n'est-ce pas ? Pourquoi n'irais-je pas me promener tout seul ?... Papa y va bien, lui... Et puis, j'aimerais mieux ça... Je pourrais, au moins, m'arrêter devant les boutiques, si ça me plaisait... tandis que quand on sort avec Joséphine, elle est tout le temps à vous tirer par la main... D'abord, je ne l'aime pas, Joséphine... Elle boit trop de vin... C'est maman qui l'a dit...

SCÈNE II

PAUL, JEANNE.

JEANNE, *paraissant avec sa serviette nouée autour du cou.*

Elle passe doucement la tête à la porte. A demi-voix.

Paul ?... Paul ?...

PAUL, *à demi-voix.*

Quoi donc ?

JEANNE, *de la porte.*

C'est vrai que tu es puni ?

Elle entre.

PAUL.

Oui.

JEANNE.

Tu ne viens pas goûter avec nous ?

PAUL.

Mais non ; je suis au PAIN sec...

JEANNE.

Oh !... Pourquoi donc ?

PAUL.

Parce que, tu sais, quand maman a dit qu'aujourd'hui on n'irait pas aux Tuileries, à cause de la pluie, moi, j'ai répondu : Eh bien ! j'irai tout seul... et sans parapluie...

JEANNE.

C'est pour ça ?

PAUL.

Oui ; et puis d'abord ça m'est bien égal ; le pain c'est aussi bon que ces espèces de gâteaux qu'on nous donne à goûter... Des gâteaux que tante Gertrude avait préparés pour un soir ; et, comme elle les a manqués, on nous les fait manger...

JEANNE.

Oh ! mais non ; c'est Joséphine qui les a finis, ces gâteaux...

PAUL.

Ah ?... Alors qu'est-ce qu'il y a ?

JEANNE.

Des confitures...

PAUL.

Des... ? (*En colère.*) Aussi, c'est vrai ! pourquoi Lucile vient-elle dire qu'il pleut et qu'on ne pourra

pas descendre aux Tuileries... C'était pour nous taquiner...

JEANNE.

Mais non ; que veux-tu ? elle ne sait pas, elle ; elle est toute petite...

PAUL.

Oui ; on dit toujours cela, qu'elle est petite ; et puis, en attendant, c'est moi qui suis puni... Oh ! ce n'est pas pour l'histoire de manger du PAIN sec, va ; cela m'est égal ; seulement... C'est un nouveau pot de confitures qu'on a sorti ?

JEANNE.

Oui ; de la groseille...

PAUL.

De la groseille ?

JEANNE.

Attends ; je vais aller t'en chercher ; je t'apporterai le pot, si je peux...

PAUL.

Tu ne pourras jamais... Maman va te voir...

JEANNE.

Eh bien ! donne-moi ton pain... J'irai te mettre de la confiture dessus et puis je te le rapporterai...

Elle lui prend son morceau de pain et sort.

PAUL.

Jeanne est gentille d'être venue !... Pourvu que maman ne la voie pas... Parce qu'elle ne plaisante pas, maman...

SCÈNE III

PAUL, MAMAN, *puis* JEANNE.

MAMAN, *entrant par la gauche.*

Eh bien ! monsieur le volontaire ?

PAUL, *à part, effrayé.*

Oh ! !... maman !... Et mon PAIN ?

MAMAN.

Est-ce bon, le PAIN sec ?

PAUL, *embarrassé.*

Non... maman...

MAMAN, *étonnée.*

Tu as déjà fini ?...

PAUL, *même jeu, balbutiant.*

Oui... non... maman...

MAMAN.

Comment, non ?... Où est ton PAIN ?

PAUL, *même jeu.*

Où il est ?...

MAMAN.

Enfin, qu'en as-tu fait, si tu ne l'as pas mangé ? J'imagine que tu ne l'as pas jeté ?

PAUL, *même jeu.*

Non, maman... C'est Jeanne qui est allée... me le changer...

MAMAN.

Qui est allée te le changer ?...

PAUL.

Oui, maman...

JEANNE, *rentrant par la droite avec le morceau de pain couvert de confiture.*

Tiens ! Paul, personne ne m'a... (*Interdite, à la vue de sa mère.*) Oh ! Maman ! !

MAMAN.

Si, mademoiselle ; on vous a vue... Et qui est-ce qui vous avait priée d'aller chercher des confitures pour votre frère qui est puni ?

JEANNE, *embarrassée.*

C'est... personne, petite mère... C'est... parce que... cela me faisait de la peine de lui voir manger son PAIN tout sec... D'abord, si on veut, moi, je n'en prendrai pas, de confiture... Ce sera ma part...

PAUL.

Si Jeanne avait été punie, je lui aurais volontiers donné la mienne...

MAMAN.

C'est bien vrai, cela ?

PAUL, *embrassant Jeanne.*

Oh ! bien vrai...

MAMAN.

Allons ! mes chers enfants, aimez-vous et soutenez-vous bien toujours ainsi... Toi, mon petit Paul, tu dois ton pardon au bon cœur de ta jeune sœur...

PAUL, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Merci, maman ; merci, Jeanne...

MAMAN, *à Jeanne.*

Et toi, ma petite fille, tu as été gentille pour ton

frère ; mais sache, mon enfant, que lorsqu'on fait quelque chose à l'insu de sa mère, elle finit toujours par le savoir...

JEANNE.

Oui, ma petite maman. (*A Paul.*) Enfin, puisque tu es pardonné, viens manger des confitures !...

Ils sortent.

MAMAN.

Allez-vous amuser, mes enfants !...

Elle sort derrière eux.

ACTE DEUXIÈME

SOMME (*pour* SUM)

La scène se passe dans la chambre de mademoiselle Jeanne.

PERSONNAGES : JEANNE, 10 ans. PAUL, 9 ans. MARCELLE, 8 ans. GRAND'MÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, *entre précipitamment par la droite en appelant :*

Paul?... Paul?... Marcelle?... Encore deux sous!...

PAUL *et* MARCELLE, *entrant par la gauche.*

Quoi donc?... Quoi donc?...

JEANNE, *rayonnante.*

Je n'avais pas une seule faute dans ma dictée, et maman m'a donné deux sous!... Je les ai mis dans la tirelire!...

PAUL.

Encore deux sous? Eh bien! cette fois, il doit y avoir assez d'argent, dans la tirelire... Si nous la cassions?...

MARCELLE, *battant des mains.*

Oui!... oui!... C'est cela! cassons la tirelire!...

JEANNE, *vivement.*

Voulez-vous?

PAUL.

Mais oui! mais oui!... D'abord elle est pleine...

JEANNE.

Je vais la chercher...

PAUL.

Non; j'y vais...

Il sort.

JEANNE, *lui courant après.*

Sur la cheminée de la chambre, à droite...

MARCELLE.

Il doit y avoir une belle SOMME, à présent!...

JEANNE.

Combien avions-nous dit?

MARCELLE.

Moi, j'avais compté, jusqu'à la semaine dernière, quatorze francs!

JEANNE, *enchantée.*

Quatorze francs!

PAUL, *rentrant avec la tirelire.*

Voici la tirelire!

MARCELLE, *la lui prenant.*

Fais voir si elle est lourde?... Oh!... il y en a des sous, dedans!...

PAUL.

Et des pièces!... Même des pièces de vingt sous!... Tu sais, quand j'ai gagné un franc à grand-père, au *Trente et un*, l'autre soir ? je l'ai mis dedans! (*Reprenant la tirelire.*) Allons! Cassons-la!

MARCELLE.

Jette-la par terre!

JEANNE.

Oh!... mais non! Tous les sous s'éparpilleraient!... Tiens! (*Allant prendre un marteau sur un meuble.*) avec ce marteau...

PAUL, *se disposant à briser la tirelire.*

Allez!... Pas de regrets? Une fois?... Deux fois?...

JEANNE.

Non; donne-la moi!... Je la casserai dans ma robe... comme cela, rien ne tombera...

PAUL.

Mais non; mais non!... oh! puis, ça m'est égal!

Il donne la tirelire et le marteau à Jeanne.

JEANNE, *s'asseyant et cassant la tirelire.*

Allez!... Paff!!...

TOUS.

Oh! que de sous!...

PAUL, *se précipitant.*

Voilà mon franc; je le reconnais!...

MARCELLE, *de même.*

Et mes deux sous neufs!... Oh!!.. Une pièce d'or!!..

PAUL *et* JEANNE.

Une pièce d'or? Où donc? Où donc?

MARCELLE.

Je ne sais plus; mais j'ai vu du jaune...

PAUL.

C'est peut-être un pain à cacheter... Oh! mais non; mais non; la voilà... C'est cinq francs!...

JEANNE.

Fais voir? (*Elle prend la pièce.*) C'est, bien sûr, une surprise de grand'mère.

MARCELLE.

Elle n'en fait que de comme ça...

PAUL.

Cela va joliment augmenter la SOMME... Allons! dépêchons-nous de compter! (*Ils se divisent les sous et les pièces et chacun les compte de son côté.*) D'abord, un franc!... Deux, trois, quatre, cinq sous!...

MARCELLE.

Oh! pas si fort!...

PAUL, *comptant à demi-voix.*

... Cinq, six, sept.... Jeanne, combien as-tu?

JEANNE, *comptant.*

... Huit, neuf et dix!... Sept francs et dix sous!... En comptant la pièce d'or!...

PAUL.

Oh! Et moi?... Allons, bon! voilà que je ne sais plus où j'en suis!...

MARCELLE.

Tu parles tout le temps...

PAUL.

C'est toi qui me fais tromper...

MARCELLE.

Sept francs, un sou!... C'est Paul le plus long!...

PAUL, *se dépêchant.*

... Trois, quatre et cinq!... Un, deux, trois, quatre et cinq!... cinq francs! et cinq sous!... Combien cela fait-il?

JEANNE, *comptant sur ses doigts.*

Cinq francs, cinq sous et moi sept francs dix sous, cela fait douze francs quinze sous et toi, Marcelle?

MARCELLE.

Sept francs un sou !

JEANNE, *comptant sur ses doigts.*

Dix-neuf francs, seize sous!...

MARCELLE.

C'est joliment près de vingt francs!... Si on avait attendu un peu plus...

PAUL.

Oh! en deux jours, je me charge bien de gagner quatre sous; j'irai trouver grand'mère...

MARCELLE.

Eh bien! qu'est-ce que nous allons faire de tout cela, à présent?

PAUL.

Moi, je proposerais d'acheter un jeu de « toupie hollandaise » pour la campagne...

MARCELLE.

Si nous achetions un ménage avec un grand fourneau, où l'on ferait du vrai feu ?...

JEANNE.

Maman ne voudrait pas; on se brûlerait...

PAUL.

Voulez-vous que nous achetions une grande charrette à quatre roues? On se mettrait dedans, à la campagne, et Tom nous traînerait?...

JEANNE.

Oh! le pauvre chien ne pourrait jamais!...

MARCELLE.

Eh bien! voyons! toi, Jeanne, qu'est-ce que tu proposes?

JEANNE.

Voulez-vous que nous fassions quelque chose?

PAUL *et* MARCELLE.

Quoi donc?...

JEANNE.

C'est dans quinze jours la fête de maman...

PAUL.

La Saint-Clément; oui; eh bien?

JEANNE.

Si nous lui achetions un grand vase en porcelaine comme elle les aime, pour mettre des fleurs?

PAUL *et* MARCELLE.

Oh! oui, oui...

MARCELLE.

En porcelaine de Sèvres, papa dit toujours que c'est très joli!

PAUL.

Oh! ce n'est pas assez loin, Sèvres... J'y suis allé!... En porcelaine de Chine, plutôt; ce serait plus beau...

JEANNE.

Oui, oui; de Chine...

MARCELLE.

Avec un grand pied en bois noir...

JEANNE.

Et de belles plantes de serre; tu sais; avec de grandes feuilles?

PAUL.

Et puis, on pourrait lui acheter, aussi, un bel éventail en écaille?

JEANNE.

Nous n'aurons jamais assez d'argent !...

MARCELLE.

Nous dirons à grand'mère d'ajouter les quatre sous qui manquent...

SCÈNE II

LES MÊMES, GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE, *entrant.*

Oui, mes petits enfants! grand'mère les ajoutera...

TOUS, *saisis.*

Oh!... Grand'mère!

GRAND'MÈRE.

Et vous garderez les vingt francs pour vous!

TOUS.

Pour nous? Eh bien! et maman?

GRAND'MÈRE.

Maman aura, tout de même, ses deux vases de Chine... et ses belles plantes!...

JEANNE.

Ses deux vases?

TOUS, *sautant au cou de grand'mère.*

Oh! merci!... Merci!...

MARCELLE.

Grand'maman bonbon!...

PAUL.

Tu nous as donc entendus, dis, grand'mère?

GRAND'MÈRE.

C'est mon petit doigt qui est venu me dire tout cela...

MARCELLE.

Ton petit doigt? Eh bien! il a l'oreille joliment fine!...

GRAND'MÈRE.

Oui, mes enfants, le petit doigt des grand'mères entend toujours les gentillesses...

PAUL.

Et quand on fait des sottises?

GRAND'MÈRE.

Quand on fait des sottises? je lui mets du coton dans les oreilles... pour qu'il n'entende rien!...

Tous les enfants sortent en couvrant grand'mère de gros baisers.

ACTE FINAL

PENSUM

La scène se passe dans la chambre du petit Paul.

PERSONNAGES : { PAUL, 10 ans, professeur. / GRAND'MÈRE, élève [1]. / JEANNE, 9 ans, maman.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, GRAND'MÈRE.

PAUL, *entrant, suivi de grand'mère, avec un paquet de livres sous le bras.*

Allons ! entrez, mademoiselle ; je vais vous donner votre leçon.

GRAND'MÈRE.

Oui, monsieur le professeur.

1. Le rôle de grand'mère peut être joué, au besoin, par une petite fille ; mais il serait préférable qu'il fût tenu par une grande personne.

PAUL, *allant s'installer à une petite table.*

Il faut que je vous prépare à passer prochainement et avec succès votre examen pour le certificat d'études...

GRAND'MÈRE, *allant s'asseoir sur une petite chaise.*

Oui, monsieur.

PAUL.

Vous êtes, même, bien en retard, ce me semble. Quel âge avez-vous ?

GRAND'MÈRE.

Quatorze ans.

PAUL.

Quatorze ans !... A votre âge, j'étais déjà à la veille de passer mon baccalauréat !...

GRAND'MÈRE.

C'est que j'ai été malade, monsieur...

PAUL.

Ce sont là de mauvaises raisons... Il n'y a que les paresseuses qui soient malades...

GRAND'MÈRE, *à part.*

Il est bien en colère, aujourd'hui, monsieur le professeur ?

PAUL.

Voyons, mademoiselle, pouvez-vous me réciter la fable de La Fontaine que je vous ai donnée à apprendre, hier soir?

GRAND'MÈRE.

Monsieur... Je vais vous dire : hier soir, je suis allée en soirée... alors je n'ai pas pu...

PAUL.

Vous êtes allée en soirée ?... Et vous n'avez pas ap-

pris votre leçon ? (*Furieux.*) Voilà !... voilà l'éducation d'aujourd'hui ; on mène les jeunes filles en soirée à quatorze ans !... Et qu'est-ce que vous avez fait, en soirée ?

GRAND'MÈRE.

J'ai dansé, monsieur !

PAUL.

Vous avez dansé ?... au lieu d'apprendre votre leçon ?

GRAND'MÈRE.

Mais, monsieur... je ne pouvais apprendre ma leçon, comme cela... devant tout le monde...

PAUL.

Pardon, mademoiselle ; quand on a de la bonne volonté et l'amour du devoir, on le montre !... Eh bien ! et l'après-midi, qu'est-ce que vous avez fait ?

GRAND'MÈRE.

Monsieur, je suis allée chez la couturière, pour essayer ma robe...

PAUL, *exaspéré.*

Vous êtes allée chez la couturière ?... Et vous croyez que moi, votre professeur, membre de la Faculté des Sciences et des Lettres, vous croyez que je puis tolérer une chose pareille ?... Je vais ni plus ni moins vous donner un PENSUM !

GRAND'MÈRE, *pleurant.*

Mais, ce n'est pas ma faute !...

PAUL.

Mademoiselle, j'ai un cœur d'airain !... Les larmes ne me touchent pas. Elles ne font que nous oc-

casionner une perte de temps... Vous me conjuguerez dix fois le verbe : « J'ai passé l'après-midi chez la couturière pour essayer ma robe... » Sans abréviations !...

GRAND'MÈRE.

Oh ! monsieur, c'est trop long !...

PAUL.

Non, mademoiselle ; ce n'est pas trop long !... Et je vous prie de ne pas critiquer les actes de votre professeur...

GRAND'MÈRE, *pleurant.*

Oh ! je suis une petite fille bien malheureuse...

PAUL.

Allons ! séchons ces larmes ! Et passons maintenant à la leçon d'arithmétique ! Nous allons voir si vous saurez mieux votre table de multiplication... Ah ! je vous assure que c'est une belle chose que les éducations libres !... (*Ouvrant un livre.*) Voyons, mademoiselle, combien font sept fois neuf ?

GRAND'MÈRE.

Quarante-quatre !

PAUL, *bondissant.*

Quarante quatre ?... Cette fois-ci, mademoiselle, il faut que j'use d'un autre moyen, et que je vous prenne par l'amour-propre, puisque mes observations ne servent à rien ; venez ici : je vais vous mettre le bonnet d'âne !...

Il sort un bonnet de nuit de sa poche.

GRAND'MÈRE, *pleurant.*

Oh ! non, monsieur ! Je vous en prie !...

PAUL.

Allons ! avancez-vous, mademoiselle !

GRAND'MÈRE, *s'avançant.*

Oh ! que je suis malheureuse !...

Paul la coiffe du bonnet de nuit ; Grand'mère retourne, toute confuse, à sa place.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE.

Eh bien ! monsieur, êtes-vous satisfait de ma fille ?

PAUL.

Madame, jugez-en !

JEANNE, *saisie en apercevant grand'mère.*

Comment ? Elle a le bonnet d'âne ?...

PAUL.

Oui, madame ; et un PENSUM par dessus le marché !...

JEANNE.

Et un PENSUM ?... Une grande fille de son âge !...

PAUL.

Bientôt plus grande que sa mère ; oui, madame !...

GRAND'MÈRE, *honteuse.*

C'est que monsieur est trop sévère !

PAUL.

Non, madame ; je suis juste. Mais, mademoiselle me raconte qu'elle va en soirée, au lieu d'apprendre

ses leçons... Alors, vous jugez si je puis accepter de pareilles excuses ?...

JEANNE.

Monsieur, soyez indulgent aujourd'hui. Je vous assure que, demain, vous serez plus satisfait...

GRAND'MÈRE, *câline.*

Oh ! oui, monsieur, pardonnez-moi ?...

PAUL, *se laissant attendrir.*

Ah !... je suis toujours trop faible... Soit, je veux bien vous pardonner pour cette fois ; mais je reviendrai demain, et si vous ne savez pas, je serai impitoyable...

GRAND'MÈRE.

Monsieur, je vous promets que je saurai très bien!

JEANNE, *à Paul.*

Vous êtes père, monsieur, et vous devez savoir ce que c'est que les enfants...

PAUL.

C'est pour cela que j'ai pardonné. Allons! mademoiselle, quittez ce bonnet et allez vous amuser !...

GRAND'MÈRE, *quittant son bonnet.*

Merci bien, monsieur le professeur !...

Elle sort.

JEANNE.

Moi aussi, monsieur, je vous remercie, et je vous certifie que, demain, Cécile saura parfaitement sa leçon...

Elle sort.

PAUL, *ramassant ses affaires.*

Nous le verrons !... Ah ! l'éducation d'aujourd'hui, quelle misère !... Tandis que de mon temps, il aurait fallu nous voir !... Mais non ; rien que d'en parler, cela me fait dresser les cheveux sur la tête !...

Il sort.

LISTE DE MOTS POUR CHARADES

AVEC INDICATION

D'UN DÉVELOPPEMENT APPROPRIÉ

ADAM.

A. Scène de M. Jourdain dans le *Bourgeois Gentilhomme*. — Ou, ad libitum, leçon de déclamation. (Voir le premier acte d'*Eloge*.)

Dent (pour Dam.) Scène chez un dentiste. — Ou, ad libitum, boniment d'un charlatan qui arrache les dents sur une place publique.

Adam. Parodie d'une scène entre Adam et Eve, au paradis terrestre. Eve offre un compotier de pommes à Adam qui fait des façons, mais qui finit par accepter.

AMPHORE.

An (pour Am.) Défilé, chez un avare, de fournisseurs qui viennent lui souhaiter la bonne année et demander des étrennes (Facteur, gaziers, boulangers, balayeurs etc...

Faure (pour Phore.) Matinée chez une dame qui doit faire entendre le chanteur Faure. Au dernier moment, on reçoit un télégramme; l'artiste est empêché; déception; matinée manquée, etc...

Amphore. Un amateur de faïences très ignorant a acheté une urne grossière, qu'on lui a fait prendre pour une amphore ayant appartenu à Romulus. Un visiteur qui vient à passer chez lui reconnaît l'objet et démontre que son urne n'est qu'un vulgaire pot à beurre dont il s'est débarrassé.

ANTONIN.

An. Scène chez une bonne grand' mère à qui tous ses petits enfants viennent souhaiter la bonne année. Chacun apporte ou reçoit son cadeau et récite un compliment.

Taux (pour To.) Scène chez un

usurier, à qui un jeune dandy, criblé de dettes et ruiné au jeu, vient emprunter à un taux illégal.

Nain (pour Nin.) Une scène de nain. On recouvrira une table d'un long tapis et l'on placera le meuble dans l'embrasure d'une fenêtre garnie de rideaux ou devant une double portière. La personne qui jouera le rôle du nain se tiendra derrière la table, le dos contre les rideaux, de façon à ne laisser voir que son buste. Ses jambes se trouveront masquées par le tapis, et ses bras, entrés dans une paire de chaussures, reposeront sur la table, pour représenter les jambes du nain.

Celui-ci sera revêtu d'un caraco, mis devant derrière et dans les manches duquel seront passés les bras d'une seconde personne, complètement dissimulée derrière les rideaux.

Le nain devra réciter un boniment quelconque en présence d'un saltimbanque ou d'un autre individu; tandis que la personne dissimulée derrière les rideaux fera des gestes incohérents.

Antonin. On représentera l'Empereur Antonin, à qui une Romaine éplorée vient demander la grâce de son époux, ou de son frère etc...

APOTHICAIRE.

Appeau (pour Apo.) Jugement en police correctionnelle d'un individu qui s'est servi d'appeaux pour braconner, ou pour chasser en temps prohibé.

Tic (pour Thic.) Soirée de contrat dans une famille. Le prétendu a un tic qui consiste à secouer la tête par intervalle. Le notaire et la famille de la jeune fille s'y méprennent chaque fois et croient que le prétendu répond négativement à toutes les questions qu'on lui pose.

Air (pour Aire.) Dîner de paysans qui fêtent l'ouverture de la moisson. Au dessert, on prie chaque convive de chanter un air, etc...

Apothicaire. Discussion entre un apothicaire et sa cliente pour le règlement d'un mémoire exagéré.

AVENTIN.

Avent. Réunion mondaine de personnes qui commentent, dans un salon, le dernier sermon qu'un prédicateur en vogue a prêché à propos de l'avent. Les dames vantent la distinction, l'élégance du prédicateur, etc...

Teint (pour Tin.) Scène chez un pharmacien à qui un prétendu, âgé, vient demander des remèdes pour s'éclaircir le teint.

Aventin. Parodie d'une scène entre Romulus et Rémus prenant sur le mont Aventin l'augure qui doit décider lequel des deux sera le fondateur de Rome. Romulus voit passer sept oiseaux empaillés, fixés à un même manche à balai que

porte une personne voilée mystérieusement.

L'avantage est pour lui.

Rémus constate avec dépit qu'il a *remporté une veste*...

BALEINE.

Bal. Scène de ménage. Discussion entre monsieur et madame avant leur départ pour le bal. Monsieur reproche à madame son amour pour le monde et sa frivolité, quand lui se tue au travail, etc...

Haine (pour Eine.) Manières excentriques affectées par une élégante, réputée grande mondaine et qui, en *haine* des procédés vulgaires emploie des expressions d'une recherche et d'une prétention ridicules. (Voir Emphase.)

Baleine. Le prophète Jonas a brusquement disparu de son pays. Son ami intime ignorait sa disparition, lorsque, un matin, il lit la nouvelle dans le *Figaro* et s'en montre très affecté. Il se disposait même à faire pratiquer des recherches actives pour retrouver Jonas, quand soudain, ce dernier reparaît. Il raconte son séjour miraculeux dans le ventre de la baleine et rapporte une friture de poissons frais. Les deux amis projettent de déjeuner ensemble, mais, avant le repas, ils vont prendre un apéritif.

BALLOT.

Bas (pour Ba.) Leçon de musique donnée par un professeur à des élèves qui chantent trop haut ou trop *bas*. — Parodie d'une séance d'examen au Conservatoire.

Lot. Joie d'une famille de paysans à qui l'on annonce qu'ils ont gagné le gros lot dans une loterie. Projets; châteaux en Espagne. — Au dernier moment, on vient leur apprendre qu'il y a eu erreur et que ce n'est pas leur numéro qui est sorti au tirage; mais un autre numéro correspondant dans une série supérieure.

Ballot. Départ d'un ménage pour les bains de mer. Préparatifs. Série de ballots et de malles qu'emporte madame. Situation grotesque du mari qu'on charge des parapluies, des cartons à chapeaux, des valises, des petits sacs, etc... etc.

BELLEVILLE.

Belle. Duel entre deux rivaux qui vont se battre à propos d'une femme. Ils sont tous les deux fort avant dans les bonnes grâces de la *belle* et veulent faire cesser cette rivalité.

Mais, au moment de croiser le fer, ils capitulent, renoncent aux faveurs de la dame et s'invitent mutuellement à déjeuner.

Ville. Aventures d'une famille de villageois qui ont réalisé quelques économies et sont venus faire un voyage à la ville. Réminiscence de la *Cagnotte* de Labiche. — Il leur arrive toutes sortes de désagréments et d'ennuis. Dégoûtés des plai-

sirs de la ville, ils se hâtent de retourner dans leur village.

BELLEVILLE. Réunion dans une salle publique, à Belleville. Discours cocasse d un orateur ridicule, en vue de son élection.

CARABOSSE.

CARAT (pour CARA.) — Un jeune homme vient offrir à sa prétendue — en présence de la famille — une bague de fiançailles. Ce bijou, sur lequel on s'extasiera, sera un énorme anneau de fer battu (anneau de gymastique.) Enthousiasme général. — On estime que cette bague pèse au moins 500 *carats*... Ce sera le plus bel ornement de la corbeille, etc...

BOSSE. Un individu se présente dans une riche maison, chez un marquis, par exemple, pour être maître d'hôtel ou valet de chambre. — Il est affligé d'une bosse énorme. Comme on lui objecte son infirmité, il répond que c'est la bosse de la civilité... Il est accepté tout de suite.

CARABOSSE. Scène entre plusieurs enfants qui jouent avec grand'mère et la déguisent en *Fée Carabosse.*

CARROSSE.

CAS (pour CAR.) Un auteur dramatique a envoyé à une dame de sa connaissance une loge pour une représentation déterminée (la 500e ou la 501e) de *Faust*, à l'Opéra. La dame, enchantée, croyant que les places sont pour le soir même, a invité ses amies et amis à venir la prendre, en leur écrivant qu'elle a l'intention de leur offrir le spectacle.

A l'heure dite, les invités arrivent en toilette. La dame leur annonce, alors, que c'est à l'Opéra qu'elle se propose de les conduire. Mais une habituée lui apprend que, ce soir-là, il y a justement relâche à l'Opéra. La dame examine son coupon et reconnaît sa méprise. Embarras, gêne, etc... Ce sera le *cas* de madame une telle.

ROSSE. Scène chez un vieux propriétaire sourd qui a prêté, pour une promenade, un cheval à un de ses amis. Celui-ci vient le remercier; mais comme le bonhomme est sourd, chaque fois qu'on lui demande des nouvelles de sa femme, croyant qu'on veut lui parler du cheval, il répond : « Ah! que voulez-vous? Je ne me le dissimule pas : à présent, ce n'est plus qu'une rosse! » etc... etc...

CARROSSE. Scène chez un vieux garçon qui a loué une voiture au mois et qui doit déjà une somme considérable au loueur. Visites réitérées de ce dernier à son débiteur qui fait dire, chaque fois, qu'il n'y est pas. — Fatigué de ces refus, le loueur prend un déguisement et s'introduit chez son client en faisant annoncer qu'il vient lui apporter de l'argent. Il est reçu, jette son masque etc...

Vive altercation entre le loueur et le monsieur à qui l'on reproche de rouler carrosse aux dépens des autres. Ils s'injurient, se battent et quittent la scène en laissant entendre qu'ils vont mutuellement se traduire en justice, etc... etc...

DICTÉE.

Dyck (pour Dic.) Procès intenté par une dame élégante à son voisin, qui a laissé sur son palier une composition destinée à détruire les rats... Le petit chien de la dame, appelé *Dyck*, a absorbé la composition et en est mort, empoisonné...

Plaidoirie sentimentale d'un avocat en faveur du petit chien... Demande de dommages-intérêts pour la dame, etc...

Thé (pour Tée.) Parodie d'une soirée mesquine chez une personne qui offre un thé à ses invités. Tout y est servi avec avarice et ladrerie. Les morceaux de sucre cont coupés menus; les petits gâteaux partagés en quatre. La maîtresse de maison fait la remarque des personnes qui consomment trop, pour ne plus les inviter une autre fois... Réflexions appropriées, allusions modérées, etc...

Dictée. Une classe à l'école communale d'un village. L'instituteur fait faire à ses élèves une *dictée* que l'on corrige à haute voix et qui est remplie de fautes grotesques...

ÉCRIVAIN.

E. Scène chez un professeur de déclamation qui apprend aux jeunes filles, ses élèves, à prononcer harmonieusement et avec expression toutes les voyelles.

Appréhension et scrupules exagérés d'une ou de plusieurs mamans très collet monté qui trouvent trop scabreux les exemples choisis par le professeur. (Voir, aux charades, le premier acte d'*Eloge*.)

Cri. Imitation des différents cris de Paris. (Marchands de poisson, de mouron pour les petits oiseaux, de journaux.) Un monsieur qui passe, M. Benoiton, entend un marchand de journaux crier l'histoire de sa demande en séparation : « Lisez dans le *Nain Jaune* le procès scandaleux de M. Benoiton ! » — M. Benoiton veut se plaindre, il appelle un agent de la force publique et finalement est conduit au poste.

Vin (pour Vain.) Soirée de cérémonie à laquelle est invité un placier en *vins*. Celui-ci profite de la circonstance pour parler aux uns et aux autres de l'excellence de ses crus et, au cours de la conversation, il leur glisse adroitement la carte de sa maison...

ECRIVAIN. Une nourrice ou une bonne d'enfants vient trouver un écrivain public et lui dicte une lettre sentimentale et cocasse pour un de ses

pays, dont elle est malheureusement séparée...

FOURMI.

Four. Exaspération d'un auteur dramatique, au lendemain de la première représentation aux Français d'une de ses pièces qui est tombée à plat (a fait *four*).

Consolations prodiguées par les amis qui viennent lui présenter leurs condoléances.

L'auteur, pour prouver que sa pièce est excellente, prend en mains le manuscrit et se met à déclamer des tirades ridicules qui endorment tous les amis...

Mie (pour Mi.) Défilé chez un boulanger de tous les clients qui viennent se plaindre que, depuis quelque temps, son pain ne vaut plus rien. Sa *mie* est indigeste; on y trouve toutes sortes de corps étrangers : des allumettes, des noyaux de cerises, des queues de poires, une souris, etc... etc...

Fourmi. Première réunion de personnes qui s'associent pour la formation d'une grande compagnie d'assurances appelée la *Fourmi*. Lecture des statuts qui seront ridicules et cocasses.

Il devra en ressortir que les fondateurs de la société n'ont d'autre but que celui d'exploiter la crédulité de leurs actionnaires.

MERCURE.

Mer. Scène entre un monsieur et une dame qui paraissent en costume *approximatif* de bains de mer. Le monsieur très galant s'est précipité pour sauver la dame qui se noyait. Il a été assez heureux pour la repêcher et la rapporter saine et sauve. — Sur ces entrefaites, le mari survient et remercie le sauveteur — ou *l'agonise de sottises*, suivant les rapports affectueux qui peuvent exister entre le mari et sa femme...

Cure. Consultation chez un docteur célèbre qui s'occupe d'une *cure* merveilleuse et qui, pour assurer le succès de cette cure, ruine en remèdes ridicules son malheureux client.

Mercure. La scène se passera dans l'Olympe...

Les commerçants de Paris envoient une députation au dieu Mercure pour se plaindre du marasme des affaires.

Mercure est désolé; mais il ne peut rien y faire..

Le Dieu du commerce reçoit, en même temps, la nouvelle que les *voleurs*, formés en syndicat, lui offrent un punch de félicitations dans les salons du *Grand Orient*.

Il répond aux commerçants : — On ne peut contenter tout le monde et son père !...

NÉRON.

Nez (pour Né.) Conférence sur les nez... Ou, *ad libitum*, scène dans un bureau administratif, pour la délivrance d'un passeport.

Signalement comique. Répétition du pataquès bien connu : au lieu de : nez aquilin, bouche moyenne, un marseillais fera inscrire d'office sur son passeport : né *z'à* Marseille, *Bouches du Rhône* !...

Rond (pour Ron.) — Niche d'employés qui ont caché à un de leurs collègues son *rond* de cuir.

L'employé, dérangé dans ses habitudes de bureau, est désorienté. Il a besoin de retrouver l'objet pour pouvoir continuer son travail.

Critique des habitudes administratives, etc.. etc...

Néron. Scène de cruauté de la part de l'Empereur Néron, qui veut faire couper la chevelure d'une jeune et belle Romaine. Son fiancé, qui devra porter les cheveux coupés ras — ou bien être absolument chauve — s'élancera au pied du farouche empereur, en s'écriant :

— Prenez plutôt les miens !...

ORAGE.

Eau (pour O.) Une scène au *Hammam*. On étendra une personne sur une table et on la massera avec une vigueur excessive, en imitant à l'aide d'une courroie redoublée qu'on dissimulera et qu'on fera claquer, le bruit des muscles qui craquent.

Ces frictions seront, au dire du maître de l'établissement, souveraines, quand on sort de l'*eau* froide.

Rage. Jour de réception chez une dame qui, en recevant des visites, se trouve prise d'une épouvantable *rage* de dents.

Elle est d'une humeur massacrante, chacun lui propose un remède différent. Exaspération de la dame qui met toutes les personnes à la porte...

Orage. Monsieur et madame se sont mutuellement querellés. Madame voulait aller au théâtre. Monsieur refusait.

Le domestique qui intervient pour apporter à l'un de ses maîtres quelque objet que celui-ci lui a réclamé, annonce en aparté, que l'*orage* va éclater. Effectivement, à propos d'un mot aigre, l'orage éclate. Monsieur et madame vident le pot aux roses et se jettent au visage tout ce qu'ils ont sur la conscience...

ORPHÉE.

Or. Une dame a perdu une bague ou une montre en *or*, d'une valeur considérable. Elle a fait promettre une récompense importante à la personne qui la lui rapporterait.

Le charbonnier du quartier — un Auvergnat — retrouve l'objet et vient le rendre ; mais comme il est très méfiant, il veut tenir la récompense, avant de se dessaisir du bijou.

La dame lui donne vingt francs. L'Auvergnat juge que la pièce est fausse et il en dit autant des autres, jusqu'à ce que la personne, à bout de patience,

lui jette sa bourse à la tête pour rentrer en possession de l'objet. Le charbonnier se retire enchanté, en disant que les enfants de l'Auvergne ont bien raison d'être entêtés.

Fée (pour Phée.) Mise en action d'un conte de fées. — Une jeune personne va trouver une fée pour lui exposer qu'elle voudrait bien être plus âgée de quelques années, afin d'avoir plus d'expérience. La fée exauce son désir et la vieillit en lui mettant de la poudre de riz sur les cheveux et des rides artificielles au front.

Mais à peine la personne est-elle partie, qu'elle revient trouver la fée et la supplier de lui rendre sa jeunesse, sa gaîté, etc...

Orphée. On représentera, sous les traits d'un pauvre aveugle, Orphée pleurant sa femme Eurydice et attendrissant les rochers par les accents de son inconsolable douleur, etc., etc...

RHUBARBE.

Rue (pour Rhu.) Une bonne a secoué une descente de lit par la fenêtre et l'a laissé tomber dans la *rue*.

La descente de lit est tombée sur une charge de vaisselle que portait un individu et qui, en se brisant, a effrayé un cheval. Le cheval s'est emporté ; il est allé fracasser la devanture d'un horloger, etc., etc...

Défilé, chez la maîtresse de la bonne, des intéressés qui viennent successivement demander une indemnité.

Barbe. Scène chez un barbier de village. Le barbier est un ancien second violon du théâtre de Rouen ou autre... Un individu vient, pendant qu'on lui fait la barbe, à parler musique. Le bonhomme laisse son client le visage tout savonné, décroche son violon et commence son répertoire...

Fureur du client, etc...

Rhubarbe. Une personne, qui a besoin de se traiter, va chercher chez un pharmacien de la rhubarbe en dose exagérée. Le pharmacien demande à mots couverts à l'acheteuse si c'est bien ce médicament qu'on lui a ordonné et si les quantités qu'elle énonce sont exactes. Sur sa réponse affirmative, il lui donne les paquets de rhubarbe.

Mais, un moment après, la personne revient, furieuse, disant qu'elle va intenter un procès au pharmacien parce que le médicament agit avec trop d'énergie... Contestations. Violences entre le pharmacien et sa cliente, etc., etc...

SALTIMBANQUE.

Salle (pour Sal.) Assaut comique dans une salle d'armes, entre un professeur et son élève.

A chaque passe, l'élève boutonne son maître, etc...

Teint (pour Tim.) Scène de coquette avant son départ pour le bal. Elle s'examine le teint,

se le farde. Parodie de la scène des bijoux, dans *Faust*.

Banque. Emission par un chevalier d'industrie d'actions véreuses pour la fondation d'une nouvelle *banque*. Crédulité du public qui vient niaisement souscrire à l'émission.

La porte refermée, le banquier fait avec son associé des gorges-chaudes sur la bonhomie du public qu'on va effrontément gruger, etc ..

Saltimbanque. Scène de saltimbanques. Parade en plein vent, ou représentation donnée par leur troupe, etc...

SORBONNE

Sort (pour Sor.) Consultation chez une tireuse de cartes qui dit la bonne aventure et jette des sorts. La magicienne aura soin, avant de commencer, de faire raconter à la personne l'histoire de sa vie. Son récit terminé, elle lui fera tirer les cartes et lui prédira un sort heureux, en basant ses prédictions sur les révélations qu'on lui aura faites.

Bonne. Défilé de bonnes, toutes plus ridicules les unes que les autres, qui viennent se présenter pour se placer chez une dame (Exigences, prétentions). etc., etc...

Sorbonne. Parodie d'un cours de philosophie célèbre, professé à la Sorbonne par un académicien en vogue...

TABLE DES CHARADES

Pages.

PRÉFACE 1

AMIDON 1

BALANCE 29

CHAMPION 55

DANSEUR 79

ÉLOGE 103

EMPHASE 129

ÉPIGRAMME 157

HALLEBARDE 183

MARIVAUX 207

MOLIÈRE 233

POISSON 255

PROTESTATION 283

POUR ENFANTS :

PENSUM 313

LISTE DE MOTS POUR CHARADES 335

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

IMP. HELIOG. ALBERT-DUJARDIN 88 BOULEVARD MONTPARNASSE